

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

JE RÊVE D'UN MONDE EN FEU
SUIVI DE
IMAGINER LE POSSIBLE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

JULIETTE CHEVALIER

SEPTEMBRE 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Martine Delvaux pour les encouragements et le soutien, lorsque je ne voyais plus le bout.

Merci à ma mère. Elle ne pourra pas lire ces lignes, mais je tiens à l'écrire ici : si je crois en un monde meilleur et bienveillant, c'est grâce à toi, maman. Tu m'as donné une enfance digne de l'utopie. Le reste est entre mes mains.

Merci à mon père, ta créativité et ta résilience m'inspirent plus que tu peux l'imaginer. Je serai toujours fière de porter ton nom et d'être ta fille.

Merci à Simon. Ton écoute et ton soutien à travers toutes mes petites et grandes fins du monde m'ont permis d'écrire et de ne pas affronter seule les catastrophes quotidiennes. Grâce à toi, je peux plonger dans l'obscurité de l'écriture avec la certitude que j'émergerai dans un endroit chaleureux et abondant.

Merci à mes sœurs. Mathilde, mon ultime alliée, ta confiance en moi et ta présence dans ma vie sont des privilèges inestimables. Ariane et Rafaëlle, vous êtes la jeunesse pour laquelle je veux inventer de meilleurs futurs.

Merci à Sandrine et à Marilou, qui m'ont montré ce qu'était l'empathie radicale. Quand je lave la vaisselle avec vous, je sens qu'un autre monde est possible. Merci à Margaux pour les cafés hebdomadaires, tu auras été mon modèle pour tout ce long trajet de rédaction. Merci à Sasha pour la lecture critique et enthousiaste (et à Sandrine, de nouveau, pour la même chose).

Merci au CRSH pour le précieux financement.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ.....	iv
JE RÊVE D'UN MONDE EN FEU	1
PARTIE 1	4
PARTIE 2	86
PARTIE 3	123
IMAGINER LE POSSIBLE.....	145
BIBLIOGRAPHIE	191

RÉSUMÉ

Je rêve d'un monde en feu est un roman pour adolescent·es qui puise dans l'imaginaire de la dystopie pour dépeindre le contexte social actuel. Le récit met en parallèle les vies de deux adolescentes au passé difficile et au présent incertain. Après un accident qui perturbe le plan tracé de son avenir, Cassandra décide de construire un réseau de résistance de petit crime organisé et de fraude bien intentionnée. Romy, en situation d'itinérance depuis bientôt un an, se fait recruter par Cassandra pour une opération ambitieuse : ensemble, elles essaieront de voler le PDG d'une grande entreprise. Poussée par ses propres convictions, Romy prend plutôt la décision secrète d'assassiner leur cible. Au fur et à mesure que le plan progresse, leurs postures respectives se nuancent, jusqu'à pratiquement s'interchanger. Le roman procède par alternance entre les focalisations des deux protagonistes et des publications du réseau de résistance en ligne.

Imaginer le possible s'intéresse à la place de l'espoir dans les pratiques de création littéraire. Prenant comme point de départ la surabondance des dystopies dans l'imaginaire collectif récent, la réflexion remet en question la pertinence d'écrire des fictions de fin du monde dans un présent déjà catastrophique et explore l'imaginaire de l'utopie comme alternative. En reprenant l'idée de Verónica Gago sur l'importance de penser l'action révolutionnaire en simultanéité avec l'action réformatrice, l'essai se positionne en faveur d'une pratique de création qui tend vers deux types d'utopie : l'utopie impossible ou d'anticipation qui fonctionne comme un horizon lointain à atteindre et l'utopie qui investit les potentialités du présent. Il est question de l'apport de l'afrofuturisme dans les visées d'un projet utopique au présent, de la violence imaginée comme outil pour ouvrir des espaces utopiques dans des fictions qui ne sont pas anticipatives et de la place de l'espoir dans la littérature pour adolescent·es.

Mots clés : dystopie, utopie, féminisme, politique, littérature pour adolescent·es, espoir

JE RÊVE D'UN MONDE EN FEU

*À toutes celles et ceux qui survivent
aujourd'hui*

/nouveau serveur ?

/

/|

/

/révolution-ordinaire

@sainte-p

Le mal est profondément banalisé. C'est la seule explication.

Les oubliés dans la rue qu'on laisse mourir de froid chaque hiver, l'histoire coloniale, les femmes qui subissent quotidiennement la violence à l'intérieur et à l'extérieur de chez elles, les armes qu'on envoie pour contribuer à des génocides d'outre-mer.

Tout s'organise ainsi : un million d'individus qui, à tour de rôle, feignent l'ignorance, laissent passer un petit tort, se permettent un vice. Pour la plupart d'entre nous, on est seulement des gens trop occupés à survivre à leur journée pour réfléchir au sort du monde. Trop occupés pour se révolter face à la fin de toutes choses. On peut seulement vivre si on fait de l'argent, alors on se concentre sur notre survie. C'est normal.

L'apocalypse, ce n'est pas un gros boum, ce n'est pas une catastrophe nucléaire. C'est ordinaire. C'est ce qui se passe en ce moment, sous nos yeux. Des petites fins du monde chaque jour, chaque fois qu'un droit est bafoué et qu'on ne fait rien.

Le système utilise notre ignorance et notre tendance à l'individualisme pour faire du profit. Il est temps de combattre le feu par le feu. Créons un système qui met notre gentillesse ordinaire au service du bien collectif.

Bienvenue dans le réseau de bienveillance organisée. Dites-moi quels actes de bonté vous voulez réaliser, dans la mesure de ce que vous êtes prêts à risquer et, ensemble, on les transforme en chaîne révolutionnaire. Je vais m'assurer que notre résistance ait le plus grand impact possible.

Vous voulez payer un café au suivant ? Vous voulez briser des règles injustes pour une bonne cause ?

Écrivez ici.

PARTIE 1

CASS

Le bruit strident des sirènes de police n'annonce jamais rien de bon.

Lorsque Cass les entend, tout lui revient en force. L'odeur étouffante de carburant, la fumée qui s'infiltre dans ses poumons, la tôle calcinée qui pèse mille tonnes. Contre le hurlement des sirènes, Cass peut seulement fermer les yeux et attendre.

Appuyée sur la paroi de briques, elle esquisse une prière dans son esprit. Les lumières bleues et rouges s'interchangent derrière elle et disparaissent au loin. L'alarme résonne, vibre dans sa colonne vertébrale encore quelques minutes. Puis, le silence revient. L'obscurité tombe de nouveau, comme un baume sur son corps douloureux. Dans ce quartier, les lampadaires brûlés demeurent éteints des mois durant, jusqu'à ce qu'un homme assez riche soit de passage et fasse une plainte qu'on prendra au sérieux. Pour Cass, l'éclairage inexistant est un avantage qui lui permet d'entrer dans *La belle patate* sans être aperçue.

Même si elle l'oublie parfois, la vieille cantine où elle opère ne lui appartient pas. C'est seulement un commerce délabré et abandonné parmi tant d'autres. Un autre espace qu'on laisse pourrir parce qu'il n'est pas rentable. L'enseigne ne clignote plus depuis des années, voire des décennies. Le stationnement regorge de chaises grugées par la pluie et le soleil. Il y a même un vieux divan au cuir arraché. Dans le noir, impossible de discerner les graffitis délavés, mais Cass sait qu'ils sont là. Elle connaît *La belle patate* par cœur.

La première fois qu'elle a vu le bâtiment déserté, elle avait huit ans. La marche entre l'épicerie du coin et leur appartement lui paraissait longue et ennuyante. *La belle patate*, avec ses couleurs encore vives et son absence d'adultes, avait tout le potentiel d'un terrain de jeu unique. Devinant son intérêt, son père l'avait mise en garde.

— On n'a pas le droit d'entrer ici, Cassie. Ce n'est pas à nous.

— Pourquoi pas ? Il n'y a personne, s'était-elle plainte.

À l'époque, son père était un géant. Maître du monde. Il n'y avait rien qu'il ne pouvait pas faire. Il avait pris sa main dans la sienne.

— Plus tard, tu vas faire de l'argent, Cassie. Tu pourras l'acheter si tu veux. C'est ça, la vie.

Le monde appartient à ceux qui peuvent se le payer.

Cette vérité froide, lâchée par son père avec nonchalance, lui avait fait l'effet d'une violente démangeaison. Dans les années qui avaient suivi, personne n'avait racheté *La belle patate*. Il n'y avait pas de profit à faire avec cet endroit.

Maintenant qu'elle occupe activement la place et défie les règles, on pourrait croire qu'elle ressent un certain soulagement. Plus de blessure à gratter, de gale à arracher. Mais Cass sait que cette place n'est qu'un symptôme d'un problème plus large. Son travail vient tout juste de commencer.

Elle entre par la porte arrière. Dans sa fatigue, elle se bute contre les boîtes qui jonchent l'entrée. Un bon signe, somme toute : elle a reçu la livraison de l'équipe de *dumpster diving*, ce qui signifie qu'elle pourra organiser la distribution comme prévu, dès demain.

Dans la salle à manger, ses jambes flanchent presque de fatigue. Ce n'est pas une bonne journée. Une chaise de plastique est glissée sous elle juste à temps. Elle penche la tête entre ses genoux et frotte sa nuque, un geste qui ne suffit pas à dissiper la tension d'une douleur naissante. Entre ses pieds, les carreaux du plancher reluisent, une petite satisfaction dans un lieu qui était autrefois délaissé. Une légère odeur de friture persiste toujours, malgré les heures passées à tout récupérer.

— Tu en fais trop, boss.

La voix de Jacob se fait pleine de reproches, comme chaque fois qu'il aborde le sujet. Tout de même, Cass ne réplique rien. S'il n'avait pas été là pour prévoir sa faiblesse, elle serait en train de regarder le plancher de beaucoup plus proche. Le surnom la fait quand même tiquer. Elle lève les yeux pour lui faire comprendre.

— Je ne suis pas ta boss.

Jacob hausse les épaules. Il demeure attaché à cette formulation. Comme pour tout le monde, l'idée de la hiérarchie a été inscrite en lui depuis sa naissance. Mais il n'a pas tort non plus. C'est elle qui dirige. Elle a pris la responsabilité de ce projet. Pour le meilleur ou pour le pire.

— On ne peut pas faire des missions de reconnaissance à l'infini. Si on veut concrétiser ton plan, il va falloir que tu délègues.

L'histoire est toujours la même : Cass s'assigne une mission risquée, refusant de mettre en péril d'autres membres de leur organisation. Jacob se donne le mandat complémentaire de l'attendre à la base, fidèle à un poste qu'il s'est inventé. Elle n'a pas besoin de le voir pour se l'imaginer en train de se ronger les ongles d'inquiétude, vautré sur des rapports interminables et éclairé par une

misérable lampe de poche. Chaque fois, Cass insiste sur le fait que ce n'est pas nécessaire. Chaque fois, il l'attend quand même.

Il avait une sœur, à l'époque. Peut-être qu'il ne sait pas comment être autre chose qu'un grand frère. Tout le monde a ses propres raisons de participer à son opération. L'amour est probablement le motif principal. D'une certaine manière, c'est le sien aussi. Elle aime assez le monde entier pour l'imaginer différent, pour changer les choses, peu importe les lois et son passé de fille sage.

— Ce ne sont pas des tâches qui se délèguent. Vous avez trop à perdre.

Jacob fait mine de ne pas l'avoir entendue. C'est la millième fois qu'ils ont cette conversation. Il se contente de tourner les pages de ses documents.

Cass continue à s'obstiner. Elle ignore ses limites, encore et encore. Elle est capable d'accomplir des tâches risquées. Ou plutôt, elle devrait en être capable. Aujourd'hui, elle a simplement visité un de ses alliés pour récolter de l'information. Et la voilà épuisée au bout de quelques heures, victime de sa sortie. Son corps traîne derrière ses ambitions, comme un casse-tête assemblé de travers, il grince et crie et l'oblige à s'arrêter.

Elle refuse que son corps lui érige ainsi des barrières déraisonnables, qu'il l'oblige à mettre à risque quelqu'un d'autre. Qui serait prêt à renoncer à sa normalité, qui accepterait de s'ouvrir à la possibilité d'un dossier criminel pour le bien commun ?

L'envie de se maudire lui prend, mais elle prend au piège cette pensée, l'avale pour la faire disparaître. Son corps est une machine coûteuse qu'elle ne peut mettre à profit, un irrémédiable gaspillage de ressources. Malgré les soins que Cass offre à son corps, celui-ci ne sera jamais capable d'endurer le travail nécessaire à l'obtention d'un revenu viable. Toujours, même lorsque Cass va à contrecourant du système, même lorsqu'elle cherche comment le détruire de l'intérieur, impossible de ne pas penser à sa chair comme à un déficit.

Le bruissement du papier s'interrompt. Jacob a trouvé ce qu'il cherchait.

— Cette fois-ci, c'est trop important. Si on réussit, on aura assez d'argent pour faire quelque chose de concret. J'ai fait les calculs.

Il lui tend un paquet de feuilles. Cass l'attrape, se redresse malgré le pincement dans sa colonne. Dans le faisceau bleuté de la lampe, elle survole le dossier. Des grilles de chiffres, des montants

exorbitants. Des montants exorbitants qui pourraient être à eux. Chaque nouvelle ligne représente une nouvelle possibilité.

Le cœur de Cass bat plus fort. Elle est si proche. Le sentiment est exaltant. Du bout de ses doigts, elle frôle les chiffres.

500 000 \$.

Dans les poches d'un milliardaire, la somme équivaut à une pièce de deux dollars. Pour Cass, pour leur organisation, ça ferait toute la différence. Il lui faut quelqu'un à qui confier cette mission. Quelqu'un qui n'a rien à perdre, à qui elle pourra faire confiance. Ou qui lui fera suffisamment confiance pour ne pas poser de questions.

Elle soupire, un son long et lourd qui résonne dans l'obscurité.

Cass s'est accoutumée à l'atmosphère un peu glauque de *La belle patate*, la nuit, mais elle rêve d'y installer davantage de lumière. Des guirlandes de Noël tout autour du plafond, des lampes de chevet qu'on branche dans le mur. Mais il n'y a pas d'électricité et, de toute manière, si un passant s'apercevait que le bâtiment était habité, ils perdraient leur refuge. La police s'en mêlerait. Un établissement abandonné doit le rester, c'est la loi.

Il lui faut quelqu'un qui sait se déplacer dans l'ombre. Quelqu'un qui n'a rien à perdre, tout à gagner. Quelqu'un d'invisible.

/révolution-ordinaire

@jacob

Ça ne va probablement pas vous intéresser, mais j'ai perdu ma sœur. C'est la faute d'une compagnie multimilliardaire, je ne veux pas dire laquelle ici. Le pire, c'est qu'ils n'ont même pas eu à payer quoique ce soit. Elle est morte et, eux, ils peuvent continuer comme si de rien n'était. Pas moi.

Je travaille dans une grande banque canadienne. Il y a peut-être quelque chose à faire avec ça.

J'ai écrit en privé à la Sainte, @sainte-p. Elle a un plan. Si vous voulez participer à quelque chose d'un peu plus gros que de la désobéissance civile, écrivez-nous. Si vous travaillez dans un organisme en manque de dons, écrivez-nous aussi. On s'en charge.

ROMY

Romy arpente le quartier qui la sépare du toit où elle espère passer la nuit. Son corps se perd dans la foule, fluide et discret. Elle est devenue maître dans l'art de disparaître. Une obligation pour sa survie davantage qu'un choix.

317 jours d'itinérance. Trois. Cent. Dix-sept.

Il n'y a aucune manière satisfaisante pour Romy de se le représenter. Trois cent dix-sept jours, c'est une petite éternité. Une petite éternité depuis sa vie d'avant, une vie qui paraît appartenir à une étrangère. Cette autre Romy est bloquée de sa mémoire par un mur massif. Elle se l'est érigée lors de son treizième jour d'itinérance. Treize comme malédiction, comme malchance. Treize comme malheur.

Romy accélère le pas. Elle ne fuit rien d'autre que ses pensées, mais elle jette quand même un coup d'œil prudent derrière elle. L'immeuble devant lequel elle s'arrête n'est pas choisi par hasard. Un adolescent tourne le coin, s'éclipse dans une ruelle. Romy feint d'errer, fait quelques pas dans une direction, puis dans l'autre, attend. Pour grimper jusqu'au toit, elle doit s'assurer qu'il n'y ait pas de passants, pas de visages aux fenêtres. Personne pour la remarquer.

Elle attend jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que la brise d'automne pour marquer le vide. Les immeubles résidentiels autour sont des masses silencieuses. Ses seuls témoins. Romy se lance.

La clôture de la cour intérieure de l'immeuble est un obstacle facile. Elle emprunte l'escalier de secours jusqu'au bout, prend appui sur le rebord d'une fenêtre aux rideaux tirés, se hisse par-dessus la balustrade du toit.

Elle s'abaisse et s'appuie contre la cheminée, vérifie l'état de sa cachette. Son sac y est encore. Une vague de soulagement la frappe. Pour elle, il n'y a pas de meilleure sécurité que celle-ci : l'altitude, le ciel ouvert, l'invisibilité. Le sac délavé représente le seul vestige de son ancien domicile. À l'exception des quelques items de survie qui s'y trouvent, elle ne possède plus rien d'autre.

Ni adresse ni argent. Pas de papiers prouvant son existence, de carte d'assurance maladie. Seulement elle, ses mains, son corps affamé. La seule marque de sa présence dans le monde est son ombre.

Elle sort la couverture de son sac. Ce soir, elle a de la chance. L'automne est entamé, mais le réchauffement climatique lui offre un petit miracle : l'air est doux. Elle pourra rester dehors un peu plus longtemps, peut-être même tout novembre.

Chaque matin qu'elle voit naître est une victoire. Si on le lui demandait, Romy ne saurait expliquer pourquoi elle tient encore tant à la vie. Survivre est un automatisme. Se laisser mourir est un choix qu'elle est incapable de faire. Elle doit survivre. C'est tout.

Une sensation de déchirement dans son estomac l'assaille. Elle a faim. La douleur se fait violente, intense. *C'est temporaire, c'est temporaire*, se répète-t-elle pour supporter l'impression soudaine qu'elle se fait scier en deux. Ce n'est toujours qu'une question de temps avant que la faim s'estompe tranquillement.

Elle refuse de quêter. Elle refuse.

Les étrangers contiennent en eux le pouvoir de l'achever. Les mains fermées qui retiennent quelques sous pourraient aussitôt devenir des poings ou pire, se révéler vides, mais désirantes. Les regards fuyants l'arrachent au monde, comme si elle n'existait pas. On pourrait l'attaquer et personne ne le remarquerait, personne ne daignerait voir sa mort si elle s'étendait au sol et perdait son souffle à jamais. Elle sait trop bien maintenant que malgré les coups d'œil de pitié, personne ne se soucie réellement d'elle. Passer inaperçue est une question de survie.

Et puis, la faim finit toujours par s'atténuer, avant de revenir en force.

Mais sans quêter, sans refuge, les options pour se nourrir sont pratiquement inexistantes. Elle se rabat sur le vol de portefeuille et se contente des quelques billets qu'elle y trouve pour s'acheter à manger. Les supermarchés aussi sont des cibles faciles, même si elle doit limiter la fréquence de ses visites pour ne pas éveiller des soupçons. Elle se risque parfois à visiter des centres simplement pour la nourriture. Aujourd'hui, elle s'est contentée de son errance et maintenant, son ventre est un animal féroce en captivité. Ce soir, le simple effort qu'elle a fourni pour monter sur le toit l'a complètement épuisée. La nuit s'annonce difficile.

Romy se lève pour étendre ses draps de fortune même si ses bras protestent. Elle doit le faire avant que la fatigue ne l'assomme au grand complet. Aussitôt debout, un picotement inconfortable parcourt sa nuque.

Elle n'est pas seule.

Quelqu'un l'observe. Elle n'a pas besoin de vérifier pour en être certaine. Son corps veut se figer. Elle refoule le réflexe, fait semblant de fouiller dans son sac. Entre les plis de tissus, sa main se referme sur un canif. Elle se tourne, laisse son arme cachée. Vaut mieux garder un élément de surprise pour prendre au dépourvu son assaillant.

De l'autre côté du toit, contre la balustrade, un étranger est assis. Sous la clarté mince de la lune, Romy le discerne bien. Ses jambes sont pliées maladroitement devant lui, comme s'il ne voulait pas froisser le tissu de ses pantalons. Il la fixe calmement, patient, avec la posture d'une personne qui n'essaie pas de se cacher. Le cerveau de Romy se met à tourner. Depuis combien de temps est-il là ? Pourquoi ? Est-ce qu'il espérait s'en prendre à elle dans un moment de vulnérabilité ?

Une vague de colère et d'adrénaline monte à l'intérieur de Romy avec une telle intensité qu'elle entend son pouls dans ses tympans.

— Qu'est-ce que tu veux ?

L'homme se lève lentement, une main appuyée contre son genou. Romy se redresse, le canif caché dans son poing. Il s'approche et elle recule d'un pas en tandem, une danse calculée. Romy veut prendre le dessus, être celle qui mène. Son assaillant est en net désavantage. Dans le dos de Romy, il y a la cheminée. Normalement, il n'est pas souhaitable de se retrouver coincée contre un mur. Il faut toujours avoir l'option de s'enfuir. Mais ici, c'est différent. Autour de l'homme, il n'y a que le vide. Et le risque de tomber.

— Ne bouge pas.

Il ignore son ordre, continue d'avancer. Elle refoule sa nausée. La peur accélère son souffle.

— Si tu tiens à ta vie, ne bouge pas !

Son expression demeure posée, presque analytique. Un lampadaire au sol l'éclaire par en dessous. Il s'arrête dans la lumière à quelques pas de distance de Romy. C'est une autre erreur : ne jamais se rendre davantage visible. Sous ce nouvel éclairage, sa chemise et sa cravate détonnent avec son visage juvénile parsemé de cicatrices de boutons encore rouges. Il a peut-être quelques années de plus que Romy, tout au plus vingt ans. Des mèches de cheveux châains troublent son front pâle.

— J'ai quelque chose pour toi, dit-il, comme si la menace ne le concernait pas.

— Je ne veux rien. Va-t'en.

Il l'ignore de nouveau, fouille dans ses poches en s'avançant vers elle. Romy ne lui laisse pas le temps de l'atteindre. D'un coup de pied sur sa cheville, elle le fait tomber vers l'arrière. Dans sa chute, il attrape les pans du manteau de jeans de Romy. Elle perd l'équilibre, se rattrape de justesse, mais il la tient, il est plus grand qu'elle et ses doigts sont fermement agrippés au tissu.

Ensuite, tout se déroule à la vitesse de l'éclair. Elle lance son poing sans même y penser, refusant de se laisser prendre. Elle n'a rien de rien. Rien d'autre que ce foutu toit. Ici, c'est chez elle. Ses jointures cognent l'os du nez de son assaillant. Il lève les bras trop tard pour se protéger, ses mains s'ouvrent devant son visage alors que du sang s'écoule déjà d'une de ses narines. Romy se lève, brandit le canif.

Elle n'a rien à perdre. Le bruit tranchant de la lame qui se déploie le fait réagir. L'éclat de panique dans son regard est une flamme vivante, un éclair d'instinct de survie.

Enfin. Il me prend au sérieux, pense-t-elle avec un brin de satisfaction.

— Deux secondes ! Est-ce que je peux m'expliquer ?

— Tu as deux secondes.

Romy espère que sa voix paraît plus solide que le cocktail vibrant de rage et de peur qui la submerge.

— J'ai un message pour toi.

Le garçon reprend son geste de départ, enfonce sa main dans la poche de son pantalon. Il bouge lentement, un œil toujours fixé sur Romy. Elle surveille le mouvement. Un bout de papier froissé émerge d'entre ses doigts. Il le lui tend à bout de bras, comme on remettrait un diplôme sur une scène. Pas que Romy sait à quoi ressemble une telle cérémonie.

— Désolé, ce n'était pas très professionnel de te surprendre. Est-ce que je peux me lever ou tu vas me frapper encore ?

Romy s'empare du papier. Elle l'observe, essaie de voir ce qu'il y a dessus sans baisser sa garde alors que l'étranger essuie son menton recouvert de sang d'un revers de manche.

À la vue de son nom, son cœur oublie de battre. Une simple feuille lignée pliée en deux, comme une note qu'on se passerait à l'école. Le geste lui rappelle une époque révolue. Presque un an s'est écoulé depuis que Romy a mis les pieds dans une salle de classe.

Une note qui porte son nom. Qui aurait bien pu la retrouver ici ?

Des souvenirs indésirables s'infiltrèrent dans son esprit. La moquette brune du motel contre sa peau. Un souffle chaud dans son cou. Le sang sur le carrelage de la salle de bain, sur ses mains. Les yeux vides de l'homme.

Est-ce qu'on aurait vraiment pu la retrouver ? Malgré toutes ses précautions ? Elle jette un coup d'œil au garçon qui s'est relevé et essuie machinalement les traces de poussière sur ses pantalons. Pourquoi avoir envoyé un adolescent déguisé en homme d'affaires ? Pour la prendre de court ?

La feuille tremble entre ses doigts. Depuis qu'elle est dans la rue, personne ne connaît son nom. Quiconque l'ayant découvert en fouillant dans son passé ne peut qu'être une personne dérangée.

— Comment sais-tu mon nom ?

Son interlocuteur reste évasif.

— Je suis seulement le messager. C'est ma boss qui sait tout.

Si ce n'était pas de lui, de ce garçon qui attend et scrute ses moindres gestes et réactions, elle aurait brûlé la lettre. Elle voudrait l'incendier sans la lire. Laisser les cendres derrière elle et s'enfuir loin, loin d'ici. Quitter la métropole même si rien de mieux ne l'attend ailleurs. S'exiler dans une autre grande ville polluée qui rejetterait son existence.

Si elle avait un briquet sous la main, peut-être qu'elle ferait réellement disparaître la note sans y penser. Ou peut-être pas. Il y a toujours eu une bête féroce à l'intérieur d'elle, un monstre de désir, une curiosité dangereuse. C'est ce qui a mené à sa perte. Elle n'a jamais eu le luxe de connaître un foyer sécuritaire. Aimer sa meilleure amie, du haut de ses seize ans, aura été le risque de trop. Elle avait franchi les limites imposées par ses parents. À leurs yeux, elle n'était plus leur fille. Elle ne le serait plus jamais.

Maintenant, il ne lui reste presque plus rien. Sauf cette feuille. Son nom qui la nargue. Et un étranger qui squatte son toit.

Trop tard, il est trop tard. Si on a réussi à la trouver, ici, en haut d'un immeuble perdu dans la ville, et ce, malgré toutes ses précautions, on la retrouverait n'importe où. Vaut mieux faire face au problème directement.

Romy scanne l'horizon, tente de calmer son cœur affolé. Elle ne porte pas attention au garçon qui la regarde avec insistance. Elle ouvre la note. Dans une calligraphie penchée presque illisible, on peut lire :

1354, rue de Sainte-Félicité. Demain, 22h.

Il n'y a rien d'autre. Aucune autre information.

— C'est le point de rendez-vous. Viens, ne viens pas. C'est toi qui décides.

— Le point de rendez-vous pour quoi ?

Des cernes bleutés ont commencé à apparaître sous les yeux du garçon. La blessure est rassurante. Une preuve que Romy a été capable de prendre le dessus sur lui, qu'elle pourrait le faire une deuxième fois si la situation l'exigeait. Cela le rend inoffensif, d'une certaine manière. Mais sa proposition, elle, est nébuleuse, compromettante. Un rendez-vous pour quoi ? Un réseau de prostitution ? Du crime organisé ? De la vente de drogues ?

Romy préfère faire profil bas : c'est une question de survie. Quoi faire une fois qu'on l'a remarquée ? A-t-elle vraiment l'option de refuser quoi que ce soit ? Quel pouvoir lui reste-t-il à part celui de ses poings ?

— Tu auras plus d'informations demain.

Il enjambe la balustrade du toit sans aucune élégance, sa grandeur ne compensant pas son manque de flexibilité. L'adrénaline court encore dans les veines de Romy.

— Attends ! C'est qui ta boss ?

Le garçon s'arrête, plonge son regard dans le sien.

— On l'appelle la Sainte.

La Sainte. Le titre lui laisse un goût amer en bouche. Romy ne croit pas en quelqu'un qui viendrait la sauver. Si c'était le cas, cette Sainte arrive trop tard. Romy ne sait plus ce qu'il lui reste d'elle-même après tous ces mois de survie.

Le garçon a quitté son toit, mais la tension provoquée par son passage ne se dissipe pas. Cette nuit-là, ce n'est pas que la faim qui la tient éveillée. Sous un ciel sans étoiles, Romy déchire chaque lettre écrite au stylo, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien du message original et plus rien pour occuper ses mains gelées.

Lorsque les premiers rayons de l'aube percent le froid matinal et s'accrochent au feuillage des quelques arbres du paysage désolé, Romy est décidée.

Elle n'a rien à perdre.

/révolution-ordinaire

@anissa-caissière74

L'état du monde me décourage, mais vous me donnez un peu espoir, alors voici ma contribution :

Si vous venez à ma caisse, je réduis votre facture. En d'autres mots, « j'oublie » de scanner le code-barre de quelques produits. Ou je fais passer des oranges pour des pommes en spécial.

De toute manière, je le fais déjà secrètement depuis un moment pour les clients qui sont patients avec moi et ma dyslexie. J'écris juste ici pour étendre l'offre à plus de gens qui pourraient avoir besoin d'un ajustement de prix à la baisse. Si vous êtes impatients, par exemple, pas de rabais.

Mon épicerie est sur le boulevard Principal. Je suis assez reconnaissable. Cheveux turquoise, piercings. Soyez discrets. Je préférerais quand même garder mon travail.

CASS

Le silence alourdit l'atmosphère déjà suintante.

Assise le dos droit dans sa chaise, Cass attend. La lampe électrique vacille au-dessus de son bureau, un luminaire de fortune qui ne suffit pas à éclairer convenablement la pièce. Il est 22h05. Toujours aucun signe de la recrue.

Si ce n'était de l'état délabré du bâtiment, Cass pourrait presque s'imaginer une autre réalité. Être caissière dans un établissement de restauration rapide de soir. Étudiante en droit civil de jour. Si tout n'avait pas dérapé, si elle avait pu rester sur le chemin tracé de sa vie, peut-être qu'elle y croirait encore. En ce monde, en ce système qui ne fonctionne pas.

Elle aurait pu garder les yeux fermés un peu plus longtemps, faire comme les autres. Elle aurait pu faire semblant de ne pas voir tous les mécanismes qui existent pour étouffer l'humanité, qui l'instrumentalisent pour le profit des riches et des puissants. Ça aurait été facile. Quand on figure parmi les privilégiés, on peut ne pas s'apercevoir de l'apocalypse. On peut même ne pas réaliser qu'on en est partiellement responsable par notre inaction.

Mais maintenant qu'elle voit à travers l'illusion du monde libre, elle ne peut pas l'ignorer. Même des années après l'accident qui a fait dérailler sa vie, la collision se reproduit à petite échelle dans son corps. La douleur traverse son dos en éclairs lancinants. Ses nerfs se coincent entre ses vertèbres : un rappel constant de la fracture de sa colonne vertébrale qui a guéri un peu croche.

Les premiers jours, à l'hôpital, on lui a répété tant de fois les mêmes mots qu'elle peut les voir quand elle ferme les yeux.

Tu n'aurais pas dû survivre. C'est un miracle que tu sois en vie.

Au début, Cassandre ne le réalisait pas vraiment. Survivre, respirer, exister, on le fait sans vraiment y penser. Puis, elle a eu son congé de l'hôpital. Et elle a compris qu'il y avait un « après » à la survie. Un miracle, ça ne vient pas sans effets secondaires. Le temps s'est étiré en une boucle sans fin : les rendez-vous médicaux, les douleurs inexplicables, les mains pâles sur son corps meurtri, les diagnostics inexistantes. Son père a rapidement perdu son emploi à force de prendre congé pour accompagner sa fille endolorie. Sa fille malade.

Même s'il refuserait que Cass se considère ainsi, elle sait qu'elle est, par-dessus tout, une fille fardeau.

Cass lève la tête vers le plafond pour alléger la pression dans son cou. Ici, le ventilateur accumule la poussière, immobile. L'odeur d'humidité est indélogeable, imprégnée dans l'air qui stagne.

Des années plus tôt, dans sa chambre, son ventilateur tournait sans cesse. Le bruit répétitif la rendait folle, mais sans lui, elle étouffait. À force d'être allongée, elle s'est accoutumée à son rythme, elle s'en est lassée. Hypnotisée par les lattes, elle se le répétait. *Je n'aurais pas dû survivre. Je n'aurais pas dû survivre.* Il n'y avait plus de futur pour elle. Pas de diplômes, pas d'emploi que son corps pourrait tolérer.

Elle n'aurait pas dû survivre. Et tous les professionnels de la santé qui avaient vu sa survie comme un miracle n'avaient rien compris. Sa survie était incompatible avec l'état du monde. Elle commençait à comprendre que dans cette société, si on ne peut pas travailler, on ne peut rien faire d'autre que se laisser mourir. Sa vie coûtait plus cher à l'État que sa mort. Ainsi, on la laissait mourir à petit feu, sans ressource, sans aucune aide.

Si elle se laissait faire, elle figurerait sur une longue liste de personnes sacrifiées pour ne pas endetter l'état. Tout est une question de chiffres.

C'est pour cela que son plan doit réussir. C'est la première étape pour rééquilibrer la balance.

De l'autre côté de la fenêtre, une ombre passe. Elle jette un coup d'œil à sa montre. 22h13. Pas très ponctuelle, la recrue. Cass a effectué ses recherches sur Romy. Si le manque de ponctualité est le prix à payer pour ses habiletés, elle est prête à en faire abstraction. Trouver son identité avait été ardu. C'était presque comme si elle n'existait pas. Mais dès qu'on naît, des traces, on en laisse. Et pour Romy, c'était le cas aussi : quelques comptes abandonnés sur les réseaux sociaux, des articles oubliés sur sa disparition.

Ça n'avait rien d'étonnant. Des filles comme elle, des filles qui viennent de quartiers défavorisés, il en disparaît presque tous les jours. Ça ne fait pas les nouvelles. Parfois, la famille réussit à faire des vagues et une photo se partage une semaine ou deux sur les réseaux sociaux avant de disparaître dans la masse de filles oubliées.

Romy a été déclarée disparue le 12 décembre de l'année précédente par le service de police de la ville à l'âge de seize ans. Maintenant, elle en a dix-sept. Pas que les médias tiennent pour acquis qu'elle est toujours en vie : aucun article depuis sa disparition, aucune actualité. Et là où s'installe le silence, la mort s'installe aussi. Mais Cass sait que Romy n'est pas morte.

Une simple recherche sur internet lui a permis d'obtenir les informations de base sur cette fille disparue. La vraie difficulté a été de relier cette identité, celle de l'adolescente disparue, à la personne fantôme dont Cass avait besoin. Celle qui n'avait été vue qu'une seule fois, à la sortie d'une scène de crime et qui, après, n'était apparue qu'en impressions, en vision périphérique et en images spectrales.

Trouver avait été presque impossible. Mais Cass était l'experte des tâches impossibles. Romy est bel et bien l'adolescente anonyme, première suspecte d'un meurtre au second degré.

La porte du bureau grince et Jacob entre. Son manteau de marque détonne contre la peinture beige écaillée des murs.

— Ton invitée est dehors. Elle fait du repérage.

Le luminaire de fortune qu'ils ont accroché au plafond clignote. Il faudra changer les piles de la lampe de poche. Cass en fait une note mentale et croise ses mains devant elle.

— Je sais.

La méfiance de son invitée est un bon signe, même si cela signifie que Cass doit attendre quelques minutes de plus. Romy n'est peut-être pas très ponctuelle, mais elle prend des précautions pour se protéger et pour se renseigner. C'est exactement le genre de personne qu'il lui faut.

— Pas très commode, ta recrue, commente Jacob.

Le nez de Jacob est tuméfié. Dans une symétrie presque parfaite, de longues marques violacées soulignent son regard sérieux. Cass lève un sourcil.

— Elle ne t'a pas manqué.

— Elle m'a attaqué, répond-il du tac au tac.

— Je suis sûre qu'elle avait une bonne raison de le faire.

— Qu'est-ce qui te dit qu'on peut lui faire confiance ?

— Je t'ai bien fait confiance, à toi. Malgré les apparences.

Jacob fait la moue. L'expression lui donne un air plus jeune. Cass pourrait croire que les deux années qui les séparent n'existent plus.

— Ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi pas ?

Il passe une main dans sa frange, visiblement tendu.

- Elle est dangereuse. Ça pourrait tout mettre en péril.
- C’est exactement pour ça qu’on a besoin d’elle. Elle peut prendre des risques. C’était ton idée d’impliquer quelqu’un et j’ai choisi ma candidate.

Il s’apprête à répliquer quand Cass l’interrompt d’un signe de la main. Le bruit étouffé de la porte arrière qui se ferme est presque imperceptible. Si Cass n’avait pas été aussi attentive, elle ne l’aurait pas entendu. Le sérieux retombe sur le visage de Jacob. Il baisse la voix.

- On a besoin de quelqu’un sur qui on peut compter. Je comprends, c’est une fille de ton âge qui est dans la rue. Mais tu te laisses guider par ta sensibilité, boss.

Cass lui lance un regard sévère.

- Ce n’est pas une mauvaise chose. C’est ce qui nous différencie du système. Je pensais qu’on se comprenait là-dessus.

La pomme d’Adam de Jacob tressaute. C’est un rappel suffisant de sa motivation personnelle pour qu’il se taise. Cass laisse passer quelques secondes de silence avant de lever la voix pour appeler leur invitée, tapie dans l’ombre depuis un moment.

- Tu sais, ce n’est pas très poli d’écouter aux portes.

Le couloir menant au bureau est fait de briques peintes. Le jour, leur teinte orange saute aux yeux, atroce et excentrique. À cette heure-ci, sans la lumière naturelle, elles paraissent ternes. Une figure se détache du gris, ses traits se définissant sous la lumière dans un contraste frappant.

- Parler de quelqu’un en sa présence non plus.

La première chose que Cass remarque, c’est que Romy n’a pas du tout l’air de la fille portée disparue d’il y a presque un an. Ses cheveux noirs s’arrêtent net sous ses oreilles, sa peau blanche est moins blême et son regard franc abrite un éclat de violence à peine dissimulé.

La fille au sourire timide et forcé du rapport de police est méconnaissable. Peut-être que, finalement, les autorités avaient raison de croire qu’elle était morte. De toute évidence, la Romy déclarée disparue n’existait plus.

- Bien vu. Je m’appelle Cass. Lui, c’est Jacob, mais je crois que vous avez déjà fait connaissance.

Romy lève le menton, serre la mâchoire.

— Je ne parlerai pas de quoique ce soit s’il est là.

Cass se tourne vers Jacob qui attend les bras croisés.

— Tu l’as entendue, ordonne-t-elle.

Le regard de Jacob s’accroche au sien, un argument silencieux que Cass entend sans difficulté. Comme s’il essayait de lui rappeler ses paroles précédentes. *Elle est dangereuse*. Cass lui lance un sourire rassurant et il n’y a pas de débat. Jacob sort.

Dès que la porte s’enclenche derrière lui, les épaules de Romy se détendent légèrement. De toute évidence, elle aussi est sur ses gardes. Il faut croire que la confiance ne vient pas aussi naturellement à tout le monde. Cass connaît la cruauté du monde. Mais elle connaît aussi intimement la bonté, l’amour. Elle a de la chance, de ce côté-là. Elle a son père.

Son père qui lui frotte le dos quand elle pleure, quand son corps paie le prix de ses sorties nocturnes. Son père qui, malgré son épuisement, malgré le poids immense qu’il porte sur ses épaules, fait toujours preuve de patience avec elle. Le quotidien de Cass est ponctué des traces de son amour silencieux : des verres d’eau sur sa table de chevet, des armoires toujours remplies de médicaments sans ordonnance, des souhaits de bonne nuit tous les soirs, avant son départ pour le travail.

Cass suit son instinct. Elle suit son cœur, peu importe à quel point c’est cliché.

Et tout lui indique que la fille devant elle, malgré la panique qui vacille dans son regard, est spéciale, importante. Elle fera une différence.

/révolution-ordinaire

@protect.in

J'offre mes services de consultante en cybersécurité en échange de dons pour la maison d'hébergement où je travaille. Je passe mon temps à devoir contrer les nouvelles technologies qui permettent aux conjoints violents de retrouver leurs victimes. On manque de subventions pour les protéger adéquatement et pour accepter plus de demandes d'aide.

Services offerts : protection contre le piratage, programmation et design simple. Je ne poserai pas plus de questions que nécessaire.

Pour les dons : protection-in@maisonhpf.org

ROMY

Romy doit lutter contre tous ses instincts pour s'asseoir face à Cass et faire dos à la porte. Son interlocutrice est une adolescente. Pourtant, elle possède une autorité impressionnante, mise de côté en faveur d'un air sympathique calculé. Elle pourrait être la cheffe d'un gang de rue, à sa manière de diriger subtilement une pièce.

Aussitôt Romy installée, son hôtesse prend la parole.

— Avant tout, je veux adresser les rumeurs. J'ai entendu dire que tu avais tué un homme. C'est vrai ?

Rien n'aurait pu la préparer à cette introduction. Les mots la frappent avec une telle brutalité que Romy se sent prendre une distance avec elle-même. Elle se recule si loin que son corps semble cesser de lui appartenir.

Même engourdie, elle ne peut empêcher les souvenirs d'affluer. Les mains. Le sang.

La bile monte dans sa gorge. Elle la ravale machinalement.

— Ça dépend. Si ça m'avantage, oui. Je suis prête à prendre le blâme.

Cass émet un son contemplatif, l'examine en silence, comme si elle attendait que Romy se révèle davantage.

— Tu veux une tueuse à gages ? demande froidement Romy.

Elle refuse de laisser son hésitation transparaître dans sa question. Tuer pour de l'argent. *Est-ce que j'en serais vraiment capable ?* La question la traverse, mais au fond d'elle, la réponse est déjà claire. La faim menace de la scinder. Si elle n'était pas assise, elle craindrait que ses jambes ne flanchent. *Pour survivre, oui.*

Ça fait deux jours qu'elle n'a rien trouvé à manger. En temps normal, elle aurait déjà ciblé un établissement quelconque à voler, un passant distrait. Mais l'événement de la veille a augmenté sa méfiance et sa vigilance. Elle a faim. Elle a déjà du sang sur les mains. La ligne a déjà été franchie. Malgré tout, l'idée d'être un simple bourreau obéissant lui lève le cœur. À moins que ce ne soit la faim.

À sa question, l'expression de Cass se fait sévère.

- Non. Tu n’es pas ici pour tuer des gens. Je ne fonctionne pas comme ça. J’ai besoin de toi pour autre chose.
- Pour quoi ?

Cass prend un moment avant de répondre. Immobile dans sa chaise, elle a tout d’une statue qu’on viendrait idolâtrer. Mais elle n’a rien du marbre sans éclat. Sa peau noire semble absorber la lumière diffuse de la pièce, ses yeux sont vivants et profonds. Même la chemise bleue qu’elle porte se démarque immanquablement dans la pièce décrépie.

- Personne ne te voit, dit-elle d’un ton complice. La police te cherche depuis presque un an. Tu es plus discrète qu’une ombre, presque invisible. C’est ce qu’il me faut.

Romy ne sait pas pourquoi, mais elle sent le besoin de la contredire, de nier tout ce que Cass vient d’énumérer à propos d’elle.

- Je ne suis pas si invisible que ça. Tu m’as vue.
- Je vois tout, répond Cass en haussant les épaules.
- Une vraie sainte. Moi, je gagne quoi dans tout ça ?

Cass mord sa lèvre inférieure. Le cœur de Romy bat dans tout son corps, comme pour lui rappeler de ne pas se méprendre, de ne pas se laisser avoir par les traits doux et humains de la fille devant elle. *Tu n’es pas en sécurité*, se rappelle-t-elle. *Jamais*.

- Je dois avouer que je ne sais pas. Il n’y a pas de paiement ni de récompense dans mon opération.
- Quoi, les gens ne font qu’obéir gentiment à tes ordres ?

Le regard de Cass la transperce. Ses iris sont d’un brun coulant, leur sincérité fait presque frissonner Romy.

- Je ne donne pas d’ordres.

Ses cheveux bouclés serrés entourent son visage dans un chaos harmonieux. L’ampoule qui brille derrière sa tête illumine ses frisottis à la manière d’un halo. Romy devient soudainement consciente de son propre état, plus qu’elle ne l’a jamais été dans la dernière année. À quand remonte la dernière fois qu’elle a pris une vraie douche ? Quand a-t-elle lavé ses cheveux avec autre chose que du savon à main dans la toilette publique d’une bibliothèque ?

Romy remue dans son siège pour masquer son inconfort. Elle doit rester concentrée.

- Tu ne donnes pas d'ordres, répète-t-elle, incrédule. Tu donnes quoi alors ?
- La satisfaction de faire la bonne chose. J'utilise le plein potentiel des gestes bienveillants, anonymes ou non. J'investis la bonté individuelle pour le bien collectif.

Les doigts de Cass font tourner la bague portée à son majeur de manière absente. Elle a l'air trop intelligente pour une telle naïveté. Pourtant, ses traits sont certains, malgré leur délicatesse. Aucune place pour le doute dans la dureté de sa voix.

- Et si je n'en ai rien à foutre de faire la bonne chose ?

Cass la considère un moment.

- D'accord. Qu'est-ce que tu veux, alors ?

La réponse vient à Romy dans une clarté effrayante.

Le monde en feu. Tout entier.

Une sorte de rêve de maniaque. Au-dessus des flammes, enfin, elle pourrait se réchauffer les mains et exister. Il faudrait tout recommencer, aucun geste bienveillant simple ne pourrait la sauver. Romy a vu le pire que les rues ont à offrir, et la gentillesse vient toujours avec un prix. Si tout brûlait, peut-être qu'il y aurait un autre monde possible. La lumière ne vient pas de nulle part, mais elle pourrait au moins naître du feu.

Qu'est-ce que je veux ?

Vouloir, c'est risqué. Elle s'est interdit toute forme de désir depuis tellement longtemps. La porte de ses désirs doit rester fermée à clé. De quoi a-t-elle besoin, alors ? Des choses banales et quotidiennes qui lui sont devenues rares, inconcevables.

Un lit, une douche, un repas chaud.

Juste y penser lui donne la nausée. Le manque à l'intérieur d'elle est si grand, un trou béant qui menace de l'avaloir. Elle ne peut pas dire tout ça, révéler ses faiblesses, devenir dépendante de Cass et de ses désillusions criminelles. D'un autre côté, Romy n'est-elle pas déjà une criminelle aux yeux de la loi ?

Devant Cass, dans ce local désaffecté qui sent la friture, son épuisement se révèle. Elle se sent lourde. Elle ne se souvient pas de la dernière fois où elle a été la bienvenue quelque part, qu'on l'a vue et regardée comme si son existence avait de la valeur.

Ici, entre les murs de briques, sous le regard de Cass, Romy se sent au bord d'un précipice. C'est un peu comme revenir à la vie après un an d'inexistence. Il ne s'agit pas de faire confiance à Cass. Romy doit juste obtenir ce qu'elle veut en imposant ses propres conditions.

Elle lance la négociation.

— Je veux une chambre où dormir qui peut se verrouiller. Et un hamburger.

/révolution-ordinaire

@feemarraine

Je sais, je sais, vous allez me dire que ce n'est pas un babillard de candidatures ici, mais je veux offrir mes services de soins ou d'aide à domicile pour quelqu'un qui en a besoin, à bas prix. Mon expérience : j'ai été proche aidante pour ma nièce pendant près de cinq ans, puis pour mon père vieillissant pendant un an. Je veux seulement continuer à aider et je sais que les listes d'attente sont longues pour ceux qui ont besoin de ce type d'aide.

À l'aise avec les enfants en bas âge et les personnes âgées.

CASS

Les étagères colorées s'étendent à l'infini devant Cass, chaque allée regorgeant de boîtes éclatantes, de conserves, de sachets, de bouteilles luisantes bien entassées. À sa droite, les fruits débordent des bacs, prêts à être tâtés et cueillis par des mains étrangères. Il y a quelque chose du rêve et de l'inatteignable dans une épicerie de grand nom. C'est pour ça qu'elle a amené Romy ici. Pour la faire rêver, pour lui faire comprendre.

Les mains dans les poches, Romy marche derrière elle, tête baissée. On aurait pu croire qu'une nuit à *La belle patate* dans une pièce verrouillée l'aurait revigorée, ou peut-être calmée. Mais Romy affiche toujours la même posture méfiante. Elle est une ligne électrique sous tension.

— Tu veux que je vole pour toi ? avait-elle dit quand Cass lui avait annoncé leur point de rencontre pour le lendemain.

Pire, Cass avait pensé, avant de se corriger : *encore mieux*. Son plan a beaucoup plus d'envergure qu'un simple vol à l'étalage.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? Tu ne m'as toujours pas dit.

Elles avancent lentement et méthodiquement, de rangée en rangée. D'un mouvement de la main, Cass lui désigne les produits qui les entourent.

— Je veux juste que tu regardes autour.

— Ça fait partie de ce que je dois faire pour toi ?

La phrase accroche Cass. *Pour elle*, comme si tout ça, toute son opération, avait un but personnel, égoïste. Cass le laisse passer.

— Oui et non.

— On est venues faire l'épicerie ?

— Non. À moins que tu aies de l'argent ?

La seule réponse qu'elle obtient de Romy est un regard noir.

— Tu ne trouves pas ça ridicule ? demande Cass en montrant les étagères pleines.

— Ta question ? Oui.

— Non. Toute cette nourriture-là. Il y a des tonnes de gens qui meurent de faim, qui voudraient la manger, mais c'est interdit. Les épiceries doivent la jeter quand elle passe date. Si elles la donnaient, elles ne pourraient plus faire de profits.

Romy s'arrête subitement, au milieu de la rangée des boissons gazeuses. Cass se retourne vers elle. Leurs visages sont proches.

— Alors... On *est* venu voler ?

La chanson pop qui joue à plein volume enterre presque son chuchotement. Sous les néons, les yeux de Romy brillent comme des billes noires. Cass en oublie presque ses mots.

— Non. Ça ne changerait rien. Tu peux voler si le cœur t'en dit. Je ne suis pas contre l'idée. Mais il faut rêver plus grand.

Cass les dirige vers la sortie. Elle passe devant la caisse rapide, les mains vides tenues dans les airs pour la caissière. L'employée a un piercing dans son sourcil gauche, les cheveux teints. Elle reçoit un sourire complice. Dès que les portes automatiques s'ouvrent et que l'air frais les frappe, les épaules de Romy se détendent. Cass emprunte le trottoir et invite Romy à la suivre. À partir d'ici, la marche n'est que de quelques minutes.

Après avoir passé les dernières années sans réellement côtoyer des filles de son âge, l'envie de s'ouvrir un peu la démange. Elle veut bâtir un pont de mots entre Romy et elle jusqu'à ce que la méfiance disparaisse du regard de sa recrue.

À l'époque, les services gouvernementaux l'avaient placée sur une longue liste d'attente pour un suivi psychologique. Dans l'écran craqué de son téléphone, la minuscule tête blanche de sa psychologue apparaissait une fois par semaine. C'était la seule personne à qui Cassandra parlait, si on ne comptait pas son père.

— Je crois que tu as un grand besoin de te sentir connectée avec les gens autour de toi, Cassandra. Est-ce que tu penses que c'est exact ?

Les formes que Cassandra dessinait dans la poussière sur son bureau lui semblaient plus intéressantes que son rendez-vous. L'espace était encombré, plein de verres d'eau vides et de vêtements qu'elle avait mis de côté en vitesse. C'était son père qui avait installé le bureau dans sa chambre au début de son secondaire, mais il ne servait plus à rien depuis qu'elle avait abandonné l'école.

— Oui.

— Mais on dirait que tu t'isoles. Plus tu t'isoles, plus tu vas mal. Est-ce que tu es d'accord ?

Cassandra aurait pu acquiescer pour passer à autre chose. Faire semblant de croire que le problème, c'était elle. Qu'elle allait mal seulement parce qu'elle s'isolait.

C'était faux.

— Non.

— Tu n'es pas d'accord ?

— Je n'ai pas des idées noires parce que je m'isole. J'ai des idées noires parce que le monde n'est pas fait pour les gens comme moi. Sans travail, sans argent, pouvez-vous me dire ce qui m'attend ?

Pour chaque service d'aide gouvernementale qu'elle essayait de recevoir, on lui mettait des bâtons dans les roues. La bureaucratie était partout. Elle n'était pas assez handicapée pour que son père ait accès aux programmes auxquels on la référerait. Les médecins ne la prenaient pas au sérieux.

Le monde voulait la laisser mourir à petit feu, mais quand elle pensait trop à la mort, on la référerait à une psychologue. C'était le seul service gratuit qu'on avait pu lui trouver après presque un an d'attente.

— Il faut se concentrer sur ce qu'on peut contrôler. On ne peut pas changer l'état du monde. On peut seulement trouver un moyen de prendre soin de soi à travers ça, lui avait dit la psychologue, un brin de pitié dans son expression douce.

Cassandra avait envie d'arracher ses écouteurs, de retirer cette voix monotone de ses oreilles.

— Je peux faire semblant de bien aller, mais ça ne changera pas le fait que je ne peux pas survivre comme ça. Je ne vais pas soudainement me guérir de la pauvreté.

Un pli s'était formé dans le front de la psychologue. Avant qu'elle ne puisse l'interrompre, Cassandra avait repris la parole.

— De ce que je comprends, j'ai deux options. Mourir ou changer le monde. Perdre ou gagner. Ça, je pense que c'est exact.

Cass avait raccroché. Ironiquement, le suivi l'avait guérie de ses idées noires. Maintenant, elle avait une mission plus grande. C'est ce qui l'avait poussée à créer son réseau et c'est ce qui l'avait menée

ici, aux côtés de Romy. Et contrairement à elle, Romy tolère bien le silence. Cass décide de le briser quand même.

— Est-ce que tu as des rêves ?

Romy fait le saut.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

La question transpire la prudence. Ses cheveux sont plus propres que la veille et des mèches noires virevoltent contre les pommettes angulaires de ses joues. Cass réalise qu'elle a dû les laver à l'eau froide dans le lavabo de *La belle patate*. Elle chasse le pincement glacé dans sa poitrine afin de garder une mine sympathique.

— Respire, j'essaie seulement d'apprendre à te connaître, la rassure Cass. As-tu des intérêts, des buts, des espoirs ? Quelque chose que tu aimerais obtenir ? Hier, tu voulais une chambre fermée. Maintenant que tu l'as, es-tu capable de rêver à autre chose ?

Une roche roule devant Cass et elle comprend avec un délai que Romy la traîne avec elle depuis un moment. Elle lui redonne un coup de pied.

— Rêver est un luxe qu'on ne peut pas toujours se permettre. J'essaie juste de survivre à ma journée. Et demain, je vais faire la même chose, après-demain aussi et ainsi de suite.

Le ton de Romy se fait las sous le battement répétitif de la pierre qui cogne contre l'asphalte.

Cass pense à sa chambre, aux fenêtres que son père vient lui ouvrir le matin après son quart de travail de nuit, à sa manière d'ignorer méthodiquement les escapades de Cass, en testament de sa confiance totale en sa fille. Rêver, ce n'est pas toujours facile. Malgré son accident, elle a eu des circonstances propices au rêve. Et c'est grâce à son imagination que Cassandra a fini par trouver une autre porte de sortie que la mort. Et sa mort n'aurait rien changé à l'état du monde.

— Imaginer, c'est ce qui peut tous nous sauver. Allez, fais l'exercice ! Pense, trouve quelque chose. Peu importe si ça te semble impossible ou ridicule.

Des passants marchent à contresens sur le trottoir et les contournent, pressés. Les couleurs de leurs vêtements se fondent les uns dans les autres sous le regard inattentif de Cass. Le soleil est haut dans le ciel derrière les nuages et les traits de Romy sont d'une clarté à couper le souffle. Son visage émacié traduit le manque ; pourtant, la courbe de ses sourcils se fait douce, pour une fois.

— J'avoue que j'aimerais avoir de la confiture aux framboises.

Cass ne peut s'empêcher de laisser la joie transparaître sur son visage. Parmi toutes les choses que Romy aurait pu nommer, la confiture aux framboises lui semble un choix simple, anodin, admirable. Cass regrette d'être déjà sortie de l'épicerie. Elle aurait pu, sinon, trouver un moyen de lui en offrir un pot.

— C'est un bon départ. Je n'aurais jamais deviné que tu étais une admiratrice de confiture aux framboises, avec l'air dur à cuire que tu te donnes. Autre chose dans ta liste de souhaits ?

Romy passe une main au-dessus de sa bouche, mais l'amusement dans son expression n'échappe pas à Cass.

— Un bain chaud aussi, ça serait bien.

— Avec de la mousse, j'imagine ?

— Il ne faudrait pas exagérer, répond Romy avec un roulement des yeux qui ne peut toutefois pas faire oublier son sourire.

Pour un bref instant, la garde de Romy est baissée. C'est un luxe que Cass apprécie vivement. Elle ne le tient pas pour acquis. Lorsque Romy se tourne vers Cass, leurs regards semblent se rencontrer pour la première fois sans barrière. Le pont commence à se construire tranquillement.

— Et toi ?

Les rêves de Cass débordent du langage, plus grands que nature. Immenses, révolutionnaires. Elle prend un moment pour choisir les bons mots.

— Je veux améliorer les choses, pour qu'il n'y ait plus personne qui se retrouve dans ta situation.

Elle pointe le gratte-ciel devant lequel elles viennent de s'arrêter.

— Le vrai vol qu'on va faire, c'est ici.

Le visage de Romy s'assombrit, son sourire éclipsé par une expression sérieuse. L'ampleur de la tâche se révèle lentement à elle.

— C'est quoi ?

— Le siège social d'une multinationale. L'épicerie qu'on vient de visiter appartient à un PDG multimilliardaire. Son bureau est ici, au quatorzième étage.

La mission s'érige devant elles, monumentale, risquée, presque impossible. Cass a fait de son mieux pour choisir quelqu'un de confiance, pour lui faire comprendre l'importance du plan. Il ne manque plus que le verdict de Romy.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Romy considère l'immeuble, bras croisés sévèrement. Le gratte-ciel s'étend sur des mètres et des mètres au-dessus d'elles, imposant en tout point. Pourtant, dans cet instant, Romy lui paraît plus intimidante, comme alimentée par une fougue presque palpable.

— On le fait, tranche Romy en se tournant vers elle. Tu as un plan ?

Le ballon d'hélium dans la poitrine de Cass menace d'éclater. Elle pourrait flotter, crier, sauter. Cass calme son anticipation avant de répondre.

— Toujours.

Elle fait un signe à Romy, désigne un bâtiment moins impressionnant, neutre et ordinaire, à gauche de la multinationale.

— Tu vois cette bâtisse ? C'est le bureau de la firme de sécurité de leur compagnie. J'ai fait le tour plusieurs fois et, à cette heure-ci, leur local de rangement est laissé sans surveillance. Les stores sur la fenêtre côté sud restent toujours ouverts.

Romy prête une attention particulière à ses explications. Sa mine concentrée dévoile qu'elle comprend déjà ce que Cass lui demande. Elle se fait mettre au test. La langue de Cass s'épaissit dans sa bouche, engluée par une inquiétude floue. En demande-t-elle trop ? Elle voulait quelqu'un qui n'avait rien à perdre, mais se sent-elle capable d'imposer un tel risque à quelqu'un d'autre ?

Sa conviction la pousse à continuer. C'est un test pour Cass aussi.

— Pour mettre en place le plan, il faut savoir la marque exacte de leur encodeur de bandes magnétiques. Il devrait y en avoir un dans la pièce. Tu n'as pas besoin de t'infiltrer.

— Je suis censée savoir à quoi ça ressemble, ce truc ?

— Selon mes sources, c'est comme un boîtier dans lequel on glisserait une carte. Prends en photo tout ce qui entre dans cette description, dit-elle en lui tendant son téléphone.

Romy l'accepte aussitôt et retire son manteau. Sous les manches courtes de son t-shirt, les muscles de ses bras apparaissent, marqués et définis par une année de misère. Cass prend le manteau pour

se distraire de son appréhension. Son propre corps n'aurait jamais pu soutenir cette mission. Elle a besoin de Romy. Cass espère seulement qu'elle pourra apporter quelque chose de positif à Romy en retour.

Sa recrue part sans un mot, s'éclipse derrière le bâtiment. L'attente est insoutenable. Les secondes se fondent en minutes et Cass se concentre pour rester immobile.

Lorsque Romy réapparaît, nonchalante, la tension se draine de ses doigts, crispés douloureusement sur le manteau. Le sourire satisfait de Romy lui confirme sa réussite.

Cass a bien choisi.

/révolution-ordinaire

@appelezmoi-jdan

Salut ! Ce réseau m'a vraiment aidé. Merci à @fémarraine qui prend soin de ma mère !
Ta douceur et ta gentillesse sont inespérées.

Je veux donner à mon tour ! J'ai des aptitudes informatiques qui pourraient peut-être aider ceux qui ont des problèmes techniques. Réparations de téléphones ou de bogues logiciels sur vos ordinateurs. Ce n'est pas grand-chose, mais je veux faire une différence.

Et un merci spécial à la Sainte. Ce mouvement d'entraide n'aurait pas été possible sans toi.

ROMY

Parmi toutes les choses qui auraient pu lui arriver cette année, Romy n'aurait jamais imaginé emménager dans un casse-croûte désaffecté pour participer à une opération criminelle.

La porte de l'ancienne salle des employés se verrouille automatiquement lorsqu'elle s'enclenche, ce qui fait de ce lieu le plus sécuritaire dans lequel elle a eu la chance de dormir depuis un an. Cass lui a garanti qu'elle était la seule à posséder le code et Romy n'a pas eu d'autres choix que de la croire sur parole.

Le plus improbable, dans toute cette situation, ce n'est pas sa nouvelle chambre ni tous les casiers vides qui la décorent. Cass lui avait demandé d'imaginer l'impossible, mais jamais Romy n'aurait pu imaginer qu'en acceptant de travailler pour elle, elle finirait ici, assise sur un banc rouge à se faire appliquer minutieusement de l'ombre à paupières.

— C'est vraiment nécessaire ?

Cass frotte son index dans la poudre brune de la palette brillante. D'un geste expert, elle tourne le visage de Romy, ses doigts posés délicatement contre sa joue et son menton.

— Malheureusement, oui. Il faut que tu passes inaperçue et ça exige que tu performs parfaitement la féminité d'une femme d'affaires. Tu dois paraître professionnelle. Et aussi, un peu plus âgée.

— Être maquillée n'a rien à voir avec mes capacités, grommelle-t-elle.

— Ça ne te fait pas sentir libérée, forte et féroce ? blague Cass dans un ton publicitaire.

— Pas particulièrement.

La simple vue de la palette colorée la ramène à une version antérieure d'elle-même, à cette fille parfaite et conforme qu'elle avait tant essayé d'être. Sa mère a-t-elle jeté le tiroir de maquillage bon marché de sa fille après l'avoir mis à la porte pour toujours ? *Vaut mieux ne pas y penser*, se rappelle-t-elle.

Porter du maquillage lui donne l'impression d'être décalée d'elle-même, de sa réalité. Mais, après tout, n'était-ce pas l'objectif ? Elle devra jouer un personnage pour s'infiltrer sans pépin dans les bureaux de la compagnie. Ce n'est qu'une manière de plus de survivre. Si elle n'avait pas accepté ce projet un peu fou, elle serait encore dans la rue à cette heure-ci, à la recherche d'un repas.

Et puis, après presque un an sans réel soin, elle ne peut nier que la sensation de propreté sur sa peau vaut cette expérience de salon de beauté.

— Ferme les yeux, commande Cass.

Romy obéit contre-intuitivement. Le contact du doigt sur sa paupière la fait sursauter même si elle s’y attend. Le souffle de Cass effleure ses joues.

— Ça y est, tu peux ouvrir, dit-elle quelques secondes plus tard.

Cass appose quelques coups de mascara sur les cils de Romy alors que celle-ci fixe le plafond suspendu du casse-croûte. Puis, Cass examine son travail et essuie la poudre tombée sous les yeux de Romy avec ses pouces. Le geste revêt une teinte drôlement intime et Romy se fige davantage, comme si le simple mouvement de sa respiration serait déplacé dans cette étrange suspension du temps. Cass recule un peu et survole son visage d’un regard attentif.

— C’est fini ? demande Romy. Si tu veux me percer les oreilles en plus, je te le dis tout de suite, la réponse c’est non.

Le rire de Cass se fait bref et sans élégance.

— Tu veux dire que j’ai apporté mon aiguille pour rien ?

Comment Cass peut-elle passer aussi fluidement de la fille autoritaire qui dirige un groupe criminel bienfaisant à une simple adolescente de son âge, capable de blaguer ouvertement avec Romy ? Au bout d’un moment, elle surprend l’expression désespérée de Romy et la méprend pour de l’inquiétude.

— Non, non, ajoute-t-elle. Pas de perçage. Promis.

Puis, Cass se tourne vers la femme dans la quarantaine qui attend silencieusement à une table depuis le début du processus.

— Ça te semble bien, Inès ?

Cette dernière lève les yeux de son écran d’ordinateur pour jeter un coup d’œil à Romy.

— Pour la photo, ça devrait être suffisant, confirme-t-elle d’une voix grave et pleine.

Inès n’ajoute rien, laissant l’aura de mystère planer au-dessus d’elle.

Romy se fait diriger devant un drap blanc accroché au mur. Une fois la photo prise, la femme se réinstalle à la table. Cass tend une lingette démaquillante à Romy avant de s'éclipser sans un mot.

La présence d'Inès se fait à la fois discrète et remarquable. Bien que leur invitée ait prononcé tout au plus une phrase ou deux dans la dernière heure, une sorte d'assurance enviable émane d'elle. Le pli imprimé dans son front est un gage d'expertise auquel Romy ne peut qu'aspirer.

— Vous travaillez pour Cass depuis longtemps ?

La marque de politesse lui vient naturellement. Romy n'a pas vouvoyé quelqu'un depuis une éternité. Depuis, probablement, le fameux jour treize.

Le cliquetis du clavier s'interrompt un moment avant de reprendre.

— Je ne travaille pas pour elle. On travaille ensemble.

— Vous allez vous séparer le butin ?

— Quelque chose comme ça. Mais il n'y aura pas de butin si tu continues de me déranger.

Romy détourne le regard et mord l'intérieur de sa joue pour s'empêcher de répliquer. De toute évidence, elle n'en apprendrait pas plus sur l'opération à laquelle elle a choisi de participer avant qu'Inès ait terminé sa tâche. Plutôt que d'exprimer son mécontentement, elle se contente de frotter un peu trop fort le démaquillant contre ses paupières.

La lingette n'est plus qu'une boule de tissu souillé au creux de sa main lorsque Inès reprend la parole. Elle tourne l'ordinateur vers Romy.

— Voilà. Ça te convient ?

Sur l'écran, sa photo a été intégrée à un prototype de carte d'employé portant le logo de la compagnie et un nom qui n'est pas le sien. Le travail de Cass la vieillit : l'ombre à paupières brune accentue ses yeux, les approfondit de manière à lui donner quelques années supplémentaires. Jumelé à un faux nom, le résultat est convaincant : bien que Romy reste reconnaissable, elle est bel et bien étrangère à elle-même.

Inès n'attend pas sa réponse avant de poursuivre.

— Une fois imprimée et programmée, la carte devrait te donner accès à la plupart des installations de la compagnie. J'ai le bon encodeur chez moi, grâce à l'information que Cass m'a donnée. Et, bien entendu, elle te servira de preuve d'identité en cas de problème.

Romy repense à son escapade de la veille. Ses jointures témoignent de sa réussite, éraflées par le mur rêche de la firme de sécurité. À travers la fenêtre dégagée, elle avait observé le matériel informatique contenu dans la pièce. C'était elle qui avait trouvé quel type d'encodeur la compagnie utilisait. Un éclat de fierté la traverse.

— Je vais m'organiser pour qu'il n'y ait pas de problèmes, affirme Romy

Je ne me suis pas embarquée dans cette opération pour échouer, pense-t-elle. Elle veut gagner sa place dans le plan de Cass, mériter la nourriture et le toit qu'on lui offre en retour.

Inès se tourne vers elle et l'évalue sérieusement pour la première fois depuis son arrivée. L'expression déterminée de Romy doit la convaincre qu'elle en vaut la peine, puisqu'elle ferme le couvercle de son ordinateur et pour lui accorder toute son attention.

— Je suis technicienne en cybersécurité pour un refuge pour femmes vivant de la violence conjugale. C'est ça, mon vrai travail. Cass m'a recrutée sur son réseau en ligne.

Romy tente de dissimuler sa surprise. Elle n'avait jamais eu vent de l'existence de ce réseau. Et pourquoi une femme comme Inès s'implique-t-elle dans une opération criminelle menée par une adolescente ?

— On manque cruellement de ressources, explique-t-elle, devinant la question de Romy avant qu'elle ne puisse l'exprimer. Le gouvernement refuse d'augmenter nos subventions. Sais-tu le nombre de personnes qu'on doit refuser par année ? Et les conséquences de ces refus sur leur vie ?

Ce n'est pas une surprise pour Romy. Les refuges, du moins ceux pour l'itinérance, débordent toujours. L'hiver passé, elle a occasionnellement choisi d'interchanger le froid mortel d'un toit pour la chaleur temporaire et étouffante d'un refuge. Là-bas, même lorsqu'il lui restait une place, elle ne réussissait jamais à fermer l'œil, trop consciente que rien ne la protégeait en tant que fille, en tant qu'adolescente.

Inès n'a pas besoin de lui expliquer. Romy en sait assez pour comprendre que c'est parfois impossible de refouler le souvenir de mains non souhaitées sur son corps. Elle en sait aussi assez sur les situations familiales dangereuses pour comprendre l'ampleur des conséquences d'un refus.

La bile monte dans sa gorge contre son gré. Le contraste de ses mains blanches contre le rouge vif de la table la réconforte.

- Ce n'est pas seulement la responsabilité des jeunes comme toi de rectifier le tir, peu importe ce qu'on vous fait croire. Ici, je fais ma part. La Sainte, en échange, va s'assurer qu'on reçoive les fonds nécessaires l'année prochaine pour qu'il y ait moins de refus. Moins de dommages collatéraux.

On va voler pour donner à un organisme ? Romy essaie de recoller les morceaux de tout ce qu'elle a appris sur Cass dans les derniers jours et ça lui semble trop beau pour être vrai. Est-elle vraiment ce qu'elle prétend être ? Une criminelle aux bonnes intentions ?

Comme si les pensées de Romy l'avaient convoquée, Cass apparaît dans l'entrée de *La belle patate* avec un large sac de papier brun.

- Tout va être prêt pour demain ?

Inès enroule le fil de la souris sur lui-même avec soin et range le reste de son matériel avec la même efficacité.

- Oui, ça ne sera pas un problème, dit-elle, avant de prendre un air sévère. Pour le reste, c'est comme d'habitude. Je ne veux pas être au courant. Le moins j'en sais, le mieux, ajoute-t-elle en jetant un dernier regard à Romy.

Le message est clair. *N'en apprends pas plus que nécessaire*, dit-elle à Romy.

Une fois leur invitée partie, Cass plonge sa main jusqu'au coude dans le sac et en sort une masse de papier d'aluminium qu'elle lance aussitôt à Romy.

L'odeur avive la faim qui s'était tapie au creux de son estomac par habitude. La veille, elle avait pigé dans les bacs de nourriture non périssable qui traînait dans la cuisine de *La belle patate*. D'après ce qu'elle avait compris, Cass organise une distribution de paniers alimentaires parallèlement à ses plans de vol d'envergure.

Les biscottes sèches qu'elle a mangées hier soir lui semblent bien maigres maintenant qu'elle a un repas chaud sous son nez.

- Je te devais encore un hamburger.
— Contente de voir que tu respectes ta parole, réplique Romy avant de déballer son repas.

Le pain huileux sous ses doigts tire de son esprit une sensation de déjà-vu. Les souvenirs oscillent dans sa tête jusqu'à ce qu'ils prennent forme, solides et brutaux.

Romy ne peut les empêcher de surgir.

C'est le fameux jour treize. Son treizième jour d'itinérance. Elle est seulement une adolescente dans le déni de sa nouvelle réalité, à la veille d'un hiver qui s'annonce rude. La naïveté n'a pas encore été purgée de son corps d'enfant.

Un homme l'aperçoit alors qu'elle considère nerveusement le pot de pourboire du bistro où elle prétend faire la file. Elle n'a encore jamais volé, mais elle planifie déjà son crime désespéré. Toute la monnaie du pot lui suffira à se payer, ailleurs, un croissant ou un muffin.

Quand vient le tour de l'homme dans la file, il se tourne vers elle, la faisant sursauter.

— Qu'est-ce que tu prends ? Je te le paie.

Un refus reste sur le bout de sa langue, hésitant. Elle devrait rejeter poliment la proposition, mais la faim voile son jugement, déchire son ventre, l'empêche de fermer l'œil. L'homme semble sincère dans sa générosité. Son visage inspire la confiance : une fossette au coin de son sourire, des pattes d'oie joyeuses au bord de ses yeux. Et elle a si faim.

— Un sandwich, s'il vous plaît. Merci.

Il acquiesce, pointe au vendeur un sandwich dans la vitrine. Il l'invite à s'asseoir avec lui et Romy se voit mal refuser. L'invisibilité n'est pas une nécessité. La faim l'est.

— J'ai une fille, tu sais. Elle est plus jeune que toi, seulement sept ans, dit-il. Toi, tu dois avoir... quoi ? Seize ? Dix-sept ?

Romy mâche, se concentre sur la sensation du pain qui érafle sa gorge. Elle ne dit rien.

— Est-ce que tes parents savent que tu as faim comme ça ? Je peux te reconduire à la maison.

Le silence accueille chaque question. Romy ne donne pas ses raisons et elle ne les donnera jamais. Sortir du placard a été la raison de son expulsion, de sa présence ici. Vaut mieux rester muette.

— As-tu un endroit où dormir ce soir ?

L'erreur, cette fois-ci, a été de ne rien répondre. Un mensonge aurait peut-être été suffisant.

— J'ai un endroit pour toi. C'est dangereux de passer la nuit dehors à ton âge.

Cette fois-ci, les alarmes sonnent dans sa tête. Veut-il la ramener chez lui ? Il dit avoir une fille, mais est-ce vrai ? La faim s'est enfin tue et elle regagne contrôle de sa langue.

— Non merci, monsieur. Ça va aller.

L'homme rit de bon cœur devant sa réticence.

— Non, non ! Tu fais bien d'être prudente. Je ne veux pas t'amener chez moi. Tu pourrais être dangereuse toi aussi. J'ai une fille à protéger.

Sur le coup, l'idée la surprend. *Moi, dangereuse ?* Ses doigts sont gras d'huile d'olive et elle dort seulement quelques heures par jour, la tête appuyée contre ses avant-bras aux tables d'une bibliothèque publique. Elle voit mal en quoi sa présence pourrait être synonyme de danger.

— Je te paierais une nuit quelque part, juste pour être sûr que tu aies un toit ce soir. Je ne peux pas en bonne conscience laisser une fille de ton âge dans la rue sans rien faire.

Il le répète sans cesse, tout au long de leur échange, pour la convaincre : il a une fille, elle lui fait penser à sa fille, il ne laisserait jamais sa fille dormir dehors. Il veut seulement lui rendre ce simple service pour l'aider un peu à se relever.

Le refuge est plein pour la nuit, elle le sait sans même s'y rendre : il est une heure de l'après-midi et elle n'est pas encore dans la file d'attente. Hier soir, pour avoir une place, elle s'était présentée à dix heures du matin.

La nuit s'annonce particulièrement froide, à en croire les températures récentes. Elle est sale. Elle ressent l'accumulation de sueur sur sa peau comme une humiliation cruelle. Le papier brun des toilettes publiques l'irrite plus qu'il ne la nettoie. Peut-elle vraiment se permettre de refuser un lit et une douche chaude ?

Elle accepte, les miettes de son sandwich toujours collées sur ses jointures.

— Romy ? Tout va bien ?

La voix de Cass la ramène à elle-même. Jour trois cent dix-huit. Devrait-elle continuer le compte ? Sous le toit de *La belle patate*, peut-elle toujours se considérer en itinérance ?

— Désolée, je n'ai pas pensé te demander. Es-tu végétarienne ? As-tu des allergies ? On peut aller te chercher autre chose.

L'expression de la fille devant elle est pincée de souci. Une inquiétude honnête brille dans ses yeux bruns et Romy se demande si elle peut réellement lui faire confiance. Si elle ne s'est pas fait avoir une fois de plus, naïve encore malgré tous les jours accumulés derrière elle.

La question sort de sa bouche sans qu'elle ne puisse l'arrêter.

— Si je veux laisser tomber, quitter l'opération... j'ai le droit ?

Les sourcils de Cass se froncent. Elle soutient le regard de Romy avec une intensité effrayante, comme si elle était capable de voir au travers d'elle toutes les peurs qui l'habitent.

— Quand tu veux. Manger le hamburger ne t'engage à rien. Comme j'ai dit, on fonctionne sur une base volontaire. Je ne te retiendrai jamais ici contre ton gré.

Romy repense à Inès qui s'implique seulement pour des enjeux techniques et qui refuse d'en savoir plus.

Je reste, en suivant mes propres termes, se promet-elle une dernière fois. Elle mord à pleines dents dans son hamburger.

/révolution-ordinaire

@geek-de-service

Je me suis fait accuser de vol au magasin d'électronique où je travaille. Ils ne le diraient jamais, mais je sais qu'ils m'accusent parce que c'est plus facile que de s'en prendre au réel responsable (la fille blanche du propriétaire). Vous allez me dire que je peux faire une plainte officielle contre eux, mais non merci. Mon ami l'a fait ailleurs. Ça ne fonctionne jamais.

Bref, ma dernière journée est la semaine prochaine. Si quelqu'un veut des cellulaires ou des ordinateurs gratuits, c'est maintenant ou jamais. Tant qu'à me faire accuser de vol, je vais voler pour vrai, pour vous.

CASS

Le grincement dans les os de Cass s'agence parfaitement avec les rues sinueuses et étroites du quartier dans lequel elle déambule. Chaque pas sur une fissure irrégulière dans l'asphalte provoque une friction désagréable dans ses vertèbres mal alignées. Entre les fenêtres cassées des commerces environnants et son corps, il ne semble pas y avoir de grande différence. Les deux ne sont que des lésions d'un mal plus grand.

Des morceaux de verre craquent sous la semelle de ses espadrilles alors qu'elle s'engage dans les escaliers de l'appartement. Le son est discret et sec. Il n'a pas la violence du fracas de son accident. Malgré tout, la brûlure des entailles sur ses bras et son visage lui revient, un écho de blessures depuis longtemps guéries.

Cass se secoue. Elle continue sa descente.

L'homme qui lui ouvre la porte affiche un sourire jovial qui détonne avec l'heure tardive. Jean-Dannick a ce pouvoir admirable de l'optimisme contagieux. Cass lui rend son sourire.

— Entre, entre ! s'exclame-t-il.

— Il y a une bouteille cassée en haut des escaliers, avertit-elle en retirant son manteau.

Le soupir résigné qu'il envoie en réponse n'efface pas la légèreté de son expression. Sa main balaie l'air comme s'il pouvait nettoyer l'escalier d'un même mouvement.

— Je m'en occuperai demain matin.

Malgré la posture vautrée de son hôte, le plafond bas du demi-sous-sol frôle les mèches courtes de sa tête. L'appartement le rétrécit considérablement. Des œuvres d'art sont empilées au bord de chaque mur dans des éclats de couleurs féériques.

— Hugo n'est pas là ?

— Non, il finit à trois heures du matin. Notre loyer a augmenté depuis juillet, alors il a pris plus de quarts de travail au bar. J'imagine que tu as remarqué qu'il est dans une phase particulièrement inspirée, ajoute-t-il en désignant le désordre joyeux autour d'eux.

Dans toute leur abstraction, les tableaux au sol l'attirent. Sur l'une des toiles, les coups de pinceau bleus s'ouvrent dans un sillon d'un jaune flamboyant. Une autre toile mêle l'imaginaire urbain des

immeubles grisâtres au vert riche des forêts épanouies. Les paysages absorbent Cass tout entière. Ils font miroiter des visions d'un futur lointain, différent, merveilleux.

Un jour, je vais rendre ça possible, se rappelle Cass, la gorge soudainement serrée dans un élan d'émotion.

Je dois commencer par ce vol. Ce n'est que le début.

Jean-Dannick s'assoit au comptoir qui lui sert de table et lui tend une feuille où une marche à suivre a été détaillée dans une calligraphie appliquée. Pour un technicien en informatique, il est drôlement attaché à l'écriture manuscrite. Cass ne devrait pas s'en étonner : après tout, il est en couple avec un artiste peintre.

- Rappelle-toi ce que j'ai dit. Il y a seulement deux moyens d'infiltrer n'importe quel type de compte.
- Un virus ou le mot de passe, affirme Cass, leur conversation précédente lui revenant en tête.
- Et si tu es ici, j'imagine que tu n'as pas le mot de passe du compte dans lequel tu veux entrer ?

Deviner le mot de passe d'un homme multimilliardaire est une tâche impossible, même pour Cass. Jean-Dannick n'est pas suffisamment informé de l'opération pour comprendre leur objectif, pour connaître le nom de leur cible. Elle lâche un petit rire.

- Je ne peux pas faire des miracles, quand même.
- D'accord, fausse Sainte, se moque-t-il gentiment. Alors, ça te prendra définitivement ce lien.

Il pointe une ligne de texte souligné sur la page.

- Le virus est comme une clé passe-partout. Une fois que la victime clique sur le lien, il te donnera accès au gestionnaire de mot de passe de l'ordinateur de manière inaperçue.

Les informations s'inscrivent et s'orchestrent dans le cerveau de Cass tranquillement. Le plan se solidifie, se précise.

Jean-Dannick prend un air sérieux.

- Écoute. Tu sais que je te fais confiance. C'est grâce à toi que j'ai réussi à obtenir des soins à domicile abordables pour ma mère et, pour ça, je t'en dois vraiment une.

Le premier réflexe de Cass est de le nier. Elle n'a rien fait sauf offrir une plateforme. Les dizaines d'inconnus qui s'y sont manifestés avec générosité sont ceux qui devraient être remerciés. Cass n'a rien fait pour mériter cette reconnaissance. Pas encore. *Une fois les 500 000 \$ redistribués, peut-être que je la mériterai.*

Il interrompt sa réplique naissante avant même qu'elle ne puisse ouvrir la bouche.

- Laisse-moi terminer. Je te fais confiance. Je me doute que tes intentions sont bonnes. Je ne sais pas exactement ce que tu vas pirater, mais j'ai ma petite idée.

Une expiration décisive marque la pause dans son discours.

- Alors, je te donne les informations quand même. Si ce que tu pirates est un compte de banque, si tu commets un vol, il faut à tout prix que tu respectes la limite pour un virement et que tu l'acceptes en vitesse, avant d'être détectée. Sinon, la transaction sera annulée et tu auras tout fait ça pour rien. Si tu essaies de dépasser la limite, la banque contactera le propriétaire du compte. Tu comprends ?

Cass est clouée sur place. Les protocoles de sécurité bancaires ne l'inquiètent pas : elle a déjà tout prévu. Mais les paroles de Jean-Dannick révèlent une connaissance alarmante de son plan.

Elle devrait mentir. Inventer une excuse, rire devant l'absurdité de sa supposition, prétendre vouloir pirater un compte courriel pour des informations journalistiques confidentielles. Protéger Jean-Dannick en trouvant n'importe quoi d'autre à dire que la vérité. L'épargner d'une implication incriminante, dans le cas où elle se ferait prendre.

Son désir d'honnêteté la tiraille, tue tous les mensonges avant qu'ils ne puissent prendre davantage forme dans son esprit. La simple idée de le flouer intentionnellement lui fait l'effet d'un essaim d'abeilles dans l'estomac.

Sa salive lui semble tout à coup trop épaisse.

- Merci de me faire confiance, dit-elle simplement dans un élan de sincérité lourde et évasive.

Jean-Dannick racle sa gorge et reprend son attitude légère.

- Ce n'est rien. Sors d'ici avant que Hugo ne revienne et découvre que je fais affaire avec une grande criminelle.

Avant de sortir, Cass plie la feuille avec précaution.

— Dis bonjour à ta mère de ma part, dit-elle sans réfléchir.

Le regard mélancolique de Jean-Dannick l'atteint, bleu et familier.

La dernière et seule autre fois où elle a visité l'appartement, elle a rencontré sa mère. Jean-Dannick prenait soin d'elle sans savoir comment s'y prendre, inquiet et incertain. Cass se souvient des iris bleus presque translucides de cette femme magnifique. Elle se souvient de la peau rugueuse de ses mains frêles, de son visage sillonné par une vie bien remplie qu'elle avait déjà presque entièrement oubliée.

Non, ça ne servirait à rien qu'il lui dise bonjour de sa part. Elle ne se souviendrait pas d'elle. Cass est en paix avec cette réalité. Elle ne demande pas à marquer les esprits, elle ne tient pas à être inscrite dans les livres d'histoire. Elle changera l'état du monde doucement, subtilement, sans faire de bruit.

Une bonne action à la fois.

En poussant la porte de l'immeuble, Cass garde ses yeux rivés au sol. Elle évite soigneusement le verre cassé.

Une seconde plus tard, elle est éblouie.

Une voiture passe devant elle à toute vitesse. Son vrombissement lourd résonne dans la ruelle, fait trembler les déchets sur son passage. Cass était si proche qu'elle aurait pu l'effleurer : si elle n'avait pas arrêté son pas à la dernière seconde, elle aurait goûté à ses pneus. Son corps aurait abîmé la carrosserie, fêlé le pare-brise.

Les phares sont imprimés dans sa vision, un halo violent en négatif qui l'empêche de voir clair.

Le cœur de Cass ne se calme pas. Ici, maintenant, presque deux ans après l'accident, elle aurait pu mourir. Tout ce plan, toute cette opération pour redresser le monde, ce choix qu'elle a fait de ne pas mourir, réduits en poussière en quelques secondes.

Avant de réaliser que le monde était dans un état terrible, avant de réaliser qu'elle devait se battre contre la destruction lente de toute chose vivante, Cassandre a frôlé la mort.

Dans tout récit de fin du monde, après tout, il y a une catastrophe. Et dans l'histoire de Cassandre, c'était un accident de voiture. À ce jour, les circonstances de l'événement demeurent floues dans sa mémoire.

Après l'impact, la première chose dont elle a conscience, c'est le picotement dans ses yeux, puis l'impression soudaine que quelque chose ne va pas. Elle doit cligner des paupières pour arriver à voir, mais la scène devant elle est insensée. Tout est à l'envers. Pendant quelques longues secondes, elle ne comprend pas.

Des années plus tard, elle continuera de revivre ce moment dans ses rêves, cet instant où tous les éléments sont là, mais où rien ne s'aligne pour créer du sens. Des morceaux de casse-tête éparpillés.

Le pare-brise éclaté. Les morceaux acérés sur la peau de ses bras, dans son cou. Ses mèches bouclées collées à son front, dans son champ de vision.

Ça sent l'essence, le feu. Sa ceinture s'enfonce dans son épaule et contre ses hanches, elle peine à respirer. La pression dans son crâne est insoutenable et son cœur est dans sa gorge. La voiture est renversée, son siège est dans le mauvais sens. Cassandra est coincée, clouée dans les airs par sa ceinture qui tient toujours le coup.

Son père est à côté d'elle, il lui crie de sortir, qu'elle doit se détacher. Elle l'entend, mais les mots lui glissent entre les doigts comme du sang visqueux. Elle n'a pas peur. Dans son état, la peur est un sentiment lointain, inaccessible.

Son père tire sur la ceinture de Cassandra de toutes ses forces, mais elle est bloquée. Son visage est à l'envers et, dans cet angle, il lui paraît complètement différent. Sur sa peau noire, les rides se creusent. Un peu de sang coule d'une plaie à la naissance de ses cheveux. Sa sueur s'y mêle, perle sur ses tempes. Il pleure. C'est la première fois qu'elle voit son père pleurer.

— Je n'y arrive pas, lâche-t-il dans un sanglot. Tu dois le faire, détache-toi. Cassie, tu me comprends ? Détache-toi !

C'est la première phrase qu'il prononce qu'elle entend clairement. À travers la mélasse qui l'englué, elle bouge ses bras, cherche. Ses doigts engourdis tâtent à côté d'elle jusqu'à ce qu'ils trouvent. Elle appuie sur la détente.

Elle tombe. Le choc est presque immédiat. Blanc, éclatant, aveuglant.

Ça, c'est la réelle catastrophe. La vraie fin du monde commence ici, lorsque son crâne frappe le plafond de la voiture et que les vertèbres de sa nuque se fracassent sous la force de l'impact. Le choc lui fait l'effet d'un éclair. Un cri s'arrache à sa gorge, mais elle ne l'entend pas. Elle n'entend que la douleur, un épais grésillement qui couvre tout le reste.

Son père la serre dans ses bras, larmes chaudes coulant sur la peau de sa fille blessée. Dans la civière de l'ambulance, l'univers est réduit à des couleurs et à des formes abstraites.

La fin du monde est une expérience complètement subjective. Les passants dans la rue ralentissent leur marche, curieux. Pour eux, ce n'est qu'une tragédie de plus.

Après l'accident, les morceaux de la réalité de Cassandra se réarrangent tranquillement.

Et comme dans tout bon récit de fin du monde, elle réalise au fil du temps que la fin a commencé bien avant la catastrophe. Que finalement, son accident n'a rien à voir avec la lente décrépitude du système qui accepte de la laisser mourir : la collision lui a seulement permis de voir la réalité telle qu'elle était. Le verre teinté qui voilait sa vision s'est fracassé.

Le monde ne prend pas fin. L'accident déclenche un tout autre commencement pour Cass. Tout est à construire.

/révolution-ordinaire

@gwen.nguyen

Je suis psychothérapeute et j'aimerais offrir mes services différemment, en formule « Pay What You Can », selon ce que vous êtes capable de donner. J'ai fait mon calcul : je pourrais prendre deux patients à mes frais pour une dizaine de semaines sans me ruiner.

Ce n'est pas du tout rentable pour moi, mais je veux trouver un équilibre. Être capable de bien vivre tout en aidant ma communauté. Le monde va mal et le mieux qu'on puisse faire pour s'en sortir, c'est de s'entraider.

La révolution, ça commence ici. Si vous n'avez pas déjà trouvé à quoi ça ressemblait dans vos vies, je vous invite à y réfléchir. À agir.

Parfois, la première étape, c'est d'aller vers la guérison.

ROMY

— Employée ou visiteuse ?

Romy prend d'abord le gardien de sécurité dans le portique de l'immeuble pour un policier. L'uniforme noir qu'il revêt fièrement semble exister seulement pour la rendre nerveuse. Elle s'oblige à détendre ses muscles crispés.

— Stagiaire, dit-elle d'une voix qu'elle espère assurée.

La carte d'employée falsifiée qui pend de son cou appuie son mensonge. Romy n'a pas revu Inès depuis la veille, même si elle s'était réveillée sur le qui-vive au petit matin. Cass avait dû récupérer la carte très, très tôt. Romy ne dormait plus dans la rue, mais son corps ne pouvait oublier de sitôt les mécanismes de la vigilance auxquels il obéissait depuis presque un an.

De l'autre côté des grandes portes vitrées, le lobby grouille de gens qui circulent d'un pas rapide. Des hommes aux barbes taillées s'accostent et partagent des rires pratiqués. Certains se font des poignées de main bien senties. Les talons hauts des femmes en tailleur rythment leur passage, jambes lisses et visages figés dans des expressions commodes presque peintes dans leur maquillage féminin et subtil.

L'entrée est si vaste qu'on pourrait facilement y faire tenir *La belle patate* tout entière.

Malgré ses vêtements de marque, sa carte d'employée faussée et sa posture adaptée, Romy détonne ici. Le gardien la dévisage un moment. Elle se demande s'il voit qu'elle n'a rien à faire dans ce genre d'immeuble. Peut-être la trouve-t-il simplement trop jeune.

— Votre sac à main, mademoiselle.

Romy obéit et lui remet ce sac à main rempli d'items qui ne lui appartiennent pas. Un portefeuille vide, une trousse de maquillage ne comportant qu'une palette d'ombres à paupières, une paire de lunettes de soleil, quelques épingles à cheveux de surplus au cas où Romy aurait à remettre en place le demi-chignon précaire que Cass a réussi à faire avec sa coupe inégale.

Le gardien lui rend le sac, indifférent à son contenu.

— Vos poches, mademoiselle.

Romy se prête au jeu et plonge ses mains dans les poches de son pantalon pour les ressortir vides. Toutes ces mesures de sécurité lui paraissent excessives. Dans un autre contexte, elle aurait affiché

un air blasé pour communiquer son énervement. Elle conserve son expression commode, imite les femmes qu'elle voit dans le lobby.

Avant son départ, Cass l'avait interceptée, un mince sourire aux lèvres.

— Tu ne pourras pas entrer avec ton canif. Les compagnies prennent beaucoup de précautions pour s'assurer de la sécurité de leur patron. Tu ne dois pas te faire prendre avec une possible arme.

— Quel canif ? avait-elle répondu, évasive.

Cass lui avait lancé un regard sceptique.

— Allez, Romy.

— Ils ne sauront pas que je l'ai, avait-elle concédé. Il est caché.

— Je sais que ça te fait sentir plus en sécurité, mais c'est la sorte d'objet qui pourrait te mettre en danger si on le découvre. Crois-moi.

Ses traits étaient à la fois empathiques et sévères, de toute évidence imprégnés d'une expérience face à ce type de situation que Romy ne pouvait comprendre. Elle s'était sentie stupide d'argumenter. À contrecœur, Romy avait laissé tomber sa seule arme dans la main ouverte de Cass, ses doigts effleurant au passage sa paume chaude.

Sans son canif, elle se sent plus vulnérable qu'elle ne l'a été depuis plusieurs jours. Être hébergée dans un vieux restaurant abandonné avait ses avantages, dont celui de se sentir modérément en sécurité. Un luxe auquel elle s'était déshabituée ; même étendue sur l'oreiller moelleux que Cass lui avait procuré, l'arme ne quittait pas son poing fermé.

Cette fois-ci, Cass avait toutefois eu raison. Ne pas l'avoir gardé au fond de sa poche l'a sauvée. Le gardien la laisse passer avec un hochement de tête. Romy entre sans problème dans le lobby. Arrivée à l'ascenseur, elle glisse sa carte magnétique dans le lecteur. L'indicateur lumineux tourne au vert. Soulagée, elle appuie sur le bouton du douzième étage.

Dans sa hâte pour sortir de l'ascenseur, elle fonce dans un homme d'une grande stature. Il esquive habilement la collision et pose une main au creux du dos de Romy.

— Après vous, dit-il.

Sous la chemise blanche repassée et les pantalons droits qui la rendent méconnaissable, le corps de Romy reste le sien. Le tissu n'est pas une barrière suffisante pour la protéger du frisson de dégoût que lui procure le contact de l'étranger. Elle lève le regard pour répondre et se fige.

Elle reconnaît ce visage. Elle l'a longuement étudié la veille sur le téléphone que Cass lui avait donné : homme dans la cinquantaine, barbe blonde et pleine, sourcils pâles, yeux bleus creusés dans son visage.

Jimmy Constant. Le PDG de l'entreprise. La cible de leur vol.

Romy lui fait un signe respectueux de tête, tente de contenir le battement alarmé de son cœur. Il lui rend son hochement. Sa main quitte le dos de Romy, il lui offre un sourire pressé et poli. Les rides au bord de sa bouche s'étirent à peine.

Les portes se referment entre eux. Romy se secoue et se met au travail.

Le corridor s'étend autant en long qu'en large. Elle marche d'un pas décidé, ignorant les ampoules qui se forment sur ses pieds. Malgré ses efforts, ses nouvelles chaussures luisantes claquent contre le sol. Au-dessus d'elle, le voyant rouge des caméras de sécurité clignote.

À gauche, il y a une vaste zone de cotravail, divisée en cubicules blancs que les grandes fenêtres font paraître moins hostiles. Les plantes dispersées dans la pièce ne doivent pas avoir conscience de leur enfermement ; la lumière de l'extérieur les atteint de partout, sans effort.

Il est midi tapant et la plupart des employés sont en pause pour le dîner. Certains sont installés à leur poste, des salades en équilibre sur leurs genoux ou devant leur clavier. Romy se tient loin d'eux. Ce sont des employés qui doivent connaître leurs voisins de bureau et si elle ne fait pas attention, son identité frauduleuse pourrait être dévoilée.

Romy repère un amas de cubicules désertés. Elle marche lentement, fait semblant de regarder son cellulaire alors qu'elle examine la surface de chaque bureau.

Un cubicule désordonné et jonché de papiers pêle-mêle retient son attention. Un coup d'œil aux alentours lui confirme qu'elle peut s'y installer sans soulever de soupçons. De cet angle, elle n'aperçoit aucune caméra au plafond. Seul un petit garçon lui sourit en photo, dans un cadre installé sur le bureau.

Romy n'a presque pas besoin de fouiller pour trouver ce qu'elle cherche. Le code d'employé et le mot de passe sont indiqués clairement sur le pense-bête collé à côté de la souris. *Bingo*.

Elle retranscrit les codes sur l'écran verrouillé. La roue de chargement interrompt son mouvement, l'image gelée dans un cercle inachevé. Romy retient son souffle, lève son regard et survole encore une fois la pièce. Une tête de cheveux bruns remue au rythme d'une chanson inaudible à quelques bureaux de distance. Personne ne l'a remarquée.

L'accès à l'ordinateur lui est permis sans un bruit. La boîte de courriel est encore ouverte. Romy clique sur l'icône « Nouveau message ». Elle tape assidûment le paragraphe inscrit dans les notes de son téléphone.

Bonjour M. Constant,

Le département des finances m'a indiqué de vous faire part directement de ce dossier qui demande votre attention urgente. Il devrait contenir les chiffres du mois dernier, ainsi que les projections en fonction de notre nouvelle variable.

S'il vous faut davantage d'informations à ce sujet, n'hésitez pas à m'écrire.

La signature s'ajoute automatiquement à la fin du message. Le compte auquel elle s'est connectée appartient à un certain Émile Hamelin. Avant d'envoyer le courriel, Romy s'assure que l'hyperlien qu'elle a retranscrit est exact. Elle revérifie nerveusement chaque lettre, regardant au-dessus de son épaule par intervalle.

Elle envoie le courriel et son lien de piratage. Puis, elle se lève.

C'est tout ?

L'espace de travail baigne dans un silence clinique. Quelques personnes l'aperçoivent alors qu'elle marche vers l'ascenseur, mais les regards glissent sur elle sans s'y accrocher, absents et distraits.

Romy s'imagine, un instant, avoir cette vie, celle de la femme d'affaires anonyme qu'elle prétend être. Est-ce qu'elle aurait un immense condo aux comptoirs de marbre, un frigo bien rempli qui dispense de l'eau et de la glace à volonté ? Est-ce qu'elle raserait ses jambes tous les matins pour conserver leur aspect poli de plastique, épileraient ses sourcils devant un miroir plein pied ? Peu importe, elle sait surtout qu'elle n'aurait plus jamais besoin de penser à sa survie.

Daignerait-elle regarder les inconnus qui quêteraient devant chez elle ? Si on lui donnait la chance, deviendrait-elle la prochaine Jimmy Constant ? Si elle n'avait rien connu d'autre, accepterait-elle d'empocher des milliards de dollars de profit au détriment d'employés sous-payés qu'elle ne rencontrerait jamais ?

Si on me donnait la chance de vivre une vie confortable dans laquelle je n'aurais pas à penser à ma survie, est-ce que j'hésiterais même une seconde ?

Elle refoule la pensée, puisqu'elle connaît déjà la réponse. La blancheur aseptisée des murs menace de déposséder Romy d'elle-même. Une nausée inexplicée s'empare d'elle.

Soudainement, une sensation l'assaille. Ce n'est pas qu'une nausée. La compréhension l'atteint avec une froideur qui la glace instantanément. Elle est menstruée.

Cela ne devrait plus la prendre par surprise. Son sang coule depuis qu'elle a douze ans. Pourtant, même du haut de ses dix-sept ans, la honte ne la quitte pas. Au moins, sous le toit de ses parents, elle pouvait éponger les preuves, elle pouvait prendre sa douche facilement si elle se sentait poisseuse.

Depuis qu'elle est dans la rue, ce n'est pas si simple. Le sang qui dégouline d'entre ses jambes semble signer son arrêt de mort. Et ici, dans les bureaux d'une multinationale hostile, Romy n'a peut-être jamais été aussi mal prise. Elle lâche un sacre sous son souffle, change de direction. La panique monte en elle. La réaction est disproportionnée, mais elle ne peut s'en empêcher. Quelle idée de porter des pantalons beiges pour cette mission ?

Ses joues brûlent. Elle défile dans le corridor et ouvre une porte affichant un bonhomme vêtu d'une jupe. Romy ferme la porte de la cabine aux dimensions impressionnantes et s'assoit sur la toilette, la tête entre les mains.

Les paupières closes, le visage en feu, elle pense à Josie.

La première fois que Romy l'a vue, assise sur un siège du métro, elle avait tout de suite su que c'était quelqu'un comme elle.

On n'aurait pas pu deviner qu'elle n'avait pas de lit fixe, si ce n'était de ce regard attentif, de cette errance planifiée, orchestrée. Au fil des semaines, c'était devenu évident. Romy la croisait toujours aux mêmes lieux, aux mêmes intersections, dans les mêmes heures. Elle aussi vivait dans l'itinérance.

Josie l'avait vue en retour. Et un jour, alors que Romy s'était fait prendre à voler des tampons dans une pharmacie, elle était apparue, un billet de dix dollars en main.

— Si tu veux voler, apprends à ne pas te faire prendre, l'avait-elle sermonné en sortant. Sinon, ça ne sert à rien.

Des rides séparaient ses sourcils et marquaient ses joues. Romy n'avait jamais eu aussi honte de sa vie. Autant pour son vol à l'étalage manqué que pour l'objet de son crime. Plus tard, elle apprendrait à voler des portefeuilles, à s'emparer de la monnaie d'échange plutôt que des objets. Mais à ce moment-là, elle ne savait encore presque rien.

— Relève ta tête. Tout le monde saigne. Tu n'es pas spéciale.

Josie l'avait accompagnée jusqu'à un banc de parc à l'ombre des regards. Et elle lui avait montré tous ses trucs. Ses doigts maigres aux jointures noueuses avaient transformé un bout de tissu en un protège-dessous réutilisable, une serviette hygiénique éventrée en tampon de fortune.

Romy avait voulu rester auprès d'elle, mais Josie avait refusé fermement. Son visage s'était durci.

— Je ne suis pas de la bonne compagnie. Tu ne veux pas traîner avec moi.

Quelques jours plus tard, Josie avait disparu du paysage de la ville.

Sur le coup, Romy s'était inquiétée. Puis, l'espoir l'avait contaminée. Josie s'était sortie de l'itinérance. Il y avait une lumière au bout du tunnel.

Une solution magique lui avait peut-être été offerte sur un plateau d'argent. Un membre bienveillant de sa famille l'avait croisée et l'avait prise sous son aile. Elle avait reçu un chèque inattendu. On l'avait retracée pour lui annoncer qu'elle avait hérité d'une large somme. Romy avait étouffé la petite voix au fond de son crâne qui savait que la magie n'existait pas en ce monde. Qu'il n'y avait que la violence et l'injustice.

Quelques semaines plus tard, en file pour un repas gratuit dans un refuge, Romy avait entendu la vérité. Josie avait été retrouvée morte dans un conteneur. Qui savait si on retrouverait le responsable ? Après tout, personne ne se battrait pour elle. Il n'y aurait pas de justice.

Même si Romy est au chaud, au cœur de la plus grande entreprise du pays, rien n'a changé. Elle est encore cette jeune fille honteuse que Josie a rencontrée. Son sang coule encore, mais il amène avec lui la douleur vive de la mort de Josie. Elle essaie de fuir cette image inventée qui la hante, celle du corps de Josie qui pourrit entre les déchets.

Il n'y a rien ici de quoi confectionner un vrai produit menstruel. Le papier de toilette qu'elle enroule autour de sa culotte devra faire l'affaire. Alors qu'elle remonte ses pantalons, la porte de la salle

de bain geint, un son aigu rapidement suivi de cliquetis de talons. Deux personnes sont entrées. Romy grimpe en vitesse sur les rebords de la toilette. C'est un réflexe. Elle doit être invisible.

Un sanglot déchire le silence.

— Je m'excuse, dit une voix tremblotante.

— Mais non, c'est correct, je comprends, réconforte la deuxième voix dans une tendresse surprenante.

— Je ne m'attendais pas à le croiser, c'est tout.

Le souffle saccadé de la femme résonne contre les murs carrelés. L'anxiété de Romy monte en réponse. Au bout de quelques minutes de phrases rassurantes accompagnées de pleurs étouffés, la première voix s'élève de nouveau, plus solide.

— Chaque fois que je le vois, ça me revient. Je perds tous mes moyens.

— C'est normal, lui console la deuxième voix.

— La plainte que j'ai faite n'a abouti nulle part. La compagnie le protège, comme toujours.

— Peut-être qu'il faudrait que tu réunisses plus de témoignages ? Tu pourrais aller directement aux médias.

Le hoquet de larmes reprend de plus belle.

— Ça ne changerait rien. C'est quoi une accusation de viol quand tu es Jimmy Constant ? Il va toujours gagner.

Depuis sa cabine, Romy plaque sa main sur sa bouche pour étouffer la surprise qui brusque son souffle.

La moquette brune lui revient à l'esprit, comme toujours. Des larmes perlent au coin de ses yeux, incandescentes. Romy déborde de chacune de ses fissures. La rage s'échauffe en elle longtemps après le départ des deux femmes. L'élan de colère écrase sa honte, la déracine. Elle refuse de rester docile, coincée sous le poids d'une culpabilité illogique.

La justice n'existe pas. Romy devra l'inventer.

Poussée par une curiosité malsaine, elle entre de nouveau dans l'ascenseur et appuie sur l'étage d'au-dessus. Le quatorzième étage. Celui du bureau de Jimmy Constant.

C'est une mauvaise idée. Elle lève les yeux, soudainement consciente de son erreur. Les caméras la suivent partout, dans cet immeuble. Pourtant, sur tout le plafond blanc, rien ne clignote. L'étage complet semble dénué de surveillance.

Cette découverte ne la rassure pas. Pourquoi Jimmy Constant n'a-t-il pas de surveillance sur son étage ? Un employé d'entretien évite son regard, un bac de poubelle vide en main. Des lettres brodées en rouge sur son uniforme beige attirent son attention : NETTOYAGE PRO. Romy passe à côté de lui, tente de paraître normale.

Au bout du couloir, elle trouve ce qu'elle cherche : une porte ornée d'une plaque argentée portant le nom de Jimmy Constant.

Sans grande surprise, la porte est verrouillée par une serrure électronique. Après un regard rapide autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'a pas de témoins, Romy passe la bande magnétique de sa carte d'identité dans le lecteur.

J'espère que la carte permet vraiment l'accès partout.

L'indicateur lumineux tourne au vert. Romy remercie silencieusement le génie informatique d'Inès. Elle n'attend pas une seconde de plus et se glisse à l'intérieur du bureau.

Un simple balayage visuel suffit à ce qu'elle se fasse une opinion du décor. Une richesse subtile exsude de chaque recoin, du cuir bien entretenu de la chaise aux feuilles colorées de la plante exotique au bord de la fenêtre. Sur le mur du fond, une épée décorative brille avec prétention.

Romy jure avec l'atmosphère. L'inconfort qui s'infiltre en elle est presque insoutenable. Sa colère l'est davantage.

Elle laisse sa rage la porter aveuglément. Elle ne sait pas ce qu'elle cherche. Quelque chose d'incriminant ? Elle ouvre chaque classeur, lit chaque document, feuillette les pages de son agenda jusqu'à ce qu'un message gribouillé l'arrête. Elle le prend en photo et quitte la pièce oppressive.

Elle se fera justice elle-même.

/révolution-ordinaire

@SylvieLachanceMLD

Bonjour, je me nomme Sylvie Lachance et je suis avocate. Je me spécialise en défense des victimes de violences sexuelles. Ce réseau est une belle initiative pour le changement et c'est avec joie que je me propose pour y participer. J'offrirais mes services gratuitement ou sur contribution volontaire à quelques individus dans la précarité.

Il y a beaucoup de personnes puissantes dans le monde pour qui les lois ne semblent pas s'appliquer. On ne gagne pas toujours sa cause dans ce milieu, mais je suis prête à vous accompagner avec douceur dans vos démarches.

Au plaisir,

S. L

CASS

Le soleil se couche à l'horizon sans que Cass n'ait pu sentir ses rayons sur sa peau. Ses rideaux sont tirés, la pièce plongée dans une noirceur réparatrice.

C'est une mauvaise journée. Les heures lui ont échappé, elles ont glissé entre ses doigts dans une lenteur agonisante. Elle n'est pas sortie de chez elle depuis la veille, quand elle a préparé Romy pour sa mission du jour. Elle s'est surmenée. Son esprit tourne en rond, fébrile. Est-ce que Romy s'en est bien tirée ?

La quatrième dose d'antidouleur reste presque coincée dans sa gorge. Son corps se fait impatient, mais elle ne peut rien faire d'autre qu'attendre. Le verre d'eau sur la table de chevet a stagné et sa gorgée lui laisse un goût poussiéreux sur la langue qui ne parvient pas à chasser l'amertume du médicament.

Ce matin, l'eau était fraîche et un unique glaçon flottait à sa surface. Une attention de son père, qui en a profité pour caresser les cheveux de sa fille alitée. Écrasée sous le poids de sa douleur, Cass n'a pas réussi atténuer son inquiétude muette. C'est à peine si elle a pu retenir ses larmes.

— Cassie, on devrait peut-être prendre un autre rendez-vous chez la physio. Tu en penses quoi ?

— Je n'en ai pas besoin, a-t-elle refusé avec véhémence.

Ses pleurs, manifestations tangibles du besoin ignoré, ont ruiné la crédibilité du mensonge.

— À ma prochaine paie, je te prends un rendez-vous, a-t-il promis.

Sous ses traits tirés et dans la texture rugueuse de ses mains abîmées par le travail, Cass a détecté la culpabilité tout autant que l'amour conditionnel. Elle se sent responsable de l'état de son père tout autant qu'il se sent responsable du sien. Une situation sans issue.

Les bords tranchants de sa souffrance commencent à se feutrer lorsqu'un coup retentit à sa fenêtre. Elle s' imagine les branches d'un arbre qui battent contre la vitre ou encore un oiseau victime de son reflet.

Trois autres coups se font entendre, cette fois-ci nets, décidément humains.

Se lever prend à Cass une énergie considérable. Ses mouvements sont lents, grinçants. Derrière le rouge du rideau, le visage de Romy apparaît, la blancheur de sa peau peinte doré par le crépuscule. Le pouls de Cass s'accélère à la vue de ses joues hautes et de son nez droit baignés dans la lumière.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demande Cass en ouvrant le battant.

Romy se glisse à l'intérieur et atterrit sur ses pieds sans un bruit. Elle a de nouveau l'air d'elle-même : ses cheveux ont retrouvé leur apparence échevelée et elle a remplacé son habit de femme d'affaires par des bottes de surplus militaire, une veste à fermeture éclair et des jeans amples. Le billet de vingt dollars que Cass lui avait donné avait de toute évidence été remplir les coffres d'une friperie.

— Je devais te voir.

Les yeux de Romy survolent les alentours, s'arrêtent sur le lit défait un instant avant de reprendre leur course. Avec l'ongle de son index, elle gratte la peau de son pouce en arpentant le bois franc usé de la chambre.

— Ça va ? Il s'est passé quelque chose ?

Les allers-retours de Romy se poursuivent. Elle laisse ses doigts frôler distraitement un pot rempli de crayons. Elle soulève un livre, un exemplaire de *La parabole du semeur* que Cass n'a jamais fini de lire. Romy le feuillette et le dépose avant de s'intéresser plutôt à un trophée de concours d'épellation.

— Romy.

Cass l'attrape au passage, pose une main sur son bras dans une pression contrôlée, légère. Romy s'arrête, se tend une seconde avant de se calmer. C'est comme si elle voit Cass pour la première fois depuis son arrivée. Cass l'entraîne vers le lit et s'assoit, dans une invitation claire. Romy considère le drap fripé un moment avant de s'abandonner aussi, un soupir s'échappant de ses lèvres.

— Désolée.

Romy a déposé ses mains nerveuses sur ses genoux. Sa présence dans la chambre de Cass est surréelle, fragile. Cass n'ose pas briser le mirage.

— Comment sais-tu où j'habite ?

— Je t'ai suivie l'autre fois, avoue-t-elle.

La révélation ne devrait pas étonner Cass. Après tout, elle a choisi Romy pour ce type de comportements précautionneux.

— C'est rassurant. Pourquoi es-tu venue jusqu'ici ?

Cass pose la question, même si la peur se noue dans sa gorge. Qu'est-ce qu'il s'est passé dans la mission d'aujourd'hui ? Est-ce que les informations qu'elle lui avait fournies avaient suffi à assurer sa sécurité ? Et l'inquiétude ultime : et si Romy voulait finalement s'extraire du plan ? Maintenant qu'elle s'est lancée dans la gueule du loup, qu'elle a compris l'ampleur de l'opération, se sent-elle piégée ? Flouée ?

La possibilité pèse sur sa conscience, cause un serrement cruel dans ses poumons. Romy évite son regard un moment avant de prendre la parole.

— Je t'ai attendue à *La belle patate* toute la journée et tu n'es pas venue, l'accuse-t-elle.

Cass se replace et se tient un peu plus droite dans l'espoir que la tension dans ses muscles se fasse discrète. Maintenant que la douleur dans son dos s'est muée en inconfort, les dommages collatéraux se font sentir. Elle ferme ses yeux un moment. Sa mâchoire élance. Son cou aussi.

Ce n'était pas une bonne journée.

— Je sais.

Les autres mots restent coincés dans l'engrenage de son esprit. Comme un animal blessé qui protège sa plaie, elle n'a pas envie de dévoiler sa douleur à Romy. La réelle raison de son recrutement. Dans le coin de son champ de vision, le pot de pilules est peut-être le seul objet accessible que les doigts de Romy n'ont pas effleuré. L'a-t-elle vu ?

Mais Romy ne regarde pas la table de chevet. Elle s'est plutôt tournée vers Cass, un sentiment de trahison palpable dans l'éclat de ses iris noirs. Et Cass cède.

Jacob a raison. Cette fille est dangereuse. Un regard meurtri et je me révèle tout entière.

Par-dessus tout, après s'être mise en danger aujourd'hui, Romy mérite la vérité.

— J'ai une blessure au dos.

Le déclarer ainsi lui prend un courage monumental. Avec cette simple phrase, elle a toute l'attention de Romy, dont le ressentiment évolue en écoute prudente. Cass inspire et continue.

- Tu n’as pas été recrutée pour rien. Tu dois être mes mains, entreprendre les tâches que je ne peux pas faire moi-même. Si j’avais eu un corps plus... fonctionnel, je n’aurais jamais impliqué quelqu’un d’autre dans une opération aussi risquée.

Le visage de Romy s’ouvre, mais ses sourcils se froncent quand même.

- Je ne savais pas.
- Il y a beaucoup de choses qu’on ne sait pas l’une sur l’autre.
- Ce n’est pas vrai. Toi, tu en sais déjà trop.

Pour un moment, Cass ne dit rien. Ça serait un mensonge d’affirmer qu’elle n’a pas effectué ses recherches. Mais tout ce que Cass sait sur Romy, ce sont des faits. Des informations qui s’écrivent nettement dans un dossier criminel, dans un avis de disparition ou dans un article de journal local. Des mots vides de toutes les nuances qu’elle contient. Romy ne tient pas en quelques lignes.

- Pas sur ce qui compte, finit-elle par répondre.

Cass voudrait en savoir plus, avide en ce qui concerne l’étrangère qui se tient devant elle. Comment est-elle devenue la lame affûtée et précise qu’elle est aujourd’hui ? Quelle teinte prendraient ses joues si elle était prise d’un fou rire ? À quoi ressemble sa confiance totale ?

Elle éclaire sa gorge.

- Qu’as-tu à me rapporter ? Mission accomplie ?
- Oui. Le courriel est envoyé.

Le succès de cette première étape du plan envoie un éclair de triomphe dans ses veines. Elle n’a jamais été aussi proche d’acquérir une somme qui auparavant lui avait semblé inatteignable. Mais au pied de son lit, Romy lui paraît si loin, son regard perdu dans le décor de la chambre. L’inquiétude la prend à la gorge, efface toute trace de joie de son esprit.

- Autre chose à rapporter ? Qu’est-ce qu’il s’est passé, Romy ?
- J’ai découvert autre chose. Là-bas.

Elle sort de sa veste le téléphone que Cass lui a donné et lui tend, une photo bien en vue. L’image pixelisée par le manque d’éclairage montre un horaire d’agenda présidentiel.

- Je ne comprends pas. Qu’est-ce que c’est ?
- L’agenda de Jimmy Constant. Regarde ce rendez-vous.

Romy touche l'écran et agrandit les mots inscrits sur la page. On peut y lire en pattes de mouche : *12h. Rendez-vous avec P. Desmarais pour investissement.* Une incertitude se glisse dans l'œsophage de Cass. Elle a une petite idée de la manière dont Romy s'est procuré une telle information.

— Tu es entrée dans son bureau ? Pourquoi ?

— Ça n'a pas d'importance. Regarde !

Elle pointe la photo.

— Tu comprends ce que cette note révèle ? P. Desmarais, c'est le ministre de l'Agriculture et de l'Alimentation. Ils se rencontrent pour un investissement, explique Romy, enflammée. C'est illégal !

Pour un instant, Cass ne saisit pas les implications de ce que Romy lui révèle. Tout ce qui lui reste à l'esprit, indélogeable, est cette réalisation : Romy est entrée par effraction contre ses ordres dans le bureau d'un des hommes les plus riches du pays.

— Tu t'es mise à risque. Toute l'opération aurait pu être dévoilée. Qu'est-ce que tu aurais fait, si on t'avait aperçue ?

Romy ne l'écoute pas, aveuglée par cette énergie soudaine qui s'est emparée d'elle.

— C'est demain, leur rendez-vous. Je pourrais informer des journalistes. Avec un peu de chance, Jimmy Constant pourrait finir en prison.

— Non, tranche Cass d'une voix ferme.

Les preuves que Romy a amassées sur les magouilles gouvernementales ne sont pas sans valeur. Elles pourraient les amener aux médias et le député devrait se défendre contre des accusations de lobbyisme. Un PDG qui discute d'investissements avec un homme d'affaires maintenant élu ministre, ça ferait sans aucun doute la une. Mais quelle pertinence ? Rien ne changerait. Il n'y aurait aucune accusation criminelle. Ça ne changerait rien à l'état actuel du monde.

Ce qui fait une différence, c'est l'argent. Un premier 500 000 \$ pour son organisation, qu'elle redistribuerait correctement à des organismes communautaires, à des personnes dans le besoin.

Du coin de l'œil, elle aperçoit les mains de Romy qui se referment en poings.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas ce qu'on fait.

— Quoi ça ?

La fatigue s'imisce en elle, la douleur assez retombée pour qu'elle ressente l'effet de la tension prolongée sur son corps. Ses pensées sont ralenties, décousues. Comment lui expliquer ?

— On ne cherche pas à l'exposer ou à rendre ses crimes publics. Ça ne nous apporte rien. Ça ne changerait rien.

Cass n'est pas assez épuisée pour manquer la fureur que ses paroles attisent dans le regard de Romy.

— Mais... c'est une mauvaise personne ! Il mérite de se faire prendre, s'emporte-t-elle. Sais-tu combien de milliards de dollars il a dans ses poches ? Assez pour faire ce qu'il veut, sans conséquences. Ces hommes-là n'ont jamais de conséquences !

— C'est une perte d'énergie, il faut se concentrer sur ce qu'on peut gagner. Comment tu vas expliquer la source de ton information ? En plus de te mettre en danger, tu mettrais en péril toute l'opération.

La réponse de Cass freine Romy dans sa lancée. Leur ton a monté. Les murs de la chambre de Cass n'ont pas été construits pour amortir un volume aussi cassant. Son père pourrait les entendre à travers les couches de peinture rose.

— Tu veux que je sois une témoin de plus qui ne dit rien ? C'est un homme horrible.

La pièce tourne. Cass peine à saisir ce dont il est question. Romy se sent-elle réellement aussi affectée par la corruption gouvernementale ? Cass ne l'imaginait pas si engagée politiquement. *Elle parle d'autre chose, réalise-t-elle. Romy en sait plus qu'elle n'en révèle.*

Peu importe. La conclusion demeure la même.

— Notre plan n'est pas de punir des hommes d'affaires. On est là pour aider le plus de gens possible. On reste fidèles au plan.

La colère se dessine une place dans les traits de Romy.

— Tu fais ça depuis le début. Tu parles au nous, mais en fait, tu parles toujours seulement en ton nom. Ce n'est pas notre plan, c'est le tien, ton plan. C'est toi qui prends les décisions, c'est toi qui décides quel geste est moral et lequel ne l'est pas. La Sainte, se moque-t-elle.

Le venin dans sa voix atteint Cass droit au cœur. Elle avale sa fierté de travers, consciente de tous les torts qui entachent sa démarche. *La Sainte*. Une étiquette lourde de sens qu'on lui avait apposée contre son gré. Cass ferme ses paupières un instant avant de retrouver sa fermeté.

— Je n'ai jamais dit que c'était un travail d'équipe. Ce n'est pas une question de moralité, c'est une question d'efficacité.

Si Romy a quelque chose à ajouter, elle préfère garder le silence. Deux légers coups résonnent dans la pièce et font sursauter Romy. Cette fois-ci, ils proviennent de la porte. Aussitôt la permission de Cass accordée, la tête de son père fait apparition dans l'entrée de la chambre.

Tous les soirs, avant d'aller travailler, il prend de ses nouvelles, lui souhaite une bonne nuit. C'est seulement une fois qu'il part que Cass s'éclipse à son tour. *La belle patate* prend vie à la tombée de la nuit, lorsque leur présence est certaine de passer inaperçue. Les murs bourdonnent de mouvements furtifs, de livraisons planifiées à partir du réseau. Presque rien n'est fait à partir de sa chambre. Cass protège son adresse, protège le loyer de son père.

Son père n'a jamais rien vu de ses projets. Elle se dit bénévole dans un organisme et c'est une sorte de vérité. Il n'a jamais rien vu de la double vie que Cass mène. Cette part de Cass est toujours restée secrète. Jusqu'à ce soir. Romy déborde des lignes nettes que Cass s'était tracées.

Le regard de son père se pose tout de suite sur l'invitée de sa fille. Ses sourcils s'élèvent dans son front. Il lâche un rire timide, piétine.

— Ah. Désolée de vous déranger. Je voulais seulement te dire bonne nuit, Cassie.

Romy est crispée dans le lit. Elle semble croire qu'en restant immobile, elle pourrait passer complètement inaperçue. Mais Cass sait que la présence de quiconque sous leur toit est trop rare pour être traitée comme un événement anodin.

— Bonne nuit, papa, répond-elle les joues brûlantes.

Partager cette part intime de sa vie à Romy lui donne l'impression d'être nue. Les simples « bonne nuit » échangés tous les soirs forment un rituel précieux, une normalité à laquelle elle s'accroche même dans ses pires journées.

— Tu te sens mieux ? As-tu besoin de quelque chose ?

— Non, ça va.

Il hoche la tête, rassuré.

— Je suis content de voir que tu t’es fait une amie, Cassie. Je vous laisse tranquille. Je pars travailler. Appelle-moi s’il y a quelque chose.

Une fois la porte refermée derrière lui, Romy reste figée encore quelques secondes.

— C’est mon père, explique Cass inutilement.

— J’avais compris.

Un inconfort s’est installé en Cass. Romy la fixe, les coins de ses lèvres creusés pour former une ligne pensive. Cass ne sait pas quoi faire de leur relation trouble. Il lui faut un peu de distance pour y voir clair.

— Retourne à *La belle patate*. Je viendrai te voir pour la suite.

L’écran de veille du téléphone lui renvoie son reflet d’entre ses mains. Cass le rend à Romy, qui se lève aussitôt et se dirige vers la fenêtre. Sa silhouette s’immobilise derrière le rideau un moment avant de disparaître dans la nuit.

Les antidouleurs n’estompent pas le pincement qui vient tout juste de naître dans sa poitrine.

/révolution-ordinaire

@plongeedenuit

Un nouveau lot de nourriture sauvée arrive ce soir !

Dans celui-ci : biens non périssables, pâtes, céréales, fruits et légumes qui devront être mangés ou congelés dans les prochains jours. Il y a même des morceaux de vêtements en bon état !

Pour avoir l'adresse, écrivez à la Sainte, @sainte-p.

Tu te cherches une activité bénévole stimulante ? Tu veux faire une bonne action et tu n'as pas froid aux yeux ? Pour te joindre à notre équipe de *dumpster diving*, écris-moi. On plonge tous les mercredis soirs. Au plaisir !

ROMY

Romy sent la présence de Jacob derrière elle avant même qu'il ne lui adresse la parole. Elle choisit de faire abstraction de son regard critique et pousse l'épingle un peu plus loin dans le mécanisme de la serrure.

— As-tu besoin d'un coup de main ?

Elle se permet de lever les yeux en l'air, même si elle sait qu'il ne pourra pas voir son exaspération.

— Ah oui, parce que tu sais comment t'y prendre, toi?

Il reste en silence, trahissant la vérité. De toute évidence, un garçon propre comme lui ne connaît rien de cette vie de criminel. Pas que Romy la connaisse davantage : elle n'a rien d'une experte du crochetage de serrure non plus. Il y a des limites à ce que peut enseigner un tutoriel sur internet. Les plans de la vidéo lui reviennent en tête et elle tente de reproduire le bon angle. Un tintement de métal retentit de l'intérieur de la serrure, mais lorsqu'elle teste la poignée, toujours rien.

— Ça te tuerait d'être polie ? demande Jacob.

— Avec toi, peut-être. Tu es ici pour faire du gardiennage ?

Le déclic audible de la porte qui se déverrouille la surprend. Elle retient une exclamation de joie.

— Ça dépend. Est-ce que tu crois que j'ai raison de te surveiller ?

Ses bras sont croisés devant lui. Romy s'apprête à entrer par effraction dans une école primaire et Jacob porte un complet qui lui donne l'apparence d'un père de famille riche venu chercher ses enfants au service de garde.

— Est-ce que tu crois que c'est nécessaire d'être désagréable ? réplique-t-elle à Jacob en entrant dans l'école.

Depuis leur discussion, Cass a pris un rôle plus distant. Elle l'envoie en mission chaque jour. Des collectes d'informations insensées qui frôlent le ridicule. Romy se demande s'il s'agit réellement du plan ou si Cass cherche juste à la tenir occupée pour éviter qu'elle ruine tout. Ou pour l'éviter tout court. Peut-être que Cass sent le chaos qui émane de Romy comme le champ magnétique d'un trou noir dont on doit se tenir loin.

Dans la dernière semaine, Romy a récolté une quantité impressionnante de détails impertinents sur Jimmy Constant : le nom de ses parents, leur année de naissance, la marque de sa première voiture. Elle a même retracé la rue sur laquelle il a grandi et s'est laissé errer entre les maisons-châteaux qui ont défini l'enfance de cet homme terrible.

Aller fouiller dans les archives d'une école primaire est de loin la tâche la plus absurde que Cass lui ait donnée. *Peut-être qu'elle te met encore à l'épreuve*, se répète-t-elle, même si l'idée la met à l'envers. N'a-t-elle pas déjà prouvé qu'elle pouvait se rendre utile ?

Le couloir vers le secrétariat est plongé dans le noir. La lampe de poche de Romy projette de longues ombres contre les murs vert lime.

— Cass te fait confiance. C'est surprenant, chuchote-t-il.

Romy repense à sa dernière conversation avec Cass et elle n'est pas si certaine que ce soit vrai. Elle ne croit pas mériter la confiance de Cass de toute manière. Romy s'est engagée en fixant elle-même ses conditions, mais ses ambitions commencent à s'égarer dans des directions dangereuses, violentes. Sa colère l'avait amenée à entrer dans le bureau de Jimmy Constant et à défier le plan de Cass. Et, secrètement, elle aurait voulu faire beaucoup plus. Tout détruire avec cette épée qui tend vers une noblesse injustifiée : les tapis, les chaises de cuir. Jimmy Constant lui-même. Il ne semble pas y avoir de limites à sa rage vindicative.

Avant de répondre à Jacob, Romy s'érige une façade. Elle refuse de laisser transparaître ses impulsions déloyales et de lui donner raison.

— Qu'est-ce que j'aurais à gagner en vous trahissant ? Tu n'es pas fatigué d'être paranoïaque ?

Dans le secrétariat, un classeur attire son attention. Les tiroirs font un bruit infernal lorsqu'elle les ouvre un par un, une plainte métallique qui lui fait grincer des dents. Les chemises sont numérotées par année, puis par décennie. Les chiffres descendent jusqu'à celui qu'elle cherche. *1980*.

— Cass a le cœur à la bonne place. Je n'ai pas l'impression que ce soit ton cas, dit Jacob.

— C'est elle la Sainte. On ne m'avait pas dit que c'était un critère d'entrée pour tout le monde.

Romy sort son téléphone. Pour chaque année, Romy repère le nom Constant sur la bonne liste de classe. Elle crée un nouveau fichier dans les notes de son téléphone et retranscrit le nom des enseignants.

Marie-Josée Bergeron. Claudette Bonneville. Denis Charron.

Le dossier que Cass lui fait monter sur leur cible commence à être exhaustif. Elles ont maintenant entre leurs mains l'identité de chaque enseignante et enseignant de primaire de Jimmy Constant. Romy en voit mal l'utilité. Elle concentre sa frustration sur Jacob.

— Il est où, toi, ton C.V. de bonnes actions ?

Jacob l'observe, de marbre.

— Je ne prétends pas à un idéal de moralité, moi.

Un lampadaire dans la cour de récréation éclaire diffusément la chaise d'enfant vide devant le bureau du secrétariat. Des dessins sont accrochés au mur. Sous les petites paumes de couleur, des lettres croches s'alignent pour former maladroitement des prénoms.

Romy n'est jamais entrée dans cette école, mais la familiarité du lieu la frappe tout à coup. Elle a la vague impression qu'en explorant les salles de classe, elle pourrait surprendre une version miniature d'elle-même, les bras nettement croisés sur un pupitre. Une fillette bien rangée. Se sentirait-elle trahie par le chemin qu'emprunte maintenant Romy ? Avait-elle déjà un bourgeon de colère dans son cœur d'enfant ?

Les documents retrouvent leur place dans le classeur. Romy est pressée de respirer l'air frais de la soirée, suffoquée par l'image de son propre fantôme. Jacob se tient toujours immobile dans le cadre de porte. Romy se sent peu impliquée dans la conversation superficielle qu'il tente d'entretenir. Si son intention était de lui venir en aide, c'est raté. Il est, tout au plus, une distraction.

Lorsqu'elle sort du secrétariat, il refuse de s'écarter. Leurs épaules se cognent. Romy se retourne vers lui, irritée. L'intensité de son expression l'arrête.

— Pourquoi es-tu ici, Romy ?

— Il faudrait que tu demandes à Cass. C'était son idée, l'école.

Elle évite volontairement la question pour énerver Jacob. Il lâche un soupir agacé.

— Je n'essaie pas de te piéger. Tu es comme moi, je le vois. Tu n'es pas ici pour les bonnes raisons, pour les raisons que Cass a choisies.

L'accusation l'atteint en plein ventre, tord son estomac, un ultime aveu de culpabilité. Pourquoi est-elle là, au milieu de ce projet débile ?

Elle aurait aimé se défendre, prétendre qu'elle n'a pas eu le choix. *C'était ça ou la rue*, veut-elle répliquer. Mais c'est faux. C'est faux et elle le sait comme une certitude écrite à même ses os. Au départ, c'était une question de survie. Maintenant... elle ne sait plus. Elle aurait pu partir il y a une semaine, après sa dispute avec Cass. Pourtant, elle est toujours ici.

Le feu a pris en elle, il pourrait la consommer entière.

Depuis qu'elle a infiltré la multinationale, l'amertume monte à l'intérieur d'elle, comme une marée incontrôlable qui menace son intégrité. Elle sent une frustration floue vibrer à quelques millimètres sous sa peau. Toutes les missions semblent lui être données seulement pour la distraire. Mais même en mission, elle ne peut oublier sa découverte. La voix de la femme lui revient sans cesse en tête, un relent du passé qui la suit partout où elle va, qui la fait bouillir de l'intérieur.

C'est quoi une accusation de viol quand tu es Jimmy Constant ?

Elle aurait aimé s'impliquer pour une bonne cause. Pour tout ce que Cass représente. Un futur meilleur, la bonté humaine. Romy n'a pas besoin de se concentrer pour revoir les yeux brillants de Cass qui fixe l'horizon comme s'il était plein de possibilités.

Romy en a vu des horizons, sur les toits de la ville. Au bout de la ligne, c'est seulement quand tout s'éteint qu'elle obtient un brin de paix.

— Pourquoi tu es ici, alors, toi ? demande-t-elle finalement à Jacob.

Le voile d'hostilité qui tombe sur Jacob le rend méconnaissable.

— Pour la justice. Je vais faire tomber l'empire de Jimmy Constant, un geste à la fois.

Le pouls de Romy tressaute. Elle ferme les yeux un moment pour ravalier le feu qui grimpe en elle. Sa voix intérieure s'élève en accord avec Jacob. *Jimmy Constant doit être arrêté*. La promesse sinistre de Jacob alourdit le silence qui les suit sur tout le chemin du retour. Il semble avoir lâché prise sur leur conversation, absorbé par ses propres pensées.

Leur retour à *La belle patate* passe inaperçu. Dans le terrain vague de béton et de déchets à l'arrière du bâtiment, les va-et-vient habituels masquent leur arrivée. Des plongeurs de bennes à ordures transportent une cargaison qu'elles déversent dans la cuisine d'un rythme joyeux.

Cass règne en maître au fond de la cantine, s'adresse à chaque visiteuse, les pommettes arrondies de ses joues relevées en un perpétuel sourire accueillant. Lorsque son attention se pose sur Romy,

son expression se relâche presque imperceptiblement, mais Romy s'en aperçoit, incapable de ne pas remarquer le moindre détail chez Cass. La ligne affaissée de ses épaules trahit un éclat de fatigue. Le cœur de Romy se serre en réponse.

Romy évite son regard. Elle se retire dans la tranquillité de la salle des employés et attend que le flux d'étrangers tarisse. Au bout d'une heure, il n'y a plus que les chuchotements de Jacob et de Cass qui lui parviennent de la cuisine. Cette fois-ci, écouter les détails de leur conversation ne l'intéresse pas. Elle a rapidement compris que leurs interactions se limitent généralement à de brefs comptes rendus des opérations. Si Jacob se plaint encore ouvertement d'elle à Cass, il doit le faire lorsque Romy est à l'extérieur de *La belle patate*.

Un grincement de chaises contre le plancher annonce finalement le départ de Jacob. Romy tend l'oreille, le cœur dans la gorge. Malgré ses meilleurs efforts, elle ne peut s'empêcher d'espérer que Cass lui rende visite dans sa chambre de plancher ciré et de casiers délabrés. Au bord de la porte, le système de pointage d'heures prend la poussière. Les quelques cartes jaunies à perforer qui ont survécu à la fermeture du commerce auraient pu être exposées dans un musée pour leur valeur historique. Devant la longue liste de noms d'employés encore inscrits sur la filière, Romy se sent ridiculement seule.

Les pas de Cass émettent un bruit feutré de l'autre côté de la porte. Romy les reconnaît maintenant sans effort et retient son souffle. Cass s'arrête devant la porte fermée. Quelques secondes s'écoulent sans un son. Puis, elle s'éloigne.

Elle a mieux à faire que de me parler, se réprimande Romy. Mais la déception qui s'immisce en elle est immanquable. À la fin de chaque journée, quand la poussière retombe à *La belle patate*, il ne reste toujours que Romy.

Lorsqu'elle essaie de dormir, étendue sur son matelas mince, l'espace lui semble trop grand. Son esprit divague jusqu'à la chambre de Cass. La couette rouge, l'éclairage doux, la tendresse maladroite de son père. Imaginer cette atmosphère permet à Romy de glisser dans un demi-sommeil.

Puis, ses rêves la ramènent toujours au pire.

Elle se réveille en sueur au milieu de la nuit. Elle suffoque. Le sac de couchage est en boule entre ses jambes. Elle se débat furieusement. Les sensations du cauchemar l'habitent encore. Il y a une pression étouffante sur elle, un goût de fer sur sa langue, un martèlement dans son crâne.

Romy grimpe jusqu'au toit. Le froid pinçant l'accueille comme un vieil ami. Les immeubles environnants dorment. Des vrombissements de moteur au loin résonnent dans la nuit autrement silencieuse.

Romy ferme les paupières. Elle a déjà perdu l'habitude d'être complètement seule. Comment s'est-elle accoutumée aussi rapidement à la présence sécurisante de Cass ? Son corps traître réclame avidement une douceur qui lui est étrangère, qu'elle ne devrait pas vouloir.

Le retour à la solitude est brutal. Tout la ramène au fameux jour 13. Les événements du bureau de Jimmy Constant ont remué son passé. Il remonte à la surface, pénètre les barrières que Romy a érigées. Après un an à tout refouler pour sa survie, le pire lui revient. Le souvenir du bistro a créé une incision par laquelle le passé s'infiltré, impitoyable et cruel.

Accepter l'offre de l'homme du bistro ce jour-là est la décision qui scelle son sort.

Comme promis, il la laisse devant un motel.

Romy hésite, inquiète qu'il la suive malgré le lien de confiance qu'il a réussi à établir entre eux. Il lui assure que la chambre est déjà payée ; il s'est éclipsé aux toilettes avant de quitter le bistro et s'en est chargé au téléphone. Il reste dans la voiture et Romy est rassurée.

La lumière est ouverte lorsque Romy entre dans la chambre. Une sensation froide se creuse un chemin jusque dans son œsophage. La porte claque derrière elle. Avant qu'elle n'ait le temps de se retourner, un étranger l'empoigne.

Romy se débat. Son corps se contorsionne sous les mains de l'inconnu. Ce n'est pas l'homme du bistro, ce n'est pas celui qui a une fille de sept ans, ce n'est pas le père au rire réconfortant. Mais aussitôt qu'elle sent le tissu de son chandail se déchirer sous la poigne féroce de l'étranger, elle comprend que ça n'a pas d'importance. C'est l'homme du bistro qui l'a vendue. Il l'avait nourrie et mise en confiance pour la flouer, pour la transformer en marchandise. Un sentiment de trahison la traverse, vicieux et cruel, mais elle n'a pas le temps de s'y attarder.

Le tapis érafle sa joue. Une paume rugueuse étouffe ses cris.

Un poing cogne sa tête à répétition.

Bang.

Ses dents se cognent. Ses incisives coupent les bords de sa langue, le sang afflue dans sa bouche.

Bang.

Tous ses sens grésillent. Elle pourrait mourir ici. Elle pourrait perdre sa vie aux mains de cet homme qui veut la toucher, qui essaie de défaire le bouton de son jeans.

Bang.

Tu vas te laisser mourir ici ? se demande-t-elle. Des étoiles clignotent dans sa vision périphérique. Elle a toujours été une fille si douce. Le respect des adultes lui a été appris à la dure, martelé à coup de punitions, de cris, de privilèges révoqués.

Enfant, son père l'avait inscrite en gymnastique contre son gré. Dans ses cours, on lui a appris à garder ses orteils recroquevillés : l'élégance au-delà de l'efficacité. Son âge n'avait qu'un chiffre et elle rentrait déjà son ventre pour se faire plus petite.

Est-elle prête à mourir pour rester cette fille ?

Lève-toi.

Attaque.

Surviv.

Sa propre voix la traverse comme un électrochoc. Tuer l'ancienne Romy ne prend qu'une seconde. La violence de sa rage l'anéantit, une vague destructrice qui efface toute ambiguïté, toute réticence. Il ne reste plus que cet instinct : celui de frapper, de faire mal. De survivre à tout prix.

Romy esquivé le prochain coup. Elle lâche un cri de guerre inhumain, purgée de toute peur. Elle se tord pour faire face à l'homme et attaque. C'est hasardeux, dénué de technique. Elle griffe, elle hurle, elle frappe, elle tape. Tout pour créer une distance, pour glisser sa jambe entre eux.

Le contact de son talon contre le menton de l'homme résonne jusque dans sa hanche. C'est suffisant pour lui donner une ouverture.

Elle se lève, mais il la suit, bloque la sortie, l'oblige à se tourner vers la salle de bain, elle entre dans la pièce pour s'y enfermer, mais elle n'est pas assez rapide. Des bras l'enserrent avant qu'elle ne puisse se retourner pour fermer la porte. Elle lance son pied derrière elle à l'aveugle, cogne le genou de son assaillant jusqu'à ce qu'il flanche. Romy lui envoie son coude en plein visage, un

dernier coup, un geste fatal. Lorsqu'il perd l'équilibre vers l'arrière, il s'agrippe sur elle, la tient contre lui dans une étreinte qui la fait tomber aussi.

Dans l'espace restreint, la tête de l'homme se fracasse contre le coin du meuble de comptoir alors que Romy tente de se dégager de ses membres. Il tombe lourdement, inerte.

Le sang se répand à une vitesse impressionnante sur le carrelage beige. Le liquide rouge trace le contour des carreaux avant de les avaler. Romy reste figée devant la scène. Elle est frappée d'urgence au bout de quelques longues secondes. La voix lui revient, lui ordonne de partir.

Fuis.

Elle prend son sac et sort de la chambre, dévale les escaliers du motel.

Romy ne se souvient plus combien de temps elle a couru ce soir-là. Elle s'arrête enfin pour fondre en larmes sous la glissade d'un parc, au milieu d'un quartier dans lequel elle n'a jamais mis pied. Lorsque les rayons de soleil déchirent le ciel nocturne, ses joues sèchent encore. Ses pleurs ont laissé place à une détermination brûlante. La colère l'a reconfigurée tout entière. C'est sa propre voix qui lui permet de se relever.

Je dois survivre.

/révolution-ordinaire

@nonauxévictions

Si la loi ne vous protège pas d'une éviction injuste, si vous avez besoin de quelques jours de plus pour trouver une solution, pour ne pas finir dans la rue, on est là. Piquetage, désobéissance civile simple et efficace.

On dit non à l'abus des propriétaires. On se serre les coudes.

CASS

Cass rafraîchit la page pour la millième fois. L'ordinateur portable de *La belle patate* surchauffe de plus belle avec un bruit de ventilation digne d'un moteur d'avion. Le lien de piratage préparé par Jean-Dannick est rattaché ici, à ce logiciel qu'il lui a fait télécharger. Presque deux semaines plus tard, toujours rien. Le message reste le même, inchangé.

En attente d'une nouvelle connexion...

Les points de suspension apparaissent et disparaissent dans un mouvement répétitif qui la rend lasse. Elle rafraîchit la page une nouvelle fois, consciente que ça ne changera rien. Ce n'est pas un problème d'internet, de toute manière. Le réseau 5G auquel Inès les a connectés est pratiquement infaillible.

Cass refuse d'abandonner, mais au fond d'elle, elle le sait. Elle le sait depuis quelques temps. Après tout, elle a pris la décision d'envoyer Romy récolter de l'information dont elle n'aurait pas l'utilité si le piratage réussissait. Si ce n'est pas un problème d'internet ou de logiciel, l'absence de résultats ne peut signifier qu'une chose, un fait indéniable qui tue leur opération dans l'œuf : Jimmy Constant n'a pas cliqué sur le lien. Et plus les jours défilent, plus les chances qu'il clique sur le lien s'amenuisent.

Le piratage a échoué.

Dans son bureau humide et froid de briques peintes et de matériel de cuisine abandonné, Cass pose sa tête dans ses mains. L'espoir, soudainement, se fait plus ardu, inaccessible.

Plus c'est difficile de garder espoir, plus c'est nécessaire de faire l'effort, se rappelle-t-elle intérieurement comme un mantra. La pensée positive ne dissipe pas le gouffre qui se crée dans sa poitrine et menace d'avaler tranquillement toute son énergie.

La porte du bureau s'ouvre brusquement sur Jacob. Il lui tend aussitôt son téléphone.

— As-tu vu la nouvelle ? dit-il d'un ton aigre qui n'annonce rien de bon.

Elle survole l'article, mais les mots bougent au rythme du ballotement imperceptible du bras de Jacob. Cass s'empresse d'immobiliser le téléphone pour mieux lire. Le titre lui fait l'effet d'une douche froide.

Un employé mis à la porte après tentative de piratage sérieuse

Après plus de quinze ans de travail au sein de l'entreprise, Émile Hamelin, expert en vente, perd son emploi pour une tentative de piratage. Un lien suspect aurait été intercepté par l'équipe de cybersécurité de la multinationale, qui n'en est pas à sa première attaque informatique. Selon le chef de la division de cybersécurité, il s'agit cependant de la première attaque à l'interne.

Le cœur de Cass remonte dans sa gorge. Elle sait très bien qu'Émile Hamelin n'est pas le coupable. Pourtant, son nom est associé au crime, diffusé sans gêne. *Il a perdu son emploi à cause de moi*, réalise Cass, un nœud dans la gorge. Elle s'oblige à poursuivre sa lecture.

Le PDG, Jimmy Constant, nous exprime son désarroi en entrevue : « Le bon traitement de nos employés est notre première préoccupation. On veut surtout comprendre ce qui a poussé un membre de confiance à se retourner contre la famille soudée qu'est notre entreprise. »

À propos d'une éventuelle poursuite, le PDG dit ne pas avoir pris de décision avec son équipe légale : « La poursuite ne sera pas notre premier ressort. Le bien-être et l'épanouissement de nos employés sont une priorité pour nous, et il est évident qu'il s'agit ici d'un enjeu de santé mentale grave, » explique-t-il en faisant preuve d'une compassion étonnante. Dans une assemblée, il rassure toutefois ses actionnaires : « Par précaution, nous ouvrirons une enquête. »

À l'heure actuelle, Émile Hamelin a refusé toute demande d'entrevue émise par notre journal.

[Lire l'article dans son intégralité pour 2,99 \$ ou abonnez-vous pour un accès à tous nos articles en cliquant [ici](#)]

Cass recommence sa lecture deux fois, incapable de croire ce qu'elle lit. Les citations de Jimmy Constant dégoulinent d'une fausse sympathie qui laisse un arrière-goût amer dans sa bouche. Bien entendu, selon lui, une tentative de piratage ne peut que découler d'un enjeu de santé mentale. Pour elle, il s'agissait pourtant d'un acte réfléchi, qui lui permettrait de redistribuer sa richesse.

S'il tenait réellement au bien-être de ses employés, pourquoi permettre la diffusion du nom complet d'Émile Hamelin ? Une tentative de sabotage à l'interne est rarement diffusée dans les médias. Et bien entendu, l'ouverture d'une enquête est particulièrement inquiétante pour leur opération.

— Pourquoi l'annonce-t-il haut et fort ? se questionne-t-elle dans un murmure.

L'expression de Jacob est sévère. Il soutient son regard un moment comme pour l'inviter à trouver la solution elle-même. Puis, la compréhension s'abat sur elle, soudaine et limpide.

— Ils lancent un avertissement à tous ceux qui voudraient s'attaquer à eux, dit-elle à voix haute pour confirmer son hypothèse.

Jacob hoche la tête. Il réajuste les manches de sa chemise. C'est le seul geste qui laisse paraître que la nouvelle le décontenance tout autant que Cass. Jacob a ses mécanismes pour refouler sa nervosité, mais elle travaille avec lui depuis suffisamment longtemps pour être capable de les décoder. Lorsqu'il s'acharne sur ses manches de chemise, la situation est grave.

— Il faut considérer que c'est possible qu'ils aient compris que le réel responsable n'est pas l'employé qu'ils ont mis à la porte, dit-il.

Cass absorbe l'information et tente de calmer son angoisse montante.

— Les chances que la compagnie puisse nous trouver responsables sont faibles, assure-t-elle. On a utilisé un ordinateur et un compte courriel qui leur appartiennent. Et Romy s'est assurée de choisir un poste loin des caméras de surveillance. Tout n'est pas perdu.

Jacob lève un sourcil vers elle.

— Tu as un plan ?

Cass a seulement l'esquisse d'un plan dont elle espérait ne pas avoir besoin.

Elle joint ses mains, doigts croisés, et ferme ses paupières un moment pour réfléchir. *Virus ou mot de passe. Virus ou mot de passe.* Le virus a échoué. Avec les informations personnelles récoltées par Romy, Cass pourrait éventuellement réinitialiser le mot de passe. Mais ce n'est pas suffisant. Il lui manque des données de base : un numéro de carte bancaire, un accès au courriel de Jimmy Constant ou, tout au moins, à son téléphone. La banque enverrait sans doute un code de vérification pour prévenir toute activité suspecte dans le compte.

- Tu laisses traîner l'opération, boss. Il faut commencer à envisager d'autres pistes, des méthodes qui pourront nous donner de vrais résultats, s'impatiente Jacob.

Son discours est porté par une force et une prestance que Cass ne lui reconnaît pas. Pour la première fois, elle se demande ce qui le motive réellement à participer au projet.

- Tu as une idée ? Si oui, s'il te plaît, éclaire-moi.

Elle ne peut s'empêcher de laisser transparaître son énervement face à l'impatience de Jacob. Le découragement s'infiltre en elle et la désarme. Visiblement frustré lui aussi, Jacob reste silencieux un moment.

- Un placement arrive à terme dans quatre jours dans le compte de Jimmy Constant.

L'information soudaine la surprend.

- Comment as-tu appris ça ?
— Peu importe. Ce que ça nous dit, c'est que c'est maintenant ou jamais qu'il faut faire le vol. Avec la fin du placement, il pourrait y avoir des millions de dollars de liquidité dans son compte. L'argent sera rapidement placé de nouveau. On a une mince fenêtre d'action.

Cass tente de contrôler son imagination avant de s'emballer. Des millions de dollars pourraient lui permettre d'opérer un changement monumental. Encore plus que cinq cent mille. Elle pourrait financer les études de dizaines de jeunes défavorisés, payer des repas à des centaines étrangers, tripler ses dons aux organismes ciblés. Plus égoïstement, pourrait-elle même racheter *La belle patate*, en faire un lieu communautaire légitime ?

Puis, elle retombe sur terre. Le plan ne fonctionne tout de même pas. Il lui manque des informations de base. Elle ne peut pas procéder à une opération aussi grosse en si peu de temps. Elle soupire.

- Ça ne change rien, on n'est pas prêts. Vaut mieux se concentrer sur un montant plus atteignable et bien exécuter le vol. Si on se fait détecter, tout est fini. De toute manière, même si c'était possible d'accéder miraculeusement au compte de banque dans les prochains jours, on ne pourrait jamais virer une somme qui dépasse notre plan initial sans que notre cible soit alertée.

Les doigts de Jacob boutonnent et déboutonnent ses manches, un mouvement répétitif et hypnotisant.

- Il y a un protocole de virement électronique sur son compte, puisqu'il s'agit d'un compte d'entreprise. D'ici à ce que l'argent soit placé de nouveau, il n'y aura pas de limites.

Pas de limites. Cass tremble presque devant cette révélation, prise d'une fébrilité qui frôle l'anxiété. Ne devrait-il pas y avoir des limites ?

- Je peux me charger de te donner ce qu'il faut, boss. Utilise ma position à la banque.

La proposition l'étonne et la fige. La possibilité est belle, mais elle impliquerait de mettre en danger Jacob. Il fait preuve d'une détermination entêtée qui est déjà devenue familière pour Cass. L'incertitude la tourmente, lui tord l'estomac. Elle refuse de sacrifier quoi que ce soit.

- Et risquer de te faire perdre ton emploi à toi aussi ? Je ne crois pas, refuse-t-elle finalement.
— Alors, utilise Romy, si tu lui fais plus confiance qu'à moi. Elle pourrait s'infiltrer dans la maison même de Jimmy Constant. Après tout, tu lui as demandé de retracer son adresse.

Cass pince les lèvres. Elle doute que Romy veuille la voir et la simple suggestion de la mettre en danger ainsi déclenche une angoisse soudaine dans tout son être.

- Pas question. Ce n'est pas une question de confiance, c'est une question de risque. On va s'y prendre comme je l'ai toujours prévu, avec précaution et pacifisme.
— Ça ne nous mène nulle part !

L'accès de colère soudain de Jacob la prend par surprise. Il agit comme un adolescent insatisfait et irrité. Pourtant, il n'a pas tort. Cass poirote depuis deux semaines. Toutes les promesses qu'elle a faites s'accumulent pour former une masse informe qui pèse sur sa poitrine.

La culpabilité est un fardeau qu'elle a pris l'habitude de soulever à chaque inspiration. Sa simple existence est un poids sur son père, un fait suffisant pour que la culpabilité se fasse ressentir physiquement, comme une pression constante. C'est un rappel. Toute cette bonté dont lui fait preuve son père, elle la doit en retour au monde. Elle a une responsabilité envers les autres. Elle doit améliorer l'état des choses. Devrait-elle être prête à faire plus ? À prendre plus de risques ?

Après tout, les bienfaits dépasseraient certainement les conséquences : elle pourrait financer davantage de places dans les hébergements pour femmes qui vivent de la violence conjugale, offrir des fonds pour mettre fin à la précarité alimentaire dans son quartier. Des millions de dollars, selon ce que Jacob en dit. L'impact social serait immense.

Le nom d'Émile Hamelin la hante déjà. *Va-t-il se retrouver un emploi ? A-t-il une famille à nourrir ?*

— Je refuse qu'il y ait d'autres dommages collatéraux, se prononce-t-elle finalement. Je vais trouver un autre plan. Donne-moi un peu de temps.

Jacob se renfrogne, mais il acquiesce tout de même. Alors qu'il quitte son bureau, Cass a un mauvais pressentiment. Un morceau de peinture écaillé tombe du mur à côté d'elle. Elle y voit un signe.

Tout s'effrite.

PARTIE 2

/révolution-ordinaire

@papa-artiste

Ça fait quelques semaines que je peux nourrir mon fils de quatre ans grâce aux paniers alimentaires de *La belle patate*. Je suis au chômage parce qu'il n'y a de la place nulle part en garderie pour mon enfant. Vous me donnez un peu de courage à travers toute cette incertitude.

J'aimerais offrir quelque chose en retour. Ce n'est pas de la plus grande utilité, mais je peins des murales. J'ai eu l'idée d'en faire une sur le mur arrière de *La belle patate*. C'est un lieu qui m'apporte beaucoup d'espoir. J'aimerais le souligner.

Qu'en pensez-vous ?

CASS

Avant la tempête, avant que tout s'effondre, il y a toujours un moment de silence. Cass se tord les mains nerveusement. Un fil dépasse de ses gants de laine et elle doit retenir son désir de le tirer pour tout détricoter.

Romy est montée sur le toit de *La belle patate* il y a quelques minutes. Cass a déjà accompli tout ce qu'elle était venue faire ici. Elle a communiqué avec des bénévoles du réseau pour orchestrer les bonnes actions des membres. Elle a organisé la distribution des aliments recueillis. Jacob n'est pas passé aujourd'hui et, de toute manière, elle n'avait rien de nouveau à lui communiquer.

Sans rien pour la distraire, il ne lui reste plus que ce dernier objectif : parler à Romy.

Romy l'évite depuis des jours, détourne son regard dès que Cass réussit à l'attraper, s'enferme dans le bureau dès que Cass met les pieds ici. Son indifférence la blesse tel un coup de poignard. *C'est ma faute*, se blâme-t-elle. Le monstre de culpabilité remue dans sa cage thoracique. Cass est celle qui a installé ce froid entre Romy et elle. Elle doit rectifier le tir.

L'escalier qui mène vers le toit se niche dans un recoin obscur du casse-croûte. Sur le seuil de la première marche, Cass rassemble son courage comme elle le ferait pour plonger dans une piscine d'eau glacée. L'anticipation qui l'afflige est affreusement reconnaissable, effervescente et terrible. Ses paumes sont moites sous la laine épaisse. Elle met de côté ses sentiments entremêlés. Après tout, de quel droit peut-elle prétendre ressentir quelque chose pour Romy ?

Une silhouette au dos vautré est perchée sur le bord du toit.

— Je t'ai apporté un foulard, offre-t-elle à l'obscurité.

Aucune réponse. Cass s'approche et s'installe à côté de Romy. Son visage détourné est obstrué par ses mèches droites fouettées par le vent.

— Je me suis dit que tu avais peut-être froid, ajoute Cass.

Lorsque l'attention de Romy se pose enfin sur elle, tout s'aligne à l'intérieur de Cass. Les derniers jours d'angoisse passés dans son lit à retourner des plans dans sa tête s'estompent devant la vivacité de ce moment. Romy accepte le foulard, son regard comme un contenant d'encre noire qui contamine la nuit.

Le silence entre elles a la texture du velours. Cass lève les yeux vers le ciel. Au-dessus d'elle, il n'y a rien d'autre qu'une sorte de gris foncé terni par les lumières de la ville.

— J'aurais aimé qu'il y ait plus d'étoiles, dit-elle sans y penser.

Romy se crispe à côté d'elle.

— C'est tout ce que tu as à dire ?

Son ton glace l'atmosphère et creuse un puits de désespoir dans le ventre de Cass.

— Qu'est-ce que tu aimerais que je dise ?

— Je ne suis pas vraiment dans l'état d'esprit pour une conversation profonde et abstraite.

— Tu veux du concret, comprend Cass dans un soupir.

Les chiffres lui reviennent, à la fois intangibles et trop réels. Dans les exercices de mathématiques qu'elle faisait à l'école, avant son accident, les grosses sommes n'avaient pas de réelle pertinence. Il n'y avait que la satisfaction d'un calcul bien exécuté, d'une opération réussie. Les chiffres ne suscitaient rien en elle.

Maintenant, les zéros dansent derrière ses paupières et l'empêchent de dormir, l'anxiété la prend à la gorge dès qu'elle tente d'anticiper le prochain coup. L'éventualité d'enfin concrétiser son plan pèse lourdement sur elle. Il lui reste trop de variables à considérer. Sans le virus informatique, elle n'a pas d'options viables. *Virus ou mot de passe*. Les deux lui semblent inatteignables. Pourtant, elle ne peut pas abandonner. Si elle veut accéder à une somme monumentale, il ne lui reste plus que trois jours, en comptant ce soir. Les mots « pas de limites » tournent en boucle dans sa tête, un circuit étourdissant. Trois jours. Pas de limites. Mais surtout, surtout : pas de plan. Elle n'a pas de nouveau plan.

Cass se sent incapable de révéler à Romy qu'elle a échoué, qu'elle l'a envoyé dans les bureaux de la compagnie inutilement. Elle n'ajoute rien. Même avec son manteau, la tension est évidente dans les épaules de Romy. Le foulard gît toujours entre ses mains. La ligne de sa mâchoire exposée au froid se resserre.

— Quand j'ai accepté de participer, je pensais qu'on ferait quelque chose d'important. Au départ, je pensais que tu planifiais un meurtre.

Un meurtre aurait probablement été plus simple à planifier qu'un vol, pense-t-elle amèrement avant de se reprendre. Voyons, Cass.

- Et là, quoi ? continue Romy, énervée. Tu m'envoies en mission dans des écoles primaires ? C'est quoi le but de tout ça ? Je croyais qu'on orchestrait un vol. Tu me fais tourner en rond.
- Romy, je te jure que ça sert à quelque chose.

Romy se contente de poursuivre sur sa lancée.

- On dirait que tu me donnes des tâches par pitié. Pourquoi je suis là ? Tu te sens comme une meilleure personne maintenant que tu me laisses dormir ici, que tu occupes mes journées ? Je ne suis pas ta bonne action, Cass.

Tu te laisses guider par ta sensibilité, avait lancé Jacob ce jour-là. L'accusation de Romy la frappe de plein fouet, pire que celle de Jacob, terrible. Romy pense-t-elle réellement que Cass l'utilise pour se donner bonne conscience ?

- Tu es ici parce que tu as des compétences dont j'ai besoin.

La vérité complète est un aveu qu'elle ne peut pas se permettre. Oui, elle a besoin de Romy pour la réussite de son opération. Mais il y a autre chose. Une émotion inexprimable qui a germé à l'intérieur d'elle. Cass doit constamment lutter contre une force invisible qui l'attire vers Romy, qui réclame son attention, son affection.

- Alors, utilise-les, mes compétences ! Implique-moi, pour de vrai, supplie-t-elle.

L'armure de glace que porte Romy fond dans l'embrasement soudain de son regard. Dans un éclat de vulnérabilité, sa main empoigne celle de Cass. La nuit lui paraît soudainement moins hostile, malgré l'absence d'étoiles.

- Quand ce sera le bon moment, je le ferai, promet Cass. Fais-moi confiance, s'il te plaît.

Le visage de Romy se referme. Elle retire sa main.

- Mais comment ? Tu me caches tout et tu envoies Jacob me surveiller. La confiance, c'est mutuel.

La confusion freine l'élan de Cass avant qu'elle ne puisse se justifier.

- Jacob ?

Romy fronce les sourcils, l'indignation claire dans ses traits. Puis, une voiture qui tourne le coin capte leur attention à toutes les deux. Cass discerne les lettres noires sur la carrosserie blanche au même moment où le bruit de la sirène rompt le calme du quartier. Tout son crâne vibre en tandem avec l'alarme. Elle retient son souffle et attend. Elle doit seulement attendre.

Mais la sirène ne cesse pas, elle ne fait qu'augmenter, se rapprocher. La voiture s'arrête devant *La belle patate*. Les lumières vives peignent toute la rue de teintes discordantes de rouge et de bleu.

Leur opération a-t-elle été découverte ? Ont-elles seulement été repérées pour leur squattage ? Au-dessus de la plainte assourdissante, Cass se tourne vers Romy.

— Va te cacher.

Romy reste concentrée sur la rue, prise sur place. La voix de Cass est enterrée. Une deuxième voiture tourne le coin de la rue et accoste l'immeuble. Bientôt, la rue est peuplée d'hommes et de femmes en uniforme noir. Certains portent des casques. D'autres tiennent leur bâton bien haut.

Cass saisit la main de Romy. Son expression est la définition même de l'affolement, ses iris sombres avalés par ses pupilles dilatées.

— Il faut que tu t'en ailles, répète Cass dans un calme qui l'étonne elle-même.

— Quoi ? Je ne peux pas te laisser seule ici !

— Je dois me débarrasser des preuves. Si tu te fais arrêter, c'est fini pour toi. Est-ce que j'ai besoin de te rappeler pourquoi ?

Le corps de Romy se tend sous la peur. Cass remue son esprit à la recherche d'une solution. Ces derniers temps, les idées ne lui viennent pas facilement. Elle ferme les paupières, tente d'ignorer la paume de Romy sous la sienne. La forme floue d'un plan se dessine dans sa tête.

— Attends que je descende. Profite du moment de distraction pour disparaître comme tu sais le faire, d'accord ?

— Cass...

L'hésitation de Romy se mue en détresse. La ligne de sa bouche traduit une inquiétude à son égard qui fait tressauter son cœur. Cass refuse que Romy se mette en danger par peur pour elle. Elle fait appel à toute la confiance dont elle peut faire preuve et s'adresse à Romy.

— Je t’ai recrutée parce que tu sais survivre, parce que tu sais te faire invisible. Prouve-le.
Disparais, Romy.

Cass serre sa main dans la sienne.

— On se rejoint quand on peut à l’église passée rue Saint-Marc, ordonne-t-elle.

Elle doit avoir réussi à se faire convaincante, puisque Romy acquiesce, sa crainte remplacée par une détermination résignée. Pendant quelques secondes, il n’y a qu’elles, accrochées l’une à l’autre. Les cils de Romy forment des ombres étoilées. Cass se permet ce moment, le savoure.

Puis, elle s’y met.

Elle descend par l’escalier intérieur, ignore les coups à la porte avant, les voix graves qui lui ordonnent d’ouvrir sous peine d’une entrée forcée. Dans la cuisine, elle saisit les quelques documents qui traînent : un plan détaillé des montants qui devront être virés à chaque organisme une fois le vol accompli et les détails du compte de banque dans lequel le premier transfert sera fait.

Il n’y a personne dans la cantine. Une petite victoire qui devient rapidement une réalisation terrifiante. Elle sera seule dans cette confrontation avec la police. Mille images terribles défilent dans sa tête contre son gré, de filles et de garçons à la peau noire ou brune, comme elle, violentés. Des hommes et des femmes dont elle se souvient encore le nom, qui ont perdu la vie dans des altercations mineures sous prétexte qu’ils représentaient un danger.

N’y pense pas, n’y pense pas, ne perds pas ton sang-froid.

Elle remplace ces visuels par d’autres : une foule, des rues débordantes d’indignation et de solidarité, des manifestations, des poings levés. Cass inspire, expire, se recentre. Elle doit se sortir d’ici, ne pas se faire piéger, ne pas laisser son plan tomber à l’eau.

Les engrenages de son cerveau tournent à vive allure. A-t-elle oublié une preuve incriminante ? A-t-elle réellement réussi à tout récupérer ?

La serrure de la porte flanche sous la force brute utilisée par les policiers.

Le chaos commence.

Elle prend conscience de son oubli trop tard. La carte d'employé falsifiée est cachée dans un casier de l'ancienne salle des employés. Impossible de s'y rendre sans élever des soupçons. À contrecœur, Cass reste sur place. Elle n'a d'autres choix que de l'abandonner.

Un flot d'adultes armés se déverse dans l'établissement. Deux, quatre, puis six policiers. Cass tient ses paumes vides bien haut dans les airs, reste impassible. Les papiers détaillant leur opération épongent la sueur qui coule dans son dos, cachés sous son manteau.

Elle ne résiste pas lorsqu'on la bouscule et qu'on la menotte sans lui expliquer pourquoi. Les policiers fouillent chaque recoin de la cuisine, regardent sous les comptoirs, dans le bureau. Cass est incapable de détacher son regard de la matraque de l'homme devant elle. Il lui lance des ordres. Les oreilles de Cass sifflent, les sirènes éteintes semblent encore crier dans ses tympans.

— Ton nom, ordonne-t-il.

La question n'en est pas une. Les lignes droites et fermes de sa posture menacent une violence prête à éclater. Ne pas répondre pourrait être un déclencheur. Cass s'efforce d'être inoffensive, elle évite le regard du policier juste assez pour paraître respectueuse, mais sans sembler insouciance.

— Cassandre.

— Nom de famille ?

— Saint-Pierre.

Mentir sur son identité serait une mauvaise idée. Son nom, celui de son père, traverse ses lèvres et brise immédiatement cette illusion d'invincibilité que lui donnait *La belle patate*. Ici, maintenant, Cassandre n'est plus qu'elle-même.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

La vérité ne peut pas être révélée. Cassandre Saint-Pierre ne doit être qu'une adolescente innocente. Cass doit inventer des excuses crédibles, prétendre l'ignorance.

— J'attendais un garçon, il m'avait donné rendez-vous ici. Je ne comprends pas, que se passe-t-il, monsieur ?

— Ta simple présence ici t'implique dans des activités criminelles graves.

L'accusation déclenche une montée d'adrénaline dans tout son corps. *Joue le jeu.*

— Des activités criminelles ? Je vous jure, je ne suis jamais venue ici avant ce soir. Vous pensez... Non... Le garçon qui m'a invitée ici, c'est un criminel ?

Elle fait mine d'être alarmée, mais sans être brusque. Elle laisse des larmes couler sur ses joues, sans les faire évoluer en sanglots. Sa réaction émotionnelle doit être vraisemblable tout en demeurant parfaitement vulnérable. La performance se doit d'être réussie, se doit de contredire tous les préjugés qu'on lui applique.

Le policier n'adoucit pas son approche. Il se contente d'être autoritaire.

— As-tu vu quelqu'un d'autre sur les lieux ?

— Non, j'attends depuis quinze minutes... Je n'arrive pas à croire qu'il m'a fait ça.

Seuls les tremblements qui la secouent ne sont pas feints. La terreur la tient en otage tout entière. Elle ne peut pas se permettre de la ressentir. Son personnage de fille fourvoyée par un garçon suspect doit paraître vrai.

— Tu es entrée par effraction sur une propriété privée, déclare-t-il, comme pour justifier les menottes qu'on lui avait passées aux poignets.

— Je croyais que c'était juste un bâtiment abandonné, je suis tellement désolée.

On lui explique enfin qu'elle sera détenue et ramenée au poste, que ses parents seront contactés, mais les mots se fondent en arrière-plan, une trame sonore bourdonnante pour ses pensées qui tournent en rond. On l'embarque dans une voiture avant qu'elle n'ait réussi à apercevoir le toit de *La belle patate*. Dans la masse d'uniformes, elle ne voit pas de visage familier. Est-ce que Romy s'en est sortie ?

Le chemin jusqu'au poste de police est court. Cassandra laisse sa tête tomber lourdement sur l'appui-tête. Dans son dos, ses mains jointes tressaillent encore. Comment les autorités ont-elles été informées de leur présence ? A-t-elle manqué de prudence ?

Une policière empoigne son bras jusqu'à ce qu'elle soit assise à un bureau. Cassandra récite le numéro de téléphone de son père, la gorge serrée. Tout d'un coup, le poids de la situation s'abat sur elle. Elle est au poste de police. Son père doit venir la récupérer. La policière qui procède à son enregistrement la considère un moment. Sous les néons du poste, son chignon brun reluit.

— Je me souviens ce que c'est d'avoir ton âge, lui confie la policière avec un air sérieux. Ne te mets plus dans ce genre de situation. Tu es chanceuse qu'on ait été là ce soir pour te protéger. La prochaine fois, tu ne t'en tireras pas aussi facilement.

Cassandra tente de calmer le tremblement de sa lèvre. Elle hoche la tête et fait de son mieux pour paraître reconnaissante. La mise en garde est imprégnée de mépris.

— On te libère avec un avertissement, cette fois-ci.

Lorsque son père apparaît enfin dans l'entrée du poste de police, sa large carrure est écrasée par les circonstances. Cassandra refoule ses larmes. Il n'y a plus aucune performance à donner. Elle ne se sent plus si loin de l'adolescente naïve dont elle jouait le rôle il y a quelques instants.

/révolution-ordinaire

@lapatrouille-de-patrouille

Juste un petit message d'avertissement. Beaucoup de police ces derniers temps entre les rues Sainte-Félicité et Sainte-Sophie. Faites attention dans vos activités révolutionnaires désobéissantes.

ROMY

Les allers-retours de Romy résonnent contre les lattes de bois de l'autel. Pour la première fois depuis des mois, la discrétion lui importe peu. D'ici, elle surplombe la salle, les lourdes portes de l'église bien centrées dans son champ de vision. Chaque seconde qui s'écoule sans que Cass les franchisse ajoute à son angoisse. Romy attend depuis des heures.

S'enfuir de *La belle patate* n'a pas été une tâche facile. Moins d'une minute après le départ de Cass, des policiers ont pris d'assaut l'escalier intérieur. Elle a dû longer le mur de l'établissement et se laisser tomber au sol, une descente abrupte de trois ou quatre mètres dont elle porte certainement les marques sous le tissu de ses pantalons. Ses genoux brûlent encore. Elle n'y porte pas attention. Elle continue de fouler le plancher, poussée par l'énergie anxieuse qui culmine en elle.

Au grincement de la porte, le cœur de Romy vacille, se vrille un chemin directement au travers de sa cage thoracique pour sortir de son corps.

Sous l'imposante arche d'entrée, le visage de Jacob se dévoile, anormalement pâle et luisant de sueur. Romy scrute brièvement les environs sans succès. Il est seul. Cass n'est pas avec lui. Lorsqu'il l'aperçoit, ses yeux survolent les alentours et il semble parvenir à la même conclusion, l'inquiétude évidente dans le pli entre ses sourcils.

— Cass n'est pas avec toi ?

Romy secoue la tête, incapable de verbaliser cette absence. Une vague d'angoisse se tient au précipice de son estomac. Est-ce que Cass s'est fait prendre ? Si oui, qu'est-ce qui va lui arriver ?

Je n'aurais pas dû la laisser seule. Je n'ai rien à perdre, moi. Cass a une vie. Une famille. Un toit, une chambre confortable à laquelle retourner. Une organisation complète qui dépend d'elle. Et par-dessus tout, Cass possède cette lumière intérieure brillante, cet espoir qui éclaire la voie vers un monde meilleur. S'il lui est arrivé quelque chose, Romy ne se le pardonnera jamais. *Tu tombes dans une spirale*, se réprimande-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Comment ont-ils su où nous trouver ?

L'expression de Jacob se pince. Il ne la regarde pas. Son attention virevolte d'un mur à l'autre. Il ne semble pas être réellement dans l'église. Ses mains passent sur sa tête, un mouvement saccadé qui imite son souffle irrégulier.

— Je m'excuse, je ne pouvais pas m'en empêcher, parvient-il à dire.

La panique rattrape Romy.

— Jacob, qu'est-ce que tu as fait ?

— C'est quand la prochaine fois que j'aurai une chance comme ça ?

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Il fallait que je saisisse l'occasion, se justifie-t-il sans rien expliquer.

— Jacob !

Ses cheveux châtain pointent dans toutes les directions, victimes de sa nervosité. Il ne ressemble plus du tout au garçon posé que Romy a rencontré sur le toit la première fois.

— Combien de temps Cass aurait-elle attendu encore avant de passer à l'action ? Je savais que j'allais finir par me faire prendre, mais il fallait faire avancer les choses !

— De quoi tu parles ?

Il sort un bout de papier de sa poche arrière et Romy a une drôle d'impression de déjà-vu. Elle frissonne sous l'impression imminente du danger.

— Tu comprends, toi, Romy. Tu comprends pourquoi c'est important.

Sur le pense-bête jaune canari, une longue séquence de chiffres a été griffonnée hâtivement. Romy n'arrive pas à comprendre ce qu'ils signifient.

— C'est quoi ?

— C'est ce qu'il vous faut pour compléter l'opération. Le numéro de carte bancaire.

Romy ne peut cacher sa surprise. Un frisson de terreur et d'anticipation traverse son dos.

— Celui de...

— Jimmy Constant.

Son cerveau roule à cent milles à l'heure.

— Je croyais que Cass avait déjà un plan, s'entend-elle dire mollement.

— Le plan a échoué ! C’est maintenant ou jamais.

La révélation l’étonne. Le plan a échoué ? Pourquoi Cass ne lui avait-elle rien dit ?

— On va enfin pouvoir le saigner à blanc, dit Jacob tel un possédé.

Et peut-être que Romy est elle aussi possédée, puisque les paroles de Jacob ne la troublent pas. Elles font écho à ses propres pensées. Jimmy Constant est un patron tout en haut de la chaîne alimentaire, sans prédateur naturel. Un PDG qui refuse d’augmenter le salaire des employés qui créent activement ses profits. Un directeur d’entreprise qui accepte de laisser grimper le prix des aliments pour garder sa compagnie en croissance. Et surtout, aux yeux de Romy, Jimmy Constant est un agresseur. Un violeur. Un homme qui se croit tout mérité et tout dû.

Ils pourraient lui retirer une part de cet argent qui le rend intouchable. Avec cette information, ils pourraient y arriver. Voler Jimmy Constant. Rétablir l’équilibre. Mais qu’est-ce que ça vaut, cet argent ? Après tout, Jimmy Constant restera le PDG. Il refera des millions de dollars de profit d’ici la fin de l’année. Rien ne l’empêchera de commettre à nouveau les mêmes crimes.

On ne fera rien pour le faire véritablement saigner, pense-t-elle, et c’est une révélation. Une voie claire, évidente, une nouvelle possibilité. Sa colère est si violente qu’elle ne la surprend plus, brûlante au point d’être glaciale.

Dans le calme mortel de la rage qui s’abat sur Romy, Jacob ne semble plus émettre une aura de danger. Elle se sent pleine d’une énergie puissante qui le réduit à un garçon privé de sommeil, égaré dans sa manie. En cet instant, Romy n’a rien d’une adolescente. Elle est prise d’une certitude inébranlable, apaisante.

Jimmy Constant doit mourir.

L’idée mûrit dans l’ombre depuis longtemps. C’est la première fois qu’elle la constate, l’examine sous la lumière. Elle veut tuer Jimmy Constant. Elle veut se venger de tout ce qu’elle a subi. Elle veut en faire un exemple. Sa furie embrasera le monde dans un incendie qu’on ne pourra ignorer. Sa lame sera celle de la justice. Romy mettra fin à la vie de Jimmy Constant. Ainsi, il ne pourra plus profiter de qui que ce soit.

Le pense-bête du numéro de carte bancaire frémit sous les doigts de Jacob. Romy met de côté ses envies meurtrières pour l’instant, presque effrayée de son propre sang-froid, de sa certitude. Elle prend le bout de papier d’une main sûre.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? redemande-t-elle. Comment la police nous a trouvés ?

Jacob s'assoit au bord de la plateforme de l'autel. Il relève la tête et observe un moment les bancs vides.

— Il y a quelques jours, à la banque, j'ai enfin eu accès à certains dossiers plus sécurisés, dont celui de Jimmy Constant. Si j'accédais à son dossier sans raison, je courrais quand même le risque d'être détecté. Si je me faisais surprendre à voler ses informations, elles auraient toutes été changées et j'aurais agi inutilement. Tu comprends ?

Il se tourne vers elle, à la recherche d'une approbation qui le stabiliserait, confirmerait ses choix. Romy acquiesce. Un soupir chevrotant marque la pause. Il reprend, s'adressant de nouveau au public invisible devant lui.

— Il fallait que je passe inaperçu. Alors, j'ai créé une réelle fuite de données. J'ai divulgué des centaines d'informations personnelles. J'ai diffusé les données qui ne m'intéressaient pas et j'ai récupéré subtilement, à la main, celles de Jimmy Constant.

Romy n'a pas besoin d'être bancaire pour comprendre la gravité de son aveu et de ses implications. Une fuite de données ? Les conséquences de son geste pourraient s'échelonner sur des années, rendre des centaines d'individus vulnérables à des vols d'identité, à de la fraude incessante.

— Cass ne t'aurait jamais dit de faire ça.

Malgré les lois enfreintes, Romy sait que Cass ne les considère pas comme des criminels. Mais maintenant, il n'y a plus de zone grise. Cass n'aurait jamais approuvé une mission aussi folle, aussi dommageable pour le grand public. Romy, elle, ne sait quoi en penser. Ce n'est pas comme si elle avait un compte de banque.

Mais une ligne a été franchie, pour le meilleur ou pour le pire. Et Romy aussi en franchira une bientôt. Un problème pour plus tard. Jacob étouffe sa respiration soudainement haletante dans sa manche. Il se tourne de nouveau vers Romy, les yeux grands.

— Cass ne veut pas que je fasse quoique ce soit. Elle veut attendre. Mais le plan stagnait, même si elle refusait de l'admettre. Je n'avais pas le choix.

Romy se retient de répliquer qu'on a toujours le choix. Après tout, qui est-elle pour le réprimander d'avoir commis un geste répréhensible alors qu'elle a enlevé la vie d'un homme et qu'elle compte le faire de nouveau?

- Ça n'explique pas comment les autorités nous ont trouvés, se contente-t-elle de répondre.
- Depuis que j'ai causé la fuite de données, je ne sais pas où aller. Je ne voulais pas vous mettre en danger, je ne pouvais pas rentrer chez moi, la police était devant mon appartement. Ils ont dû réquisitionner mes affaires, voir le réseau.

Les mots de Jacob passent au travers d'elle comme de l'eau. Elle peine à les saisir entièrement, leur signification étouffée dans le bruit du courant.

- Qu'est-ce qu'il va t'arriver ?

L'inspiration qu'il prend est entrecoupée, hésitante.

- Logiquement, je vais me faire arrêter. Après... je ne sais pas.

Le silence oppressif de l'église n'a rien de rassurant. Ils passent un moment à contempler la voûte ornée au-dessus de leur tête.

- Romy ? Est-ce que je peux te demander un service ?
- Pour toi ? Ça dépend, lâche-t-elle.

Elle ne peut s'empêcher de tenter de rétablir l'atmosphère habituelle qui règne entre eux. Jacob lâche un rire surpris, court et désespéré. La tension se relâche un peu.

- Ne le dis pas à Cass, d'accord ?

Il se lève et replace machinalement les manches de sa chemise. Il a regagné un peu de son air d'indifférence habituelle, mais il doit se reprendre plusieurs fois pour parvenir à plier correctement le tissu sur ses bras.

- Elle va finir par le savoir. Comment expliquer le numéro de carte bancaire, sinon ?

Sa réponse se veut nonchalante.

- Bon, alors dis-lui de ne pas se mêler de mes problèmes. Elle en a assez sur ses épaules avec toi à gérer.
- Tu es terrible, répond Romy sans réellement le penser.

Son sourire a l'allure d'une grimace. Il la fixe un moment, un éclat de vulnérabilité dans son expression.

— Je te fais confiance pour aller jusqu'au bout du plan, dit-il. Fais payer Jimmy. Peu importe ce que ça prend.

Romy hoche la tête. Elle le fera payer. Jacob lui renvoie le geste, satisfait. Il quitte l'église sans un mot et Romy est de nouveau seule.

Les vitraux sur les deux murs à ses côtés représentent des scènes bibliques qui ne signifient rien pour elle. Les formes translucides n'ont aucun intérêt la nuit, la vitre terne et assombrie donne une teinte lugubre aux diverses figures. Il ne reste plus que quelques heures avant le matin.

La peau de ses genoux devient rigide sous les plaies cicatrisées. Bientôt, marcher sur toute la longueur et la largeur de l'église ne lui apporte plus aucun réconfort. Elle se contente d'attendre, allongée sur un banc. Le siège est trop étroit pour être réellement confortable. Le lit de fortune de *La belle patate* lui manque déjà.

Au bout de quelques minutes ou de quelques heures, Romy se réveille en sursaut sans avoir eu conscience de s'être endormie. Au-dessus d'elle, illuminée par les premiers rayons du soleil, Cass l'observe. Une mèche bouclée chatouille la joue de Romy.

— Bien dormi ?

— Cass!

Sans y penser, l'esprit engourdi par sa sieste et le corps ankylosé, Romy élance ses bras autour des épaules de Cass. Avant que son cerveau ne rattrape son geste et que la honte puisse l'accabler, Cass l'enlace à son tour. Les paupières de Romy se referment un instant. Elle est submergée par son soulagement et par le parfum sucré qui émane de l'étreinte. Les mains de Cass sont ancrées dans son dos et son rire doux vibre jusque dans sa propre poitrine.

— J'ai rarement eu un aussi bel accueil de ta part.

Romy se retire et tente d'ignorer le rouge qui monte certainement à son visage.

— Je pensais qu'il t'était arrivé quelque chose de grave.

Elle se donne la permission de regarder Cass quelques secondes de plus que d'habitude, rassurée par sa présence. Contrairement à Romy, elle ne porte plus les mêmes vêtements que la veille et le

brun profond de ses cheveux fraîchement lavés tend vers le noir par endroits. De toute évidence, elle a eu la chance de faire un détour par chez elle. Ce simple fait allège la conscience de Romy.

Cass lui offre un sourire qui suffit à dissiper ses dernières inquiétudes, assez large pour que Romy puisse admirer l'espace charmant entre ses palettes. Romy tente de ne pas s'y attarder, de ne pas se laisser emporter dans les vagues houleuses de ses sentiments.

— Ça va. On m'a embarquée jusqu'au poste et mon père est venu me chercher. Plus de peur que de mal. Merci de m'avoir attendue ici.

Devant sa reconnaissance sincère, Romy ne sait comment réagir. Elle l'aurait attendue aussi longtemps que nécessaire. Elle ne sait pas combien de temps elle aurait pu passer, ici, à regarder le soleil se coucher et se lever à travers les vitraux, en attente du retour de Cass. Une éternité, peut-être. Romy racle sa gorge. Elle doit changer le sujet. La seule question qui lui vient est impertinente.

— Pourquoi une église abandonnée ?

Cass contemple leur lieu de rencontre une seconde avant de répondre.

— Les églises ont longtemps été des lieux communautaires, d'aide sociale. Maintenant, il y en a plein qui sont abandonnées et vides. Parfois, des compagnies rachètent les terrains pour les mettre à profit. En fait, on perd de plus en plus de lieux à vocation sociale. C'est triste.

Elle s'interrompt pour lâcher un sourire contrit à Romy.

— Mais, en vrai, je t'ai surtout dit de venir ici parce que c'est le premier lieu facile d'accès qui m'est venu en tête.

Romy lève les yeux. Puis, son soulagement initial s'efface, rapidement remplacé par de nouvelles préoccupations.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On ne peut plus retourner à *La belle patate*.

L'expression de Cass s'assombrit. Elle s'assoit à côté de Romy et joint ses mains sur ses genoux. Placées ainsi, face à l'autel, on pourrait croire qu'elles sont simplement venues prier. L'idée lui semble incongrue.

Romy n'a jamais été croyante. Elle n'a jamais eu suffisamment confiance en quoique ce soit pour remettre son sort entre les mains d'autrui, encore moins entre celles d'une entité quelconque. Elle a toujours dépendu entièrement d'elle-même, bien avant d'être en situation d'itinérance. Et à ce

moment-là, si elle n'avait pas pris la décision de se sauver elle-même, il y aurait eu de fortes chances qu'on la retrouve morte dans un motel délabré.

Derrière Cass, la lumière matinale perce les vitraux. Au contact de la vitre, les rayons se diffractent en fragments de couleurs. Un filtre bleu et jaune se dépose avec révérence sur les avant-bras de Cass et décore les lignes délicates de ses poignets. Romy se demande si ce qu'elle ressent pour Cass ne se rapproche pas un peu trop de la dévotion aveugle. Elle détourne le regard.

— L'opération continue.

Le ton de Cass ne laisse place à aucune remise en question. De toute manière, Romy doit aller de l'avant aussi. Elle a maintenant ses propres motivations. Dès que l'occasion se présentera, elle mettra fin à la vie de Jimmy Constant.

Et la meilleure manière d'accomplir son objectif est de continuer à aider Cass à atteindre le sien.

— Tu as un plan ?

Cass hésite et lâche un soupir.

— Il me manque encore des informations. Pour l'instant, on va s'établir ici. Je dois seulement attendre Jacob. Il sait que c'est notre lieu de rencontre en cas de problèmes.

Romy mord sa lèvre et se tend sur son siège. Cass l'examine, comme si Romy s'était déjà trahie.

— Tu l'as croisé, réalise Cass.

Cette fille a un sixième sens, pense-t-elle amèrement en lui donnant le pense-bête laissé par Jacob.

— Il m'a donné ça.

Cass déduit immédiatement la signification des chiffres inscrits sur le bout de papier. En surface, sa réaction ne diffère pas tellement de celle de Romy. Son souffle semble coupé par l'ampleur de la révélation. Puis, elle appuie son front dans ses mains.

— Il ne reviendra pas ici, j'imagine ?

Cette fois-ci, sa voix est beaucoup moins certaine. Elle parle si bas que Romy peine à l'entendre.

— Je ne crois pas.

Même sous la masse de cheveux sur laquelle dansent les couleurs des vitraux, Romy peut voir l'expression tiraillée de Cass. Elle tient ses paupières fermées avec une telle force que Romy se

demande quoi faire. Elle n'a jamais vu Cass aussi ébranlée. Ses épaules se soulèvent, portées par une respiration profonde et contrôlée.

— D'accord. On continue sans lui.

Elle sort son téléphone.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je dois mettre à jour le réseau. Informer nos alliés de ne plus se rendre à *La belle patate*.

À côté d'elle, Cass allume l'appareil. Puis, elle se fige. Un pressentiment terrible envahit Romy. Elle n'a pas besoin de jeter un coup d'œil à l'écran pour comprendre ce qu'il se passe, mais elle le fait quand même.

CE RÉSEAU A ÉTÉ SUPPRIMÉ POUR UTILISATION NON CONFORME AU
CODE DE CONDUITE DE NOTRE APPLICATION.

Pour en savoir plus, cliquez [ici](#).

CASS

Lutter contre le désespoir ne devient pas plus facile avec la pratique. Cass le sait, maintenant. Vivre une première fin du monde n'immunise pas contre tous les autres moments où la fin paraît imminente.

Son plus grand outil lui a été enlevé. Sans le réseau, elle n'a plus aucun moyen de rester en contact avec la communauté qu'elle essaie d'aider. Elle n'a plus les ressources qui pourraient lui permettre d'accomplir son plan.

Elle n'a plus Jacob, la seule autre personne qui était impliquée avec elle dans l'organisation. Avec le code de carte bancaire, elle n'a jamais été aussi proche et aussi loin de réussir. Pour se connecter au compte et faire un virement qui n'élèverait pas de soupçons, il lui faudrait tellement d'autres informations. Sans ce cercle d'inconnus et de compétences à mobiliser, Cass n'a pas la moindre idée de la manière de s'y prendre.

Et même si elle tente de mettre cette information de côté, elle sait que la fenêtre idéale pour procéder au vol se referme demain. Plus qu'une seule journée avant que le protocole de virement électronique prenne fin, plus qu'une seule journée qui porte en elle le potentiel d'être celle de sa réussite pleine et totale.

Sa visite au poste de police lui a fait perdre sa confiance en elle-même et en son plan. Pour la première fois, elle s'est sentie particulièrement vulnérable. Son père est resté silencieux tout le long du trajet vers leur appartement. Alors que Cass s'appêtait à s'éclipser dans sa chambre, une boule dans la gorge, il avait enfin pris la parole.

— Peu importe ce que tu fais, Cassie, je veux seulement que tu reviennes ici en un morceau.
C'est la seule chose qui compte pour moi, d'accord ?

Elle avait acquiescé silencieusement. Méritait-elle réellement toute cette compréhension de la part de son père ? Elle n'en savait rien. Maintenant, devant l'immeuble de Jacob, Cass sent qu'elle est en train de perdre un jeu qui n'en a jamais réellement été un. Tout lui glisse entre les doigts et elle n'est pas certaine de pouvoir sauver quoi que ce soit. La culpabilité et la peur s'entremêlent dans son ventre en un nœud solide, impossible à délier.

Elle cogne trois bons coups. Lorsque Jacob ouvre la porte, il a l'air tout sauf content de la voir.

— Retourne chez toi, Cass.

Il lui referme la porte au nez. Elle l'intercepte à la dernière seconde, le mouvement brusque de son bras réveille une douleur paresseuse dans sa nuque. Les premiers signes d'une crise plus grande se font ressentir, un avertissement qu'elle doit prendre au sérieux pour ne pas en subir les conséquences trop sévèrement. Elle ne peut pas se permettre de finir alitée une fois de plus.

Avec tout ce qui se passe, des jours se sont écoulés sans qu'elle n'ait pu se reposer comme son corps l'exige.

— Attends. Je dois m'asseoir un moment.

Jacob hésite. Il laisse transparaître au fond de son regard le brin d'inquiétude et de tendresse qu'il ne réserve habituellement que pour elle.

— D'accord. Juste quelques minutes.

Il s'écarte pour la laisser entrer. Cass n'est pas particulièrement fière d'utiliser l'affection de Jacob à son égard contre lui, mais elle ne peut s'empêcher de ressentir une satisfaction devant cette sensibilité qu'il lui avait tant reprochée.

— Tu t'exposes en venant ici, boss, commente-t-il.

Elle attend qu'il ferme la porte avant de s'emporter.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Jacob ? Tu as compromis toute notre opération !

Jacob marche vers la cuisine et fait un geste pour l'interrompre.

— Assois-toi et baisse la voix. Ma mère est en haut.

Sa mère ? Cass obéit et accepte la chaise qu'il lui tire. Malgré tout le temps qu'ils ont passé ensemble à planifier et à organiser l'opération, Cass réalise qu'elle ne connaît presque pas la vie de Jacob. Avant ce moment, il n'a jamais mentionné qu'il habitait avec sa mère.

Le logement est modeste. Les comptoirs reluisent et une odeur de produit nettoyant émane de la pièce, comme si elle venait tout juste d'être nettoyée. Quelques encoches et taches indélégeables décorent la table en bois qui est autrement dénuée de miettes et de poussière.

C'est la première fois que Jacob est aussi décontracté devant elle. Sa chemise habituelle a été remplacée par un simple polo. Accrochée au mur derrière lui, une photo encadrée attire l'attention de Cass. Le visage d'enfant de Jacob apparaît aux côtés d'une fillette. Elle a le même nez, la même

arche profonde de sourcils, les joues un peu moins arrondies. Elle sourit à pleines dents. Le petit Jacob aussi, sauf qu'il a une palette en moins. *Sa sœur*, réalise-t-elle avec un pincement à la poitrine. Le tourbillon d'émotions qui fait tempête en elle se complexifie.

Jacob s'arrête un instant devant la photo avant de lui tourner le dos pour ouvrir une armoire. Il en sort deux tasses fleuries.

— Camomille ou Earl Grey ?

— Je ne suis pas là pour le thé, s'efforce-t-elle de chuchoter.

Jacob la considère un moment.

— Camomille, alors.

Le bruissement de l'eau qui coule dans le fond de la bouilloire devrait être apaisant, mais le désespoir de Cass menace de déborder. Le son métallique se rend à elle, discordant et distrayant.

— Qu'est-ce qu'il va t'arriver ? As-tu pensé à ça ?

Jacob active la bouilloire et s'installe face à elle. Il pose calmement ses mains sur la table.

— J'ai été remis en liberté provisoire après mon arrestation, jusqu'au procès.

— Je n'aurais jamais commencé tout ça si j'avais su que quelqu'un finirait en prison.

La réponse de Cass suscite enfin une réaction. Un spectre du Jacob que Cass connaît surgit, déterminé et intransigeant.

— C'était naïf de croire qu'il n'y aurait pas de conséquences à nos actions.

Malgré la culpabilité qui la ronge, Cass refuse de ne pas se défendre.

— Je ne t'ai jamais demandé de faire ça. Le but de toute mon opération, c'était d'aider les gens. À quoi ça sert si on en blesse en cours de route ? Si on se fait arrêter ou emprisonner ?

— On n'a pas tous les mêmes motivations, Cass.

— Même si on réussit l'opération, tu vas être entre quatre murs de béton. Cinq cent mille dollars, même un million, ce n'est pas assez pour réformer le système pénal d'ici ton emprisonnement. Il y a une motivation qui vaut ce résultat ?

Mélangée à son sentiment de responsabilité étouffant, sa frustration devient tranchante, vive. La mâchoire de Jacob tressaute. Il a déjà été agité devant Cass, mais il n'a jamais porté un air aussi sérieux, certain.

— Oui.

Cass soupire. Le dossier de la chaise est rigide contre sa colonne, mais l'inconfort ne s'efface pas même lorsqu'elle se redresse. La bouilloire émet un bourdonnement sourd. Jacob se lève et revient avec deux tasses fumantes.

La vapeur qui s'élève de son thé se dissipe dans la pièce. Cass l'observe, abattue. Elle sait qu'une fois qu'elle quittera cet appartement, elle ne reverra peut-être pas Jacob. Leur situation a changé, irrémédiablement. Peut-être que c'est ce qui lui donne enfin le courage de poser la question.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta sœur, Jacob ? Qu'est-ce qui vaut le sacrifice de ton avenir ?

D'une manière tordue, tout ce que Jacob fait semble être pour cette sœur perdue. L'amour imprègne chaque geste que Jacob pose. Cass le lit dans la tendresse avec laquelle il a préparé son thé, mais aussi dans son implication assidue pour ce projet fou qu'ils ont entamé ensemble. Malgré l'impression qu'il donne, c'est l'amour qui le guide. Et la perte.

Jacob pose ses mains sur sa tasse, laisse son regard se perdre dans la teinte mielleuse du liquide. Il reste silencieux si longtemps que Cass commence à croire qu'il ne répondra pas.

— Myriam avait dix-sept ans quand elle est décédée. Elle a fini son secondaire et elle a trouvé un emploi dans une usine en tant qu'opératrice. C'est l'occasion la plus payante qu'elle a eue et elle voulait aider notre mère. Elle voulait économiser assez pour payer mes études.

Dix-sept ans ? Savoir que la sœur de Jacob avait son âge au moment de son décès lui coupe le souffle un moment. Puis, Cass se trouve face à un problème, une équation erronée. Avec ce qu'elle a appris à propos de lui au fil des deux dernières années, Jacob doit avoir actuellement tout au plus dix-neuf ans. Ce qui signifie...

— Myriam était ta grande sœur ?

Jacob hoche la tête lentement, avec révérence. Cass absorbe l'information. Elle avait toujours cru que Jacob était l'aîné de sa famille. Et il l'était devenu, contre son gré.

— J'ai deux ans de plus qu'elle maintenant. Avant, j'étais son cadet d'un an...

Même si son thé a probablement assez tiédi pour ne pas brûler sa bouche, Cass ne pourrait pas en avaler une seule goutte. Jacob, de son côté, prend une gorgée et repose la tasse sur la table. Le bruit de la porcelaine contre le bois ramène Cass à elle-même.

— Comment est-elle morte ?

Jacob lève les yeux. Leur couleur d'écorce presque verdâtre ne laisse transparaître aucune émotion.

— L'usine obligeait ses employés à utiliser une procédure qui ne respectait pas les normes de sécurité. Le problème avait été soulevé quelques mois plus tôt et l'équipement avait été adapté un peu, mais sans plus. Pour rendre le travail réellement sécuritaire, ça aurait coûté des milliers de dollars. La compagnie ne voulait pas perdre autant d'argent.

Il garde toute sa contenance alors qu'il explique, méthodique et rigoureux comme si c'était la centième fois qu'il faisait ce compte rendu du décès de sa sœur. Ce l'est peut-être.

— Un jour, le pire est arrivé. L'équipement a lâché. Une étagère de quelques tonnes s'est effondrée sur elle. Et Myriam est morte sur le coup.

Sa prochaine gorgée fait tomber quelques gouttes de thé sur la table. La tasse chancelle, instable. Cass ne le souligne pas. Elle aussi se sent déséquilibrée. Son propre breuvage reste bien ancré sur la table.

— On a entamé une poursuite. Leur syndicat s'est battu avec nous, mais ils s'en sont sortis grâce à une clause quelconque.

Ses épaules forment une ligne rigide de tension. Il les hausse dans une fausse nonchalance avant de poursuivre.

— J'avais seize ans quand c'est arrivé, alors je n'ai pas tout compris. Mais je sais que c'est la négligence d'une entreprise multimilliardaire qui a tué Myriam. Tout ça pour sauver de l'argent. Pour économiser.

— Tu veux te venger, dit Cass.

Elle a besoin de mettre les bons mots sur le comportement de Jacob, qu'il comprenne que sa motivation n'a rien de noble. Pourtant, son propre cœur se tord face à la douleur du garçon devant elle. L'accusation ne trouble pas Jacob.

- Qu'est-ce que je peux faire d'autre? Ce n'est pas comme si je pouvais continuer mes études, lâche-t-il. Je n'ai pas de futur à gaspiller. Me trouver un emploi et continuer ma vie comme si de rien n'était, après ce qui est arrivé à Myriam... C'était impensable. Pas quand je savais que je ne serais rien de plus pour mon employeur qu'un numéro, qu'une vie échangeable pour du profit.

Cass se retient de répliquer. Tout le monde peut avoir un avenir, elle s'est entêtée à se le prouver. Mais elle n'a pas la connaissance profonde de la perte. Elle n'ose pas reprendre Jacob sur sa manière d'interpréter les événements de son passé. Et, de toute évidence, Jacob et elle en sont venus à des réalisations similaires sur le monde qui les entoure, bien que leurs ambitions divergent, maintenant.

Elle prend enfin une gorgée de son thé. Le liquide glisse jusqu'au fond de son ventre, encore chaud, réconfortant. La vague de désespoir qui avait amené Cass ici se retire pour l'espace d'un instant, dissipée par le goût de la camomille. Une trace de chaleur persiste, à l'endroit où ses paumes sont en contact avec sa tasse. Elle ferme les paupières et fait l'effort d'imaginer un futur lumineux.

- Qu'est-ce que tu voulais devenir, plus tard ? Avec tes études ? demande-t-elle à Jacob pour maintenir l'illusion.

- Je crois que j'aurais aimé être infirmier, répond-il avec un maigre sourire.

Cass garde l'information au creux de sa poitrine. Elle veut rendre ce rêve possible. Elle ne sait plus comment.

- Poursuis l'opération, dit-il.

La masse d'angoisse se fait ressentir de nouveau. Le moment de répit n'aura pas duré.

- Tellement de gens ont écopé de mon manque de vigilance déjà...

Jacob balaie son excuse du revers de la main.

- Émile Hamelin s'est retrouvé un emploi, j'ai vérifié pour toi.

- Et toutes les données que tu as divulguées ? réplique-t-elle.

- Je suis certain que la banque va offrir aux personnes impactées un plan de protection en compensation. De toute manière, ce n'était pas ton geste. C'était le mien.

Cass pince ses lèvres, son incertitude pas tout à fait neutralisée. Elle insiste.

- Le réseau a été supprimé. J'ai perdu tous mes contacts.
- Tu n'as pas besoin du réseau. Tu as beaucoup plus que tu le crois.

Romy. Il y a Romy. Jacob n'a pas à la nommer pour que son nom s'impose à Cass comme une révélation divine. L'expression alarmée de Romy sur le toit est marquée dans son esprit au fer rouge. La force de leur étreinte dans l'église aussi.

- Je croyais que tu la trouvais trop dangereuse. Apparemment, tu la surveillais.

Il lui offre un sourire en coin.

- Je ne parlais pas de Romy, mais oui, tu l'as avec toi aussi. Et oui, je voulais évaluer ses intentions. Je confirme qu'elle a ce qu'il faut.

Le rouge monte aux joues de Cass.

- De quoi tu parlais alors ?
- Tu as ce qu'il faut pour créer de nouveaux liens. Le réseau était juste un outil pour le faire. Poursuis l'opération, Cass. Et ne reviens pas me voir d'ici le verdict du juge.

Cass n'a jamais eu de frère. Pourquoi, alors, a-t-elle l'impression d'en perdre un ? Elle cligne des yeux pour camoufler ses larmes.

- À tes ordres, boss.

ROMY

L'odeur de friture assaille Romy dès qu'elle traverse la porte vitrée du casse-croûte. Une enseigne lumineuse affiche fièrement les heures d'ouverture, un rappel que cet établissement-ci n'est pas abandonné.

À l'exception de quelques livreurs qui entrent récupérer des commandes et d'une cliente âgée occupée sur son téléphone, la place est vide. De l'autre côté du comptoir, les employés vaquent à leurs tâches, plongent des paniers de frites dans l'huile et emballent des sous-marins.

Tout ce mouvement apaise Romy. Il y a un mois à peine, elle aurait observé l'établissement de l'extérieur. La chaleur qui émane du restaurant l'aurait attirée. Elle aurait refoulé cet instinct de papillon de nuit et aurait poursuivi son chemin, le ventre vide.

Un monstre de colère assoiffé de justice crie en elle depuis si longtemps. Le sang sur ses mains s'érige en symptôme de sa survie. Étrangement, maintenant, quand elle y repense, elle est incapable de se sentir coupable. Depuis que sa décision de répéter le geste est prise, la réponse qu'elle avait donnée à Cass lors de leur première rencontre lui revient. *Je suis prête à prendre le blâme.*

Les sanglots de l'étrangère de la salle de bain des employés retentissent encore dans son esprit, cassants et creux. Les pleurs ne pouvaient pas contenir l'étendue de la blessure ressentie. Si Jimmy Constant doit mourir pour que justice soit faite, si le meurtre est la seule option qui puisse prévenir d'autres violences, Romy est prête à endosser cette responsabilité.

Je prendrai le blâme, se répète-t-elle.

La main de Cass sur son épaule la fait sursauter.

— Tu as commandé ?

Cass porte une expression démunie, une sorte de concentration détachée qui l'empêche de remarquer le mouvement de recul de Romy. La ligne serrée de sa bouche détonne avec la douceur de ses traits, avec la descente délicate de son nez plat.

Avec quel argent ? Romy ravale son commentaire critique.

— Non, je t'attendais, répond-elle plutôt.

Cass fait signe à l'homme dans la cinquantaine derrière le comptoir. Elle lui offre un sourire fatigué et poli qui semble lui prendre un effort monumental.

— Une poutine, ça te va ? demande-t-elle à Romy alors qu’il s’approche.

Elle acquiesce sans un mot, troublée par l’air égaré de Cass. Une fois la commande passée, elles s’installent sans un mot. Sous le comptoir, leurs genoux se cognent. Cass murmure une excuse et se replace en laissant un centimètre de distance entre elles.

— Qu’est-ce que ça signifie, maintenant que tu n’as plus le réseau ?

Cass cesse enfin de fuir son regard.

— Ça veut dire qu’on doit continuer seules.

Le réseau était donc le principal mode d’organisation de Cass. Elles viennent de perdre tous leurs alliés. Fini *La belle patate*. Plus d’Inès, plus de nourriture gratuite. Plus rien.

— Ou plutôt, cette fois-ci, à toi de décider ce qu’on fait. Si tu veux faire partie du « on ». Tu n’as pas à continuer avec moi. Je comprendrais.

Romy ne tient pas particulièrement au vol de compte de banque. S’impliquer à sa manière, c’est la seule promesse qu’elle s’était faite à propos de cette opération. Un meurtre est facile à planifier si on ne compte pas s’en sortir indemne. Il lui suffirait d’être à proximité de Jimmy Constant et elle pourrait accomplir sa tâche. Puis, prendre le blâme. Romy n’a aucune obligation. Rien ne la contraint à poursuivre son engagement dans l’opération de Cass, de faire semblant que ce plan lui tient à cœur.

Cass aplatit ses mèches rebelles contre ses tempes d’un geste distrait. L’épuisement se lit facilement dans son visage et tourmente Romy. Le dos de Cass lui fait-il mal ? A-t-elle perdu espoir ?

Abandonner Cass serait le choix logique. Pourtant, Romy s’en sent incapable. La simple éventualité de ne plus la revoir lui fait l’effet d’être jetée dans le vide, fait remonter son cœur sans repère dans sa gorge. Romy ne croit pas avoir une âme, mais si elle en a une, elle doit être fatalement liée à celle de Cass. Comment expliquer, sinon, cette gravité étrange qui la pousse vers Cass et qui l’empêche de se concentrer sur ses propres priorités ?

Au fond d’elle, Romy reconnaît la nature de cette sensation, mais elle refuse de lui donner un nom. Pas cette fois.

— Tu n’es pas seule. Je reste avec toi dans ce plan fou.

- Je ne sais même pas comment on s’y prendrait.
- Tu as toujours un plan, c’est toi qui me l’as dit. Es-tu en train de m’avouer que tu es une menteuse ?

Le rire que Cass émet en réponse est empreint de découragement.

- Cette fois-ci, j’avoue, je n’en ai pas.

L’homme derrière le comptoir leur fait dos. Il est trop investi dans sa conversation avec sa collègue pour se préoccuper de la leur. Romy prend tout de même la précaution de chuchoter.

- Je croyais qu’on avait... tu sais... le numéro de carte bancaire.

Cass secoue la tête.

- Ce n’est pas suffisant. Il nous faudrait le mot de passe. On a les réponses aux questions de sécurité si on veut le réinitialiser, mais il nous faut quand même son téléphone ou son adresse courriel pour l’étape de validation.
- Il n’y a pas d’autres moyens d’accéder au compte ?
- Non. Virus ou mot de passe, c’est la règle du piratage. Et on n’a pas réussi avec le virus.

L’échec que Cass lui avait caché. Romy réfléchit un moment.

- D’accord... Alors on s’infiltrer de nouveau et, cette fois-ci, je vole son téléphone, puis je le dépose dans son bureau avant qu’il ne s’en aperçoive. Ou je me connecte à son courriel, peu importe ce qui serait plus facile.
- Le téléphone serait plus envisageable. Mais ça ne sert à rien. De toute manière, on ne peut plus s’infiltrer.

L’affirmation laisse Romy bouche bée.

- Pourquoi ? On a la carte d’employée falsifiée par Inès, non ?
- Non. Je n’ai pas pu la récupérer avant l’arrivée des policiers. On pourrait toujours retourner à *La belle patate*, mais je doute qu’elle soit encore là. Ils l’ont probablement trouvée et saisie. Je n’ai pas le contact d’Inès ni de qui que ce soit à l’extérieur du réseau. Sauf Jacob, mais...

Sa phrase reste en suspens. Jacob ne peut plus leur être utile. Cette fois-ci, Romy ne trouve rien à répondre. Elle n’avait pas réalisé la complexité de l’opération à laquelle elle participait et

l'équilibre précaire qui permettait sa réalisation. Tout à coup, l'autorité bienveillante qui émane de Cass a beaucoup de sens.

— Tu voulais du concret ? Ça ressemble à ça, dit-elle, un brin de complicité dans le brun assombri de ses yeux.

Romy s'oblige à identifier un point positif dans leur situation moins qu'idéale. N'importe quoi pour diluer les eaux sombres dans lesquelles Cass semble flotter depuis son arrivée. N'importe quoi pour la ramener à la normale.

— On va y arriver. On a tout le temps du monde pour trouver un nouveau plan.

Sa tentative de réconfort n'a pas l'effet estimé. Cass reste muette, son visage victime d'un flot de pensée tumultueux auquel Romy n'a pas accès. Puis, Cass hésite visiblement, une information supplémentaire au bord des lèvres.

Le cuisinier dépose deux plats d'aluminium sur le comptoir et déraille leur conversation. Il désigne Cass d'un signe de tête, un geste accompagné d'un large sourire jovial.

— Tu es la fille d'Édouard, c'est ça ? Cassandre ? Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau !

Cass se redresse subitement.

— Vous connaissez mon père ?

— Édouard ? Bien sûr ! Il est de la famille pour nous, ici. Tous les soirs, sans faute, avant son quart de travail, il vient se prendre un burger !

L'expression de Cass se pince imperceptiblement. Il y a quelques semaines, Romy n'aurait jamais remarqué ce détail, les fossettes de ses joues s'effaçant dans sa surprise et le resserrement discret de ses sourcils. De toute évidence, elle ne savait pas que son père fréquentait aussi ce casse-croûte. Cass sort son portefeuille, mais le cuisinier l'interrompt d'un geste rapide.

— Non, non, ça me fait plaisir de vous offrir à manger aujourd'hui. Édouard est un homme bon !

La cliente assise à la table derrière elles se joint à la conversation entre deux bouchées de sous-marin. Elle lève les yeux de son téléphone un instant.

- Tu diras bonjour à Édouard de ma part. On ne se croise presque jamais, avec son horaire de nuit. Dis-lui que Sophia lui fait dire bonjour.

Une mince couche de poussière recouvre l’habit beige de la femme. Les lettres rouge vif brodées dans le tissu agacent Romy, à la fois familières et lointaines dans sa mémoire.

- Vous travaillez avec mon père ?

La femme grimace.

- « Nettoyage Pro : propreté, qualité, efficacité », cite-t-elle, ennuyée. Ou comme on dit, Édouard et moi, « inégalité, hostilité, captivité ».

Devant l’absence de réaction face à sa blague, elle explique, un peu énervée.

- La compagnie nous tient pratiquement en otage dans des conditions terribles. La plupart des employés ont des permis de travail temporaires. S’ils se font mettre à la porte, ils se font expulser du pays. Les autres n’ont pas ma chance. Vivement ma retraite ! Plus qu’une semaine.

Elle lève le sous-marin dans les airs comme pour trinquer à la santé du cuisinier qui a, depuis, repris ses tâches. Son pouce glisse machinalement sur l’écran de son téléphone. Comme si elle ne leur avait jamais adressé la parole, elle retourne dans sa bulle.

Nettoyage Pro. Les lettres rouges dansent dans l’esprit de Romy comme un mot sur le bout de sa langue. Puis, la nature de son agacement se révèle. Quelle autre compagnie embaucherait Nettoyage Pro qu’une autre grande compagnie qui exploite ses employés ?

Elle se tourne pour faire dos à Sophia et tire la manche de Cass pour qu’elle fasse de même. Leurs épaules s’appuient l’une contre l’autre dans la proximité intime d’un partage de secrets. Cass lui lance un regard interrogateur.

- Nettoyage Pro nettoie le bureau de Jimmy Constant, murmure Romy sous son souffle.

Devant cette nouvelle information, Cass s’illumine. Elle empoigne la main de Romy sur le comptoir, débordant d’une énergie qui lui rappelle la vraie Cass. L’espoir dessine sur son visage un sourire éblouissant.

- Romy, tu es brillante ! Vraiment, réellement brillante.

Romy semble avoir perdu tout contact avec le langage. La chaleur qui monte jusqu'à ses oreilles n'a rien des flammes dévastatrices de sa colère. Un feu d'artifices, peut-être. Elle mord l'intérieur de sa joue pour se ressaisir. Cass, visiblement inconsciente de son effet sur Romy, s'empare de leurs deux plats de poutine intouchés et se dirige vers Sophia. Romy la suit, un réflexe plus qu'une décision consciente.

— On peut s'asseoir avec vous ?

Cass n'attend pas la réponse avant de poser leurs repas sur la table. Elle se tire une chaise. Perturbée, Sophia reste figée, le sous-marin arrêté devant sa bouche.

— Écoutez, les filles, je n'ai rien contre vous. Mais vous devez comprendre que ce trente minutes de souper, c'est le seul moment que j'ai à moi dans ma journée. Donc, merci, mais non merci.

Cass plonge sa fourchette dans sa poutine et pique quelques frites. Elle reste silencieuse, pensive, mais ne fait pas mine de partir. Romy hausse les épaules lorsque Sophia lui envoie une expression ahurie et se contente de manger avant que sa nourriture ne refroidisse. Cass doit avoir un plan.

Au bout d'un moment, Cass prend la parole.

— Je ne savais pas que mon père travaillait pour une compagnie aussi profiteuse.

Une tristesse tangible imprègne sa voix. Toute l'euphorie précédente est camouflée avec expertise sous cette nouvelle émotion. Pourtant, Romy doute qu'elle soit feinte. Sophia soupire. Il y a une compassion surprenante dans sa manière de s'adresser directement à Cass, téléphone hors de portée.

— C'est la réalité, mais on s'en sort. J'en suis la preuve. Plus que quelques jours et je suis libre. Ne t'en fais pas pour ton père, ce n'est pas le genre d'homme qui se laisse abattre.

Tel père, telle fille, pense Romy en regardant le profil sérieux de Cass.

— Vous ne pouvez rien faire pour changer ça ?

— Tu es jeune, je ne pense pas que tu puisses comprendre la situation.

La frustration naît en Romy. Cass doit le sentir, puisqu'elle pose une main sur son bras.

— Essayez quand même de m'expliquer, répond Cass sur un ton qui frôle la provocation.

Sophia la considère.

— Pas gênée, la petite, finit-elle par s’esclaffer.

Elle prend une gorgée de son soda et s’humecte les lèvres avant de prendre la parole.

- Il faut savoir que la compagnie détient tout le pouvoir sur nous. Ils ont l’argent et même s’ils ne nous en donnent pas beaucoup, ce sont les seuls qui acceptent de nous embaucher. Et puis, on a tous trop à perdre pour exiger de meilleures conditions ou de meilleurs salaires. Il y en a d’entre nous qui pourraient se faire expulser pour des problèmes de visa, même s’ils habitent ici depuis des dizaines d’années.
- Et vous, vous prenez votre retraite, c’est ça ?
- Dans une semaine, grâce à mon deuxième travail.

Le cerveau de Cass tourne visiblement. Au bout de quelques secondes, une détermination ardente s’affiche sur son visage. Toutes les inquiétudes de Romy pâlisent en réponse.

— Prenez votre retraite une semaine d’avance.

Elle ne va pas vraiment faire ça ? Romy jette un coup d’œil furtif autour d’elle et se replace sur sa chaise, inconfortable. Le rire de Sophia n’a rien de compréhensif, cette fois-ci.

- Ça ne fonctionne pas comme ça.
- Je ne peux pas tout vous expliquer, mais on essaie de rectifier le tir de cette inégalité. Juste un peu. Je n’ai rien à perdre, mais j’ai besoin d’aide. Il me faut seulement un truc.

Cass désigne la carte d’employée épinglée à son uniforme. Sophia suit son regard, incrédule.

- Je ne veux pas me mêler de ce que vous faites, mais moi, j’ai besoin de ma dernière semaine de salaire. Il n’est pas question que j’alimente vos folies d’adolescentes en vous donnant accès à un immeuble hautement sécurisé.

À en croire la mine déconfite de Cass, elle ne s’attendait pas à être rejetée ainsi, aussi fermement et subitement. Elle balbutie quelques phrases et idéaux supplémentaires, parle de futur et de beauté, mais Sophia reste fermée à sa demande.

Les cheveux gris de la femme frisent et se mêlent à sa coiffure serrée. Son front nu laisse bien voir les lignes qui ont commencé à se creuser au-dessus de ses sourcils. Des décennies la séparent de Sophia, pourtant, Romy s’y reconnaît. Elle porte sa méfiance comme une armure, sa frustration

justifiée comme une épée à double tranchant. Cass ne peut pas comprendre et raisonner avec cette étrangère. Romy sait comment s'y prendre.

— Vous faites combien en salaire, pour une semaine ? demande Romy.

Sophia tourne son attention vers elle. Une sorte de compréhension muette naît entre elles, dans cette nouvelle proposition sous-entendue.

— Cinq cents dollars.

Le montant prend Cass au dépourvu. Elle se raidit.

— C'est tout ? lâche Cass.

— Si je travaille seulement quarante heures, oui.

De toute évidence, le père de Cass cache à sa fille l'étendue de leur précarité. En retour, Cass lui tait une opération criminelle entière. *A-t-elle prévu garder un montant pour son père et elle ?* se demande Romy, consciente que Cass serait offusquée d'être accusée d'un tel égoïsme. *Probablement pas.*

— Pour mille dollars, je vous laisse la carte d'employée, propose Sophia.

— Marché conclu, tranche Romy en tendant sa main.

L'entente se fait sous l'expression ébahie de Cass. Leur première interaction lui revient en tête, lointaine et étrangère. N'avait-elle pas dit qu'elle n'offrait aucune compensation, seulement la satisfaction d'avoir fait une bonne action ? Il faut croire que Romy opère différemment.

Cass veut un système communautaire entièrement altruiste et désintéressé. L'objectif est louable, mais Romy sait mieux que personne qu'il faut parfois se salir les mains pour obtenir des résultats, pour rectifier le tir. Parfois, il faut payer le double du salaire d'une femme pour réaliser un vol bien intentionné. Et parfois, il faut tuer un multimilliardaire pour faire justice.

À côté d'elle, Cass se ressaisit. Elle accepte le virage qu'ont pris leurs négociations.

— On vous paiera la semaine prochaine, sans faute. Je vais seulement prendre votre numéro.
Et je vous laisse le mien, bien sûr.

Un bref instant de considération suffit à Sophia dont la prudence a rapidement été remplacée par une confiance intéressée, précaire. Elle accepte le pari, inscrit ses informations sur une serviette de papier.

En sortant du casse-croûte, Cass accroche son bras au sien. La carte d'accès repose en sécurité dans la poche arrière de Romy.

- Merci, je n'aurais jamais pensé à lui proposer de l'argent, mais c'était une bonne idée.
Elle le mérite avec ce salaire ridicule. Tu as eu raison de prendre les devants.

Même sans voir son reflet, Romy sait que son teint rougit. Elle pourrait facilement jeter le blâme sur le froid.

- Tu devrais dire plus souvent que j'ai raison, plaisante-t-elle.

Cass laisse échapper un gloussement charmant.

- Je n'ai jamais été aussi près de réaliser mon but, s'exclame-t-elle, fébrile. Demain, tout est possible.

La pression du corps de Cass la réchauffe. Romy ne dit rien. La foi totale que Cass lui a offerte dès le premier jour fait naître un mince filet de culpabilité en elle.

- Tu imagines ? On pourrait peut-être même te payer un logement pour l'année, le temps de te remettre sur pied. Ou acheter *La belle patate* pour de bon !

Le but de leur opération ne lui a jamais tenu à cœur. En revanche, en entendant les possibilités déployées ainsi, Romy n'a d'autres choix que de s'emballer, elle aussi. La joie de Cass la contamine. Mais Romy ne peut pas oublier ses propres intentions, violentes et définitives. Elle s'infiltrera grâce au plan de Cass et exécutera son propre plan. Elle exécutera Jimmy Constant.

Je n'ai jamais été aussi proche de mon but, moi aussi, pense-t-elle. Pourtant, devant le sourire éclatant de Cass, sa colère se fait distante.

PARTIE 3

ROMY

Les portes de verre de l'immeuble lui renvoient son reflet. Elle se reconnaît à peine. Les lignes dures de ses joues se sont adoucies et, au fond de ses yeux noirs, elle ne voit plus la même souffrance qui la définissait encore il y a quelques jours. Un mois de repas fixes et de meilleures nuits de sommeil l'ont remodelée.

Cette fois-ci, elle ne porte pas de maquillage. Cette fois-ci, elle infiltre la multinationale en tant qu'elle-même, ou presque : la tenue d'affaires empruntée à Cass demeure nécessaire pour passer inaperçue. Au moins, Romy a pu échanger les talons pour ses fidèles bottes de combat, au cas elle aurait besoin de courir. Et elle en aura besoin, une fois sa tâche accomplie.

Qui sera-t-elle lorsqu'elle traversera de nouveau les portes de l'immeuble, cette fois-ci pour s'enfuir ? *Vaut mieux ne pas y penser*, se résout-elle pour la millième fois. Son futur ne devrait pas avoir d'importance pour elle, pas avec le plan qu'elle s'apprête à exécuter.

Romy passe la carte de Sophia dans le lecteur. L'anticipation ne dure pas : le voyant lumineux passe tout de suite au vert et le verrou émet un léger bourdonnement électrique. La porte n'offre aucune résistance lorsque Romy l'ouvre.

Sa mission officielle : croiser Jimmy Constant, lui soustraire subtilement son téléphone. Dans l'entrepôt de l'épicerie en face, Cass patiente devant un ordinateur. Au bon moment, elle tentera de réinitialiser le mot de passe. Romy devra lui communiquer rapidement le code de vérification, envoyé sur le cellulaire de leur cible.

La tâche est monumentale, mais elle semble pourtant être un jeu d'enfant aux côtés de celle que Romy s'impose. Sa mission secrète, personnelle, traître : croiser Jimmy Constant, le mettre hors d'état de nuire, pour toujours. Lui soustraire son téléphone et mettre en action le plan de Cass.

Malgré la promesse que Romy s'est faite à elle-même, malgré sa tentative de se préoccuper d'elle-même uniquement, de s'engager selon ses propres motivations, elle n'arrive pas à délaissier le plan de Cass. Pour des raisons qu'elle ignore, Romy a hérité de la confiance de Cass, une sorte de chose vivante qui influence ses décisions, qui la pousse à reconsidérer ses priorités.

Romy tente de chasser l'image de Cass qui l'attend, de la trahison qu'elle s'apprête à commettre. Elle doit se concentrer sur sa mission. L'agenda de Jimmy Constant lui revient, net et évident. Selon son horaire, il devrait quitter son bureau dans quelques minutes. Romy appelle l'ascenseur.

Elle entre dans la cabine métallique, passe de nouveau sa carte et appuie sur le bouton du quatorzième étage.

L'anticipation monte en elle, une décharge électrique qui la garde droite et attentive.

Un. Deux. Trois.

Les chiffres au-dessus des portes fermées montent.

Quatre. Cinq. Six.

Le temps s'écoule, à la fois lent et rapide.

Sept. Huit. Neuf.

L'ascension fait remonter son cœur dans son œsophage.

Dix. Onze.

Elle a la nausée.

Douze.

Romy essuie ses mains moites sur ses pantalons. À côté du chiffre un, le deux se transforme en quatre.

Quatorze.

Elle avait déjà oublié l'absence du treizième étage, cette marque de superstition architecturale. L'ascenseur atteint le quatorzième étage dans un tintement jovial, étrangement lugubre dans le silence de l'immeuble. Les portes s'ouvrent et Romy se propulse vers l'avant, dans un mouvement calculé. Comme prévu, elle entre en collision avec nul autre que Jimmy Constant avant même de traverser les portes de l'ascenseur. Dans sa chute délibérée, elle s'agrippe à son manteau.

— Oh, désolée, vraiment désolée ! dit-elle dans une voix perchée.

Il la redresse en tenant fermement ses épaules. La force de sa poigne laissera certainement des bleus sur sa peau. Romy cache, dans sa main, le téléphone qu'elle a soutiré du manteau de l'homme.

— Pas de problème, la rassure-t-il.

Un sourire pratiqué de pure politesse s'affiche sur son visage. Puis, ses yeux bleus la scannent, comme s'il s'intéressait pour la première fois à sa présence. Romy demeure figée, coincée dans son emprise de fer.

Dans d'autres circonstances, Romy lui aurait déjà envoyé son poing au visage. D'un coup de pied à sa rotule, elle aurait pu le faire tomber, le faire agenouiller. Mais elle n'en fait rien. Quelque chose la retient.

Ce n'est pas le bon moment, se convainc-t-elle. Elle n'est pas certaine de comprendre ce qui l'arrête réellement. Elle aurait déjà dû lui enlever sa vie. L'élan ne lui vient pas.

— Nous nous sommes déjà croisés, n'est-ce pas ? demande-t-il.

— Je ne pourrais pas dire, monsieur.

Elle feint l'ignorance d'une jeune fille, le respect d'une salariée face à son supérieur. Le coin des lèvres de l'homme remonte, un tressaillement léger qui la fait frissonner.

— Tu peux m'appeler Jimmy, voyons. À ton âge, tu dois être une stagiaire, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Bien qu'elle ait ignoré ouvertement sa demande, Jimmy semble satisfait d'entendre Romy s'adresser de nouveau à lui avec un signe clair de respect. Les signaux d'alarme dans son esprit ne se taisent pas. En l'absence de commande, l'ascenseur a refermé ses portes derrière eux. La boîte de métal est immobile, au quatorzième étage. Pourtant, Romy a encore mal au cœur. Si elle fermait les yeux, elle se croirait en chute libre.

Maintenant, est-ce le bon moment ?

— Tu dois être studieuse, encore au bureau aussi tard.

Romy cherche la colère qui l'a poussée jusqu'ici. Elle sait qu'elle existe encore, tapie sous sa terreur. Mais malgré tout ce qui l'a amenée ici, elle est incapable de l'invoquer. La voix de sa survie se fait muette, confrontée à l'éventualité d'un meurtre délibéré.

Jimmy la lâche pour fouiller dans la poche intérieure de son veston. Dans son moment d'inattention, Romy en profite pour cacher le téléphone volé dans son jeans. Son cœur bat à tout rompre. A-t-il déjà remarqué l'absence de son cellulaire ?

Ne devrais-tu pas le tuer à l'instant ? s'ordonne-t-elle, mais la réponse ne lui vient pas. À l'intérieur d'elle-même, il ne lui reste plus que ce souhait profond et assourdissant de retourner auprès de Cass. La survie ne lui suffit plus.

— C'est inhabituel pour une stagiaire de rester après la fermeture. Je ne voudrais pas avoir à aviser tes superviseurs.

Jimmy attrape son poignet avant qu'elle ne puisse sortir son canif, son mouvement interrompu avant même qu'elle n'ait pu effleurer le manche rassurant de son arme. Mais le danger est en suspens lui aussi : Jimmy Constant ne tient qu'un stylo.

— Écoute, je te donne mon numéro. N'hésite pas à m'écrire ou à m'appeler à tout moment de la journée ou de la nuit. Tu m'as l'air intelligente et je ne voudrais surtout pas que tu échoues ce stage. Tu as un futur brillant devant toi, il ne faudrait pas que tu le gâches.

Ses mots cachent une invitation teintée de menace. Romy retire son bras dès qu'il finit d'écrire les chiffres dans sa paume. Elle a immédiatement envie de frotter sa peau jusqu'à ce que l'encre disparaisse. Romy contemple les chiffres alignés sur son corps, détachée d'elle-même.

Tue-le. C'est maintenant ou jamais.

Elle se donne l'ordre sans y croire. Maintenant qu'elle est face à la réelle possibilité de commettre un meurtre, l'anxiété brouille sa vision, noie toute pensée cohérente. Il n'y a plus que son pouls dans ses tympans, l'éboulement décousu de sa respiration.

La dernière fois, le sang s'était étalé en motifs macabres sur le carrelage. Ici, sur le plancher lisse et gris de l'ascenseur, il s'écoulerait en une grande flaque uniforme. En aurait-elle sous les ongles, comme la dernière fois ? L'étourdissement l'assaille. L'ascenseur n'a toujours pas bougé.

Elle a seulement envie de finir sa mission officielle et de retourner voir Cass.

La voix autoritaire de Jimmy Constant la ramène à la réalité.

— Ne sortais-tu pas ici ? Je dois descendre.

La décision doit être prise maintenant. Elle glisse machinalement sa main dans sa poche pour empoigner son canif, peu convaincue. Ses doigts se referment sur le vide.

Il n'y a rien. Elle n'a pas son canif.

Où est-il ? L'avait-elle récupéré au retour de sa dernière mission dans cet immeuble ? Romy fouille sa mémoire en vitesse, mais elle ne se souvient pas de l'avoir repris. Ce qui signifie... que le canif est toujours en sécurité avec Cass.

Romy éclaire sa gorge.

— Oui, c'est vrai, pardon.

Elle fait dos à l'homme et appuie sur le bouton à quelques reprises pour ouvrir les portes. Romy sort en trombe et s'aventure aveuglément dans le corridor, tout pour s'éloigner de Jimmy Constant et de sa propre impuissance. Derrière elle, l'ascenseur annonce le départ de sa cible dans un bruit mécanique distant. Dès qu'elle le sait hors de portée, ses jambes flanchent. Elle se rattrape de justesse contre le mur.

L'acte manqué la soulage comme si, enfin, elle pouvait se justifier d'abandonner ce plan de meurtre. Le canif qui manque à l'appel l'absout de tout crime. Elle est épargnée. Peut-être que Jimmy Constant mérite de mourir, mais Romy n'a plus envie de prendre le blâme. Le sang a été lavé de ses mains. Peut-être que finalement, il n'y en a jamais eu.

Romy n'avait rien à perdre. Si on l'avait mise en prison pour son geste, au moins elle aurait été logée et nourrie indéfiniment, elle n'aurait plus à dépendre de qui que ce soit. Au moins, la justice aurait été faite pour Jimmy Constant.

Maintenant, la justice lui semble secondaire face à son désir de vivre. Une nouvelle forme d'égoïsme se déploie dans tout son être, différent de celui qui l'a sauvée. Elle veut sortir d'ici. Elle veut une chambre qui peut se verrouiller, mais aussi une chambre qui lui appartient. Elle veut un futur, bien qu'il soit encore inconcevable à ses yeux. Elle veut revoir Cass.

Maintenant, la justice qu'elle convoite porte le visage flou de l'avenir qui se dresse devant elle. Romy expire tout l'air de ses poumons. La violence l'a quittée.

Il ne lui reste plus qu'à mettre en marche le plan original.

CASS

L'arrière-boutique de l'épicerie empesté le lait caillé. Malgré les murs de béton, le wifi employé prêté par Anissa, la caissière, se rend parfaitement jusqu'à l'ordinateur portable de Cass.

D'ici, Cass exécute sa partie du plan. Elle ouvre le navigateur pour accéder au portail de la banque de Jimmy Constant. L'appareil en équilibre sur ses genoux chancelle lorsque ses doigts tapent sur le clavier avec précaution. Un à un, elle retranscrit le numéro de carte bancaire récupéré par Jacob.

Le sang dans ses veines brûle. Contrairement au piratage, il y a quelque chose de particulièrement intime dans ce processus lent d'infiltration informatique. L'option *Mot de passe oublié ?* brille une seconde sous le curseur de la souris. Cass clique sur les mots dans un abandon total.

C'est maintenant ou jamais. En haut de la page suivante, une question de sécurité s'affiche, une énigme lui bloquant le passage vers le Graal.

Quel est le prénom de votre enseignant ou enseignante de 3^e année ?

Toutes les semaines de préparation se concrétisent à ce moment précis. Ce vol est un examen pour lequel Cass a étudié assidûment et la question active son système nerveux, déclenche le battement affolé de son cœur, puisque ça y est. Tous ses efforts n'auront pas été en vain. Elle possède la bonne réponse. Elle doit seulement l'écrire.

Cass fait défiler ses notes. Les informations recueillies par Romy forment un bottin complet sur Jimmy Constant, une biographie de faits inusités créée en prévision de cette étape spécifique.

Date et année de naissance. Ville natale. Deuxième prénom de son frère aîné. Rue sur laquelle il a grandi. Marque de sa première voiture. Nom de son premier animal de compagnie. Surnom d'enfance. Et finalement : prénoms et noms des enseignants du primaire. *Bingo*.

Dans le champ vide, Cass tape le nom « Claudette ». Les lettres s'agencent à la manière d'une formule magique, insensée et miraculeuse. Cass pourrait envoyer une carte de remerciement anonyme à cette enseignante tant elle est reconnaissante de son existence, la clé de sa réussite. Elle se contente de cliquer sur *Continuer*.

Finalement, la page suivante lui demande d'envoyer un code de sécurité au numéro de téléphone au dossier. Il s'agit de la dernière étape. Celle qui oblige Cass à attendre, à espérer, à croire. Il ne lui reste plus rien à faire pour le moment. Elle doit simplement croire en Romy.

Elle attend. L'écran verrouillé demeure vide. Aucune notification ne survient pendant cinq longues minutes. Cass met son téléphone en veille, un rectangle de lumière bleue imprimé en négatif dans son champ de vision. À tout moment, Romy pourrait la contacter. Deux éventualités se présentent à elles : la réussite ou l'échec. Cass préfère ne pas considérer les conséquences d'un échec.

Ses pensées divaguent vers l'immeuble de l'autre côté de la rue et empruntent le chemin familier de l'inquiétude. Rien ne peut empêcher cette angoisse sourde de vibrer sous sa peau. Après tout, la tâche de Romy est immense, presque irréalisable. Du moins, dans la perspective de Cass : elle ne pourrait jamais subtiliser un cellulaire à un étranger sans qu'il s'en aperçoive.

Cass fait tourner la carte d'employé accrochée à son cou pour se distraire. Elle observe le sourire de son père dans la photo et refoule sa culpabilité. Bien qu'elle se sente incapable de voler un cellulaire à un étranger, elle a pourtant su voler dans les poches de son propre père. Son manteau de travail, accroché au bord de la porte, avait été une cible facile.

La difficulté s'est plutôt manifestée sous la forme d'une impression nette de trahison. Elle n'avait pas le choix. Il lui fallait une option de secours, une manière d'atteindre Romy en cas de problème. Et si tout se passait bien, la carte ne serait pas utilisée.

Au moment de son geste, son père dormait. Elle l'entendait ronfler, un vacarme cyclique qui l'apaise toujours, étrangement. Dans les deux nuits de congé qu'il obtient par semaine, il récupère tout le sommeil perdu à récurer des immeubles et à nourrir sa fille. Tous les petits sacrifices de son père pèsent sur sa conscience. Leur réfrigérateur est un jardin d'abondance. Les fruits et les légumes frais s'accumulent sur les tablettes, puisque Cass aime se faire des collations toutes les heures de la journée, et son père fait l'épicerie en conséquence. Elle ne manque jamais de lait pour ses céréales ou son thé matinal.

Récupérer la carte d'employé avait été facile. Surmonter son sentiment de culpabilité écrasant, en revanche, avait été plus difficile qu'elle ne l'avait anticipé. Il lui semble que la légèreté l'a quittée le jour de son accident. Elle ne se souvient pas s'être déjà sentie insouciante. Peut-être qu'à la fin de son plan, elle se sentira enfin mieux.

L'attente aggrave le flot concentrique de ses pensées, le rend insoutenable. Romy a-t-elle vécu une telle torture en l'attendant à l'église, hier soir ?

Puis, son téléphone vibre un coup. Cass s'empresse de l'allumer. Le message de Romy contient seulement deux lettres : GO.

Le signe de vie est suffisant pour que tous les muscles de Cass se relâchent. Romy a réussi. Entre ses mains se trouve le téléphone de Jimmy Constant. Le dévoilement de ce miracle l'empêche de respirer. Sur l'ordinateur, Cass confirme l'envoi du code de sécurité. Elle n'a pas à attendre longtemps : quelques secondes plus tard, le code de sécurité lui parvient, transmis par Romy.

311 087.

Cass le retranscrit en vitesse et confirme le code.

La page charge et se transforme, lui donne accès à la réinitialisation du mot de passe.

Elles y sont arrivées.

Les doigts de Cass bougent à vive allure sur le clavier. Dans un élan d'euphorie indescriptible, elle invente un nouveau mot de passe composé de lettres et de chiffres interchangés. Elle le réécrit méticuleusement, retape chaque lettre avec précaution, prise d'un léger tremblement.

Au clic suivant, l'accès lui est permis.

Une animation de cadenas se déverrouillant l'accompagne alors que le portail s'ouvre. Les montants défilent en de longues séquences, dispersés sur l'écran dans différents comptes.

Cass étouffe un cri de joie sous sa main.

L'argent s'additionne en des quantités astronomiques de chiffres et de nombres. Le montant de liquidité dépasse ses attentes. Il y a beaucoup plus que 500 000 \$. Jacob avait raison. Cass ne rêvait pas assez grand, malgré tous ses efforts. Son cerveau refuse de conceptualiser la somme totale, une immensité qui évade sa compréhension. Elle s'oblige à déposer l'ordinateur délicatement au sol pour se lever, soudainement incapable de rester assise une seconde de plus.

La douleur blottie passivement au milieu de son dos est momentanément anéantie par son extase. Elle pourrait sauter, crier. Elle couvre sa bouche de ses deux mains par peur qu'un autre son ne s'échappe d'elle. Son euphorie se fait viscérale, dévorante.

Enfin. Après tant de travail, tant d'essais et tant d'erreurs.

Cass se penche pour reprendre l'ordinateur et réveille l'inconfort dans sa colonne. L'ignorer est facile lorsqu'elle est si près de son but. Elle est prête à sacrifier toute sa journée du lendemain et à la passer étendue dans son lit si elle peut atteindre son objectif aujourd'hui.

Quelques minutes plus tard, un virement de 1,5 M\$ quitte le compte de Jimmy Constant vers celui de leur opération. Trois fois plus que les 500 000 \$ prévus. Sur son téléphone, elle s'empresse d'accepter le virement dans le compte de banque prévu à cet effet, conçu avec l'expertise de Jacob pour être impossible à retracer. Cette étape est cruciale. Les mots de Jean-Dannick sont toujours présents dans son esprit. Avec cet argent, elle pourra l'aider adéquatement. Elle pourra aider tellement de gens. Rectifier le tir.

Le montant dans son compte de banque gonfle démesurément.

Elle se déconnecte du compte de Jimmy Constant sans attendre. L'extase monte dans sa poitrine, dans ses joues relevées par un sourire perpétuel.

Il ne manque plus que Romy.

Cass attend, cette fois dans une anticipation semblable à celle de l'enfant qui doit patienter pour ouvrir ses cadeaux à sa fête. Les montagnes de boîtes qui l'entourent s'inscrivent dans sa mémoire, s'érigent comme le décor de sa victoire ultime. Elle doit remercier tant de personnes. Elle a tellement de virements à effectuer, maintenant qu'elle a touché à la somme monumentale. Pour l'instant, Cass se contente de tapoter ses joues rouges, prise d'une joie pure, incontrôlable.

L'espoir auquel elle s'accroche depuis si longtemps s'est enfin déplié en une réalité concrète. Les couleurs vives des toiles de Hugo qui réinventent le paysage de la ville ne lui semblent plus si loin. Les formes abstraites se multiplient sous ses paupières. Le futur est étincelant, lumineux.

Le besoin de partager la bonne nouvelle à Romy la prend. Cette fois-ci, elles ont réussi. Les papillons dans le ventre de Cass remuent à l'idée de la revoir. Cass n'a jamais été aussi légère, sans le poids de la responsabilité sur les épaules. Le monde vient de s'ouvrir à elle, plein de possibilités, de souhaits et d'émotions qu'elle ne se laissait pas ressentir.

Maintenant qu'elle a réussi, qu'elle s'est prouvée, elle peut prendre Romy dans ses bras, prendre sa main et la serrer fort dans la sienne. Elle peut éloigner les mèches sombres du visage de Romy, lui demander silencieusement la permission de l'aimer, maintenant qu'elle a réussi, maintenant qu'elle peut le mériter.

Cass expire, un souffle court et fébrile qui ne parvient pas à la calmer. Elle ouvre son téléphone pour écrire à Romy, lui annoncer la bonne nouvelle. Elles ont réussi.

ROMY

Si près de la fin. Romy était si près de la fin.

Une fois le code de vérification envoyé à Cass, il ne lui restait plus qu'une étape toute simple : déposer le téléphone de Jimmy Constant dans son bureau. Ainsi, aucun soupçon ne serait éveillé immédiatement. Il pourrait croire en un simple oubli. Le téléphone ne pourrait pas être retracé à elle.

La porte du bureau s'est ouverte sans pépin. Romy venait tout juste de restituer le téléphone volé lorsqu'elle a entendu les pas dans le couloir. Une démarche assurée, des semelles qui claquent contre le plancher lisse et blanc du quatorzième étage, sans discrétion.

Romy se fond dans le décor, obéit à son réflexe habituel, celui de se faire invisible, de disparaître. Elle s'accroupit sous le long bureau de bois au moment où le dé clic électronique de la serrure se fait entendre. Les ampoules éteintes de la pièce la camouflent suffisamment. Il n'y a que le bout de ses bottes qui dépassent de sa cachette de fortune. Elle tire ses jambes vers elle. Elle ne peut pas se faire plus petite.

Faites qu'il ne me voit pas, faites qu'il ne me voit pas.

Elle répète la pseudoprière dans sa tête, fixe son attention sur l'épée décorative accrochée au mur devant elle. La lame scintille sous l'effet de la lumière vive qui s'infiltré soudainement dans le bureau. Une ombre passe sur le mur. Quelqu'un est entré. L'intrus circule aisément dans la pièce et Romy sait de qui il s'agit. L'homme qu'elle vient d'épargner. L'homme qu'elle vient de fuir. Jimmy Constant.

La silhouette d'ombre se déplace sur le mur, s'arrête à gauche de l'épée.

Même sans le voir, Romy comprend qu'il surplombe la table où elle a déposé le téléphone il y a moins d'une minute. Elle croit reconnaître le bruissement de l'appareil qui frôle doucement la surface de verre du meuble. Il a saisi le téléphone.

A-t-il cru en son propre oubli ? L'endroit où elle a laissé le cellulaire était-il trop inhabituel ? Peut-il sentir la chaleur résiduelle de la paume de Romy sur le métal de l'appareil ? Elle appuie son poing contre ses dents pour étouffer sa respiration trop bruyante dans le silence délicat de la pièce. Un geste de trop, un souffle trop profond suffirait à briser l'équilibre précaire de sa cachette.

Le tintement d'une notification tranche l'air, juste à côté d'elle.

Le son provient de sa propre poche.

Non. Non. Non. Romy pourrait sangloter tant sa panique la dépasse, totale et immense.

Elle sort son téléphone et baisse le son agressivement, mais il est déjà trop tard. Dans sa hâte, Romy voit le message de Cass sans le lire : C'EST FAIT !!

Romy se contente de répondre en urgence : S.O.S.

— Qui est là ?

La question de l'homme ne porte aucune trace d'inquiétude. Elle retentit tel un ordre, change drastiquement l'atmosphère de la pièce. L'autorité imposée de Jimmy Constant renverse la dynamique habituelle. Face à un cambrioleur ou à une présence étrangère dans un lieu familier, n'importe qui d'autre se serait posé en victime. Pas cet homme.

Ici, c'est Romy qui hérite du rôle de la proie.

Ses dents laissent des marques sur ses jointures. La douleur la recentre, lui rappelle qu'elle est capable de blesser, de se battre. Elle sait comment faire tomber un assaillant d'un coup de genou, elle sait repérer ses points faibles, les déstabiliser au meilleur moment. La situation actuelle n'a rien d'un combat de corps-à-corps. Pourtant, les mêmes règles s'appliquent. Romy doit trouver comme faire pencher la balance en sa faveur. Et en restant cachée, accroupie, elle offre la main haute à Jimmy Constant sur un plateau d'argent.

Elle sort d'en dessous du bureau. Il est trop tard pour que l'invisibilité soit un atout. Sa volonté de faire face à l'homme en tant qu'égale est légèrement plus grande que sa peur. Son corps entier tressaille lorsqu'elle pose les yeux sur lui.

— Toi ? Que fais-tu dans mon bureau ? Comment es-tu entrée ?

— La porte était ouverte, parvient-elle à dire.

Le mensonge trébuche contre les parois de sa gorge sèche. Soudainement, elle a sept ans et elle fait face à son père mécontent de sa désobéissance. Elle repousse l'image loin dans son être ; elle ne lui est d'aucune aide.

Malgré leur pâleur, les sourcils proéminents de Jimmy Constant projettent une obscurité sévère sur son visage. Son expression dure traduit son scepticisme.

— Je ne crois pas que ça soit possible. Veux-tu me donner une deuxième réponse ?

Romy se sent prise au dépourvu. Le meuble de travail se dresse entre eux comme sa seule protection. Elle n'a jamais ressenti aussi sévèrement l'absence de son canif. Elle n'a pas ressenti le besoin de le tenir dans son poing depuis des semaines. Après la décision qu'elle vient de prendre de ne pas tuer, Romy aurait-elle tout de même pu brandir l'arme contre lui ?

Son désir de revoir Cass et son désir de vivre s'unissent en une seule et même force. Elle doit sortir d'ici. La porte entrebâillée la nargue, laisse entrevoir le couloir illuminé de sa fuite dans un éclat moqueur et éblouissant. À contre-jour de la lumière artificielle, Jimmy Constant se pose en obstacle indélogeable.

Devrait-elle s'enfuir ? Ou tenter de sauver l'opération en balayant les soupçons de leur cible ?

— J'ai vu votre téléphone au sol, dans le couloir. Je voulais simplement vous le ramener.

Si seulement elle pouvait effacer les tremblements qui affligent ses cordes vocales, elle pourrait être convaincante. Romy se maudit intérieurement pour toutes ses failles, tous les faux pas qui l'ont menée ici.

— S'il s'agit de la vérité, que faisais-tu sous le bureau ?

Elle reste muette, incapable de se justifier. Sa frayeur demeure sa plus grande vulnérabilité. Jimmy Constant lève son téléphone d'un geste qui paraît ennuyé, mais Romy sait qu'il n'en est rien. Chaque mot et chaque mouvement de cet homme possèdent la précision d'une arme létale.

— Tu m'as pris ceci dans l'ascenseur, n'est-ce pas ?

Il sait. L'énergie de sa peur s'intensifie, parcourt ses membres sous forme d'adrénaline. Romy écoute enfin sa pulsion de fuite. Il n'y aura pas de meilleur moment pour se sauver.

Elle se rue vers la porte.

Dans un mouvement fluide, elle saute par-dessus le meuble de travail. Aussitôt retombée sur ses pieds, elle s'élance dans une course. Dans son esprit, elle retrace déjà le chemin du retour. Aura-t-elle le temps de se rendre aux escaliers sans qu'il la rattrape ?

Elle ne parvient même pas à sortir de la pièce.

Jimmy anticipe son intention, l'attrape à quelques pas de la sortie. Un cri s'échappe de la gorge de Romy, guttural, colérique. Elle se débat contre le parfum luxueux et les bras qui l'encerclent, lance ses pieds aveuglément en coups sporadiques.

Jimmy la repousse vers le fond du bureau. Il ne la suit pas, reste devant la porte. Seule sa respiration accélérée révèle son effort. Il affiche toujours cet air posé.

— Reste calme, ordonne-t-il.

Romy mord sa langue. Elle ne sait plus comment fuir, comment se sortir de cette situation.

Fais-moi confiance, avait demandé Cass d'un ton suppliant, lorsqu'elles étaient sur le toit. Juste avant que tout éclate, que tout déboule. Avant qu'il ne reste plus qu'elles, deux contre le monde.

Romy lui fait confiance. Son appel à l'aide a été envoyé et Cass trouvera une solution comme elle le fait toujours. Remettre sa survie entre les mains de quelqu'un d'autre est une décision contre-intuitive, mais c'est la seule qui lui semble viable. Si Jimmy Constant est une lame affûtée, Romy ne peut qu'espérer que Cass soit une bombe à retardement.

Elle doit seulement gagner du temps. Survivre. Cette fois-ci, pas seulement par instinct, mais pour ce qui vient après la survie.

Un futur l'attend.

CASS

La carte d'employé de son père lui sert de talisman de protection. Le bout de plastique est chaud dans sa main moite. Elle lui débloquent l'accès à l'immeuble, puis jusqu'au quatorzième étage. L'appel à l'aide de Romy oscille encore sous ses yeux, trois lettres qui présagent une fin du monde à laquelle Cass ne croit pas survivre.

Elle freine sa course.

Au bout du couloir, la dernière porte est déjà entrebâillée et s'ouvre sur une pièce sombre. La mince tranche d'obscurité qu'elle donne à voir avale toute la clarté synthétique de l'étage. Des chuchotements sévères parviennent jusqu'à Cass : une voix inconnue, grave et dominante, lance un éclair d'adrénaline dans sa colonne qui éteint momentanément la douleur.

Non. Non. Tout sauf ça.

Mais la plaque sur le mur le confirme, avec la certitude du métal gravé avec prestige. Un nom s'y détache, alimente la terreur qui la prend tout entière. Il s'agit du bureau de Jimmy Constant et, sans aucun doute, la voix lui appartient.

Cass halte sa respiration, ferme les paupières brusquement. Elle tente de se couper de ses sens pour se concentrer, mais rien n'y fait. Aucun plan n'apparaît. Rien ne peut faire disparaître cette situation qu'elle a créée.

Un poids dans sa poche attire son attention. Le canif. Cass le traîne avec elle depuis quelque temps. Elle cherchait le bon moment pour le rendre à Romy et s'en est retrouvée incapable à chaque occasion. Romy lui a remis l'objet dans un gage de sa confiance naissante et depuis, Cass le porte comme un rappel tangible de sa responsabilité, un symbole de ce qu'elle doit, en retour, à Romy. Et qu'a-t-elle fait de cette confiance ?

Cass s'approche pour mieux entendre l'échange. Elle doit savoir si Romy se trouve bel et bien dans la pièce. La voix de Jimmy Constant s'élève.

— Je me disais bien que je t'avais déjà vue. Nous nous sommes croisés, le jour de la tentative de piratage, n'est-ce pas ?

Romy ne répond rien, mais il n'y a aucun doute dans l'esprit de Cass qu'elle est là, dans le bureau, seule avec Jimmy Constant.

Cass lutte contre le désir impulsif d'ouvrir entièrement la porte pour poser ses yeux sur Romy, pour s'assurer qu'elle est là, vivante, saine et sauve. Cass n'en fait rien. Suivre son cœur mettrait Romy davantage en danger.

— Êtes-vous réellement une stagiaire ? Ou aviez-vous comme seul objectif de me ruiner ?

La présence de Romy dans le bureau de Jimmy Constant au moment du virement frauduleux l'incrimine. Si Cass s'éclipsait discrètement, Romy pourrait en prendre entièrement le blâme, comme Jacob l'avait fait pour protéger l'opération. Mais dans quel but ? Le montant devrait être restauré et tous leurs efforts n'auront servi à rien. Et Cass refuse de sacrifier Romy pour l'opération. Sans Romy, Cass se voit mal continuer ce projet. L'idée d'avancer seule dans son plan après avoir échoué à maintes reprises noue sa gorge. La culpabilité d'un tel échec suffirait à l'anéantir. Elle ne peut pas perdre.

Inès compte sur elle. Des femmes qui vivent de la violence conjugale comptent sur elle, sans le savoir. Jacob compte sur elle. Il lui semble que la ville entière repose sur ses épaules, bien qu'elle se soit donné cette responsabilité. Trop de gens lui ont offert aveuglément leur foi, ont cru en elle et en ses ambitions folles. Ils l'ont sanctifiée, et en retour, elle ne peut pas les laisser tomber. Et surtout, elle ne peut pas laisser tomber Romy. Elle se le refuse.

De l'autre côté de la porte, l'homme émet un claquement de langue désapprouvateur.

— Tu joues à un jeu dangereux. Je peux te ruiner en retour. T'envoyer en prison ou entacher ta réputation pour toujours. Il n'y a pas de limites à ce que je peux te faire.

La colère se mêle à la terreur dans le corps de Cass. Elle la met de côté pour trouver un plan logique. Si elle doit être guidée par une émotion, elle choisit l'amour. *L'amour pour Romy ou l'amour du monde* ? Elle ignore la pensée, inutile, improductive. Lorsque la voix de Romy s'élève, Cass respire enfin, frappée d'un bref soulagement.

— Je pourrais entacher la vôtre aussi, menace Romy sans parvenir à cacher sa peur. Après tout, un supérieur qui écrit son numéro dans la main d'une stagiaire mineure, ça paraît mal. J'en connais d'autres qui pourraient témoigner contre vous.

Jimmy Constant lâche un faux rire incrédule. Le son lance de l'adrénaline dans les veines de Cass. À quoi Romy fait-elle allusion ?

Cass repense à ce jour-là, lorsque Romy était apparue à sa fenêtre, bouleversée. Son regard fuyant, ses mains nerveuses. Était-ce ça, l'information qu'elle avait trouvée et cachée à Cass ? Que Jimmy Constant abusait de son pouvoir auprès de ses employées ? Soudain, le désir de Romy d'exposer leur cible pour ses crimes a beaucoup plus de sens.

— Ta parole ne vaut rien, dit-il, un sourire dans la voix. Il n'y a pas de caméra à l'intérieur de ce bureau, si j'étais toi, je ferais attention.

Le pouls de Cass s'accélère. Elle ferme les yeux à nouveau. Cette fois-ci, pas le choix. Un plan. Il lui faut un plan.

Une solution fait surface en elle, une sorte de pensée intrusive que Cass aurait habituellement balayée sans même y réfléchir.

Tout n'est pas perdu. Après tout, il n'y a qu'un seul témoin. Il suffit de s'en débarrasser.

Elle s'arrête sur l'idée, la considère un instant, la tourne dans son esprit telle une perle lisse qu'elle tâterait aveuglément à la recherche d'irrégularités. Le meurtre ne peut pas être la meilleure option. *N'est-ce pas ?* tente-t-elle de se convaincre sans succès.

Un coup d'œil suffit à confirmer que ce corridor est dénué de caméras de surveillance. Jimmy Constant vient de confirmer que son bureau en est dépourvu aussi. L'arme du crime prend tranquillement la forme du canif de Romy dans sa poche. Cass s'imagine déjà le geste, le mouvement précis de la lame rétractable qu'elle pourrait manier avec facilité.

Bien entendu, ce n'est pas un plan sans failles. Après coup, on pourrait facilement la replacer ici, retracer le meurtre jusqu'à elle. Ce serait un risque monumental. Sa propre condamnation, peut-être. Mais sa réticence à prendre des risques pousse les autres à en prendre pour elle. Comme une Sainte, perchée haut dans le ciel, elle n'intervient jamais de manière significative. Encore et encore, elle a laissé les gens qu'elle aime se mettre en péril en son nom.

Cette fois-ci, il n'en est pas question. Cass s'accroche à ce plan insensé.

Si Jimmy Constant mourait, il ne pourrait pas dénoncer Romy pour le vol. Il ne pourrait pas témoigner de sa présence. Romy redeviendrait invisible, indétectable. Sauve. Peut-être même qu'elle pourrait apprendre à Cass comment s'effacer et disparaître à son tour. Elles pourraient fuir ensemble.

Et surtout, surtout, l'argent n'aurait pas à être rendu. Le montant complet pourrait être redistribué, et Cass aurait respecté sa parole. Elle sauverait Romy et toute leur opération.

Une fois de plus, le monde se dévoile sous un nouveau jour devant cette solution absurde. La violence n'a jamais semblé productive pour Cass. Mais son choix de retirer Jimmy Constant de l'équation ne lui paraît pas violent. Ce n'est qu'une étape de plus vers son but. Une sorte de nécessité étrange.

La conviction se loge douloureusement dans le creux de sa paume, à l'endroit où elle serre maintenant le manche du canif jusqu'à en avoir les jointures blanches.

Elle pense à son père, brièvement, une sorte de cruauté auto-infligée qu'elle chasse immédiatement pour ne pas perdre son sang-froid. Une fois le fait accompli, elle pourra enfin prendre soin de son père à son tour. Tout sera possible. Les battements de son cœur effrayé se régulent tranquillement, apaisés par les étapes claires qui se dessinent devant elle. Les plans l'ont toujours rassurée et celui-ci ne fait pas exception.

Cass se glisse dans l'embrasement de la porte. Le tapis du bureau feutre ses pas, camoufle son entrée dans la pièce.

Jimmy Constant lui fait dos. Ses épaules imposantes bloquent le champ de vision de Cass. Elle s'immobilise derrière lui. Elle attend le moment où sa présence sera inévitablement trahie. Il n'en est rien.

L'homme ne se retourne pas. Il continue son discours, s'adresse à Romy.

— C'est mon devoir de bon citoyen d'alerter les autorités de ta présence. À moins que tu aies autre chose à me proposer ?

Les paroles de l'homme ne l'affectent plus. Sa décision est prise et rien ne pourrait venir l'ébranler. Cass se penche sur le côté, furtivement. Si elle s'apprête réellement à poser cet acte, elle doit s'ancrer à quelque chose de stable, de réel.

De l'autre côté de la pièce, face à elle, le regard de Romy s'accroche au sien. Ses yeux s'écarchillent légèrement, mais ne révèlent pas la présence de Cass à l'homme.

En suspension entre elles, les mots passés sous silence s'accumulent. Le désespoir qui luit au fond des iris noirs de Romy se rend jusqu'à elle, lui donne le courage nécessaire.

Cass ferme les paupières. Cette fois-ci, elle n'a besoin de rien imaginer.

Elle déploie la lame.

Le sang coule sans un bruit. Lorsque l'homme tombe, il ne reste plus que Romy et elle.

C'est la naissance d'un monde nouveau.

>

>> Bonjour LA SAINTE,

>

>> Maison d'hébergement pour femmes a accepté votre virement de 200 000,00 \$

> Coopérative de logements abordables a accepté votre virement de 500 000,00 \$

> Le Panier alimentaire a accepté votre virement de 100 000,00 \$

>> Itinérance Jeunesse a accepté votre virement de 100 000,00 \$

> Sophia a accepté votre virement de 1 000,00 \$

>> Jacob a accepté votre virement de 30 000,00 \$ accompagné du message suivant : ÉTUDES

> Jean-Dannick a accepté votre virement de 20 000,00 \$ accompagné du message suivant :
FINANCEMENT DES ARTS, HUGO

>> Vente Belle Patate a accepté votre virement de 529 000,00 \$

> Édouard Saint-Pierre a accepté votre virement de 20 000 \$ accompagné du message suivant :
PRESTATION POUR PROCHE AIDANT

/

/|

/

/nouveau serveur ?

IMAGINER LE POSSIBLE

Cet essai se veut un appel à l'espoir.

Je veux être transparente en ce qui concerne mes intentions profondes, ne pas me donner de prétentions abstraites et uniquement intellectuelles : je tiens à faire déborder des cadres de cet essai les principes que j'y explorerai, les laisser contaminer mes pratiques littéraires ainsi que mon quotidien. Toutes les phrases de ce texte, incluant celle-ci, sont porteuses de ma croyance paradoxalement désespérée qu'il faut garder espoir qu'un monde meilleur est possible. À quiconque lira ceci, je dirai qu'il s'agit de la seule chose d'importance à retenir de mon mémoire. Toutes mes réflexions littéraires ou universitaires sont une tentative ultime de communiquer ceci : l'espoir est le seul remède, la seule solution viable au désespoir et au cynisme.

Lors d'une série d'entretien, C.J. Polychroniou demande à Noam Chomsky si la situation mondiale actuelle est réellement désespérée. Mon sentiment trouve un écho dans son propos, mon projet s'aligne avec la vision qu'il communique : « On ne peut en avoir la certitude. On sait toutefois que si l'on cède au désespoir, on contribue nécessairement à l'aggravation de la situation, et que si l'on s'accroche aux lueurs d'espoir existantes et qu'on en fait bon usage, un monde meilleur devient possible. On n'a pas vraiment le choix¹. »

Je me lance dans l'écriture en obéissant à cette même logique. Une pratique d'espoir, parce que l'inverse serait de contribuer au déclin. Un espoir enragé et obligé, même si tout pointe vers l'aggravation. Je refuse d'abdiquer, je refuse d'anticiper une apocalypse de plus, je fais plutôt de ma fiction un lieu où peuvent se multiplier les possibilités, les résistances, les voix. Je ne me tapirai pas dans une impuissance inventée qui justifie l'inaction. Je me mobiliserai tout entière pour faire fleurir l'imaginaire utopique.

Il faut cesser de se croire impuissant·es. Il faut, ensemble, faire vivre l'espoir d'un monde meilleur à travers chacune de nos paroles et chacune de nos actions. Il faut avoir le courage d'imaginer mieux. C'est là que tout peut commencer.

¹ Noam Chomsky, *L'optimisme contre le désespoir. Entretiens avec C.J. Polychroniou*, Montréal, Lux, coll. « Futur Proche », 2017, p. 125.

*C'est la fin du monde à tous les jours
Mais des enfants jouent dans la cour
C'est la fin du monde mais on s'en fout
Y en aura d'autres après nous*

Lou-Adrianne Cassidy, « La fin du monde à tous les jours »

Le 21 décembre 2012, j'avais onze ans et les rumeurs de la fin du monde couraient depuis des mois. La date à laquelle le calendrier maya s'arrêtait brusquement avait été interprétée comme une prophétie de fatalité. Je me souviens de ma peur inavouée que le monde disparaisse pendant la nuit, qu'il s'échappe entre l'heure de mon coucher et celle de mon réveil. Que je ne me réveille pas; que personne ne se réveille. J'étais un peu vieille pour me faire border, mais, ce soir-là, ma mère est venue me reconforter. Je me souviens de ses questions, sa manière de me pousser à réfléchir : « Qu'est-ce que tu en penses, toi? Est-ce que tu crois que le monde va prendre fin entre aujourd'hui et demain? » Avec tout l'ego de la préadolescente que j'étais, j'ai répondu avec assurance que je n'y croyais pas du tout, que je n'étais pas inquiète puisque malgré ma peur, j'étais capable de voir les choses clairement, et il me semblait impossible que la planète cesse subitement d'exister.

En 2012, la crainte était infondée — ou plutôt, elle était fondée sur une légende devenue rumeur. C'était plus facile de ne pas la laisser influencer mon jugement. Qu'en est-il d'aujourd'hui?

Combien de fois ai-je entendu, entre deux bouchées de sandwich, sur mon heure de dîner, une collègue commenter l'actualité en affirmant que nous sommes voué·es à la déchéance dans le fascisme? Combien de fois ai-je entendu mon père lancer à la légère, lors d'un souper de famille, que l'humain disparaîtra au profit de l'intelligence artificielle et de la robotisation? Combien de fois mes amies écoanxieuses ont-elles évoqué ce mur de catastrophes climatiques qui s'érige à l'horizon? Combien de fois a-t-on blagué que nous ne sommes pas certain·es de vivre encore dans trente, quarante ans?

Les rumeurs d'une fin à venir se propagent. Puisque le discours journalistique et scientifique pointe vers la dégradation de nos conditions de vie mondiales, on en vient à se demander s'il ne s'agirait pas plutôt d'une prévision. Selon Jean-Paul Engélibert, la prolifération actuelle des représentations de fin du monde ne connaît pas de précédent puisqu'elle « s'articule à un discours savant qui, pour la première fois, prend acte de la possibilité effective de la fin du monde². » Lorsque l'actualité confirme et alimente nos craintes, il est plus difficile de les mettre de côté au profit d'une interprétation optimiste du futur. C'est évident : nous ne sommes plus en 2012 et la fin projetée de

² Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, coll. « L'horizon des possibles », 2019, p. 10.

l'humanité ne s'appuie plus simplement sur la superstition. En 2023, lors de la 54^e session du Conseil des droits de l'homme des Nations Unies, le haut-commissaire Volker Türk le déclare haut et fort : « Le futur dystopique est déjà là³. »

Devant cette réalité qui nous paraît immuable, nous cherchons à nous représenter les multiples formes que pourraient prendre la fin du monde et la détérioration de nos sociétés. On donne une teneur à nos plus grandes craintes, on leur taille une place centrale dans notre imaginaire collectif à coup de paroles défaitistes. On rend banale la violence de notre disparition pour se faire à l'idée puisque nous ne savons plus comment l'éviter. Nous y cherchons un brin de réconfort.

C'est déculpabilisant, la fin des temps. Une fois déclenchée, une fois la guerre nucléaire commencée, une fois l'apocalypse entamée, on ne peut plus rien y faire. C'est facile, imaginer la fin. C'est libérateur, c'est purifiant, c'est paisible. On s' imagine que tout brûlera dans un grand feu de joie qui nous purgera de toutes nos peines, de toutes nos responsabilités, de toutes nos impossibilités. Et après, on sera mort·es, on reposera en paix. On s' imagine une nature qui reprendra le dessus, l'humanité éteinte servant d'engrais dans une grande justice transcendante qui ne nous concernera plus, et c'est presque apaisant. Dans les faits, on ne sait pas comment rectifier le tir, alors on se dit que le monde se portera mieux après notre disparition.

Notre confort collectif à imaginer la fin me rend mal à l'aise. Nous accueillons avec un peu trop de familiarité le pire scénario. Par épuisement, par désespoir, par obligation. Nous regardons vers le futur et ce que nous voyons est sombre, terrible, opaque. Et surtout, un tel avenir est devenu banal, attendu. Mais il n'y a rien de banal dans cette idée de la fin. Il n'y a rien de banal dans la lente agonie de l'humanité qui s'éteint.

Les questions de ma mère me reviennent, je me les pose méthodiquement, je tente de dissiper la peur qui me prend au ventre et j'essaie d'y voir clair. Qu'est-ce que j'en pense, moi? Est-ce que je

³ Agnès Pedrero, « Concernant le climat, «le futur dystopique est déjà là», alerte l'ONU », dans *Le Devoir*, 11 septembre 2023, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/environnement/797795/climat-futur-dystopique-est-deja-alerte-onu>>, consulté le 20 mai 2025.

crois à cette fin des temps? Peut-être qu'il s'agit encore de mon ego, mais la réponse est non. Je veux m'ouvrir à d'autres possibilités.

*The aliens arrive.
We like the part where we get saved.
We like the part where we get destroyed.
Why do those feel so similar?
Either way, it's an end.
No more just being alive.
No more pretend.*

Margaret Atwood, *Dearly*

J'attends le métro. Sur l'écran de la station, les images d'une ville détruite en Ukraine laissent place aux cinq conseils écolos du moment. Dans le wagon, je m'efface dans mon fil d'actualité sur Instagram jusqu'à avoir la nausée devant les horreurs qui y sont projetées silencieusement. Je lève la tête à l'approche de la prochaine station. Je vois une publicité pour *Amour apocalypse*.

La dystopie est partout. Impossible d'y échapper. De *Squid Game* à *La servante écarlate* en passant par tous les nouveaux volumes ajoutés à la série *Hunger Games* dans les dernières années, il semble que, dans la culture populaire, la fiction dystopique ne s'essouffle pas. Moi, cependant, je suis à bout de souffle.

Les dystopies peuplent notre quotidien, font miroir à l'état d'alerte qui nous anime sans arrêt. Elles se font mises en garde et réflexion. Elles soulèvent les potentielles dérives de nos sociétés, les extrapolent, les aggravent en guise d'avertissement. Elles soulignent ce qui ne fonctionne pas dans notre organisation sociale et mondiale, et elles anticipent le pire. Elles défamiliarisent pour mieux critiquer⁴. Elles prédisent accidentellement l'avenir, reflètent le présent, se réinventent continuellement.

Je n'en ai aucun doute : plus que tout autre imaginaire d'anticipation, plus que celui de la science-fiction intergalactique et marginalement plus que celui de l'utopie, l'imaginaire de la dystopie est envahissant. J'aurais aimé dire qu'il nous envahit comme une mauvaise herbe, mais il s'agirait d'une image déplacée. Le sentiment dystopique nous envahit plutôt à la manière des pelouses tondues. Il se reproduit et se multiplie jusqu'à devenir la norme. Nous arrachons toute autre possibilité. Les pelouses sont partout et, davantage que les mauvaises herbes, ce sont elles qui sont envahissantes. Les mauvaises herbes désobéissent, repeuplent nos sols d'une multiplicité qu'on ne parvient plus à concevoir pour le futur. L'imaginaire dystopique est une pelouse bien entretenue qui tue toute diversité, qui nous empêche de croire en des avenir indomptables et qui nous garde, en retour, bien domptés.

⁴ M. Keith Booker, *Dystopian literature: a theory and research guide*, Westport, Greenwood, 1994, 408 p.

À force de répétition, les récits dystopiques — qui ne se veulent pourtant pas nihilistes — nous engluent et nous immobilisent. Alice Carabédian en rend compte de la façon suivante :

La multiplication de ces récits dystopiques n'a-t-elle pas des effets normatifs sur nos imaginaires et, par ricochet, sur nos façons de lutter et sur nos façons de percevoir les mondes à venir? Ces mondes dystopiques [...] ne sont-ils pas devenus inéluctables à force de les répéter comme des mantras, des malédictions autoréalisatrices? Ne le sont-ils pas aussi parce que justement ils sont déjà là, réalisés, ils sont déjà la boue dans laquelle nous nous enlisons⁵?

Dans le discours courant, dans l'imaginaire collectif, le rappel incessant de la fin révèle notre désespoir commun et le prolonge, le propage. La fiction nous renvoie l'obscurité dans laquelle nous nous engouffrons. Le réel, en retour, y fait écho. Nous sommes devenus cyniques par rapport à l'avenir.

Dans son mémoire en sciences politiques sur le journalisme environnemental, Juliette Husson se questionne sur la couverture médiatique de la crise climatique. Elle se positionne en faveur d'un journalisme de solution, c'est-à-dire un journalisme qui ne se contente pas de relayer les faits en matière d'écologie, mais qui les accompagne d'un champ d'action concret et atteignable. Elle propose cette alternative après avoir fait le constat suivant : « [Si les journalistes] soulignent tous la nécessité du changement, ils rencontrent l'échec de le mettre en pratique à partir des positions dans lesquels ils se trouvent⁶. » Pour Husson, et pour moi aussi, « l'alerte n'est pas suffisante à l'action et n'a pas de sens si elle ne fournit pas en même temps des solutions⁷. »

Si les dystopies servent d'avertissement, elles ne prétendent pas avoir la réponse à la prévention de la catastrophe, elles veulent seulement nous rappeler que nous devons la prévenir. Selon Engélibert, les fictions apocalyptiques « n'affirment rien, ne construisent pas de scénarios pour le futur, ne proposent pas de solution, ne soutiennent aucune thèse positive quant à la transformation sociale. »

⁵ Alice Carabédian, *Utopie radicale: par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines*, Paris, Seuil, 2022, p. 80.

⁶ Juliette Husson, « Journalisme et écologie : analyse de quelques principes d'intervention possible à partir de Michel Foucault, André Gorz, Bruno Latour », mémoire de maîtrise, Département de sciences politiques, Université de Lille, 2023, f. 161.

⁷ *Ibid.*, f. 109.

Malgré tout, ces fictions nous invitent à « penser le délai qui nous est laissé pour prévenir la fin du temps⁸ ».

Ultimement, c'est ce que la littérature dystopique et le journalisme (environnemental ou autre) cherchent à faire. Par l'étalement des faits, par la réflexion critique, on nous invite à changer. On veut nous faire prendre conscience de la gravité de notre situation. Or, ce n'est pas que nous ne ressentons pas l'urgence : nous ne savons tout simplement pas comment éteindre le feu, et donc, nous acceptons les flammes comme notre nouvelle réalité. Carabédian pose la question suivante : « l'avertissement fonctionne-t-il encore ou sommes-nous au contraire en train de nous habituer à ces images d'avenirs épouvantables et aliénants⁹? »

La conclusion de Husson sur les faits journalistiques s'applique aux textes dystopiques : « s'ils disent qu'il faut changer, ils ne disent pas comment¹⁰. » Dans l'article « What's the matter with dystopia? » publié en 2015, Ursula Heise souligne l'échec de certains récits dystopiques dans leur visée subversive : « The dystopian imagination falls even flatter when the imaginary future is simply used to reinforce present-day perspectives [...]. Contemporary dystopias [...] aspire to unsettle the status quo, but by failing to outline a persuasive alternative, they end up reconfirming it¹¹. »

Alors, peut-être que le temps n'est plus à la dystopie. La répétition en a atténué sa force critique et a fait du futur dystopique une attente, un statu quo. Peut-être que, plus généralement, le temps n'est plus à la critique.

Il s'agit maintenant d'aller plus loin, d'accompagner la critique d'une marche à suivre, d'un champ d'action réalisable, ou tout au moins, d'alternatives créatives qui redonnent un pouvoir d'action à l'individu en imaginant par la fiction un remaniement de l'ordre des choses. Il faut présenter un imaginaire de résistance fleurissant, puisque « nous vivons déjà en dystopie, et les dystopies

⁸ Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde*, op. cit., p. 11.

⁹ Alice Carabédian, *Utopie radicale*, op. cit., p. 68.

¹⁰ Juliette Husson, « Journalisme et écologie », op. cit., f. 166.

¹¹ Ursula Heise, « What's the Matter with Dystopia? », dans *Public Books*, 1^{er} février 2015, en ligne, <<https://www.publicbooks.org/whats-the-matter-with-dystopia/>>, consulté le 4 août 2025.

contemporaines ne nous offrent pas de véritables échappatoires, ni d'images inspirantes de résistances¹². »

Il est temps de faire place aux utopies.

¹² Alice Carabédian, *Utopie radicale*, op. cit., p. 71.

transxfiles: you may notice I use the phrase “my beloved” frequently. This is because I am in love with the world and everything in it. Hope this clears things up <3

[...]

transxfiles: girl help the pessimists found me

phoenixichi: “girl help I am staunchly refusing to realise my own naivete in a world almost completely made up of things that couldnt [sic] care less about me or are actively exploiting me”

Publication sur Tumblr

Il y a quelques semaines, je lis ce grand titre : « La consommation équitable et durable au Québec, une utopie ?¹³ » Ici, on utilise le terme « utopie » pour mettre en doute la réalisation d'une telle idée, pour la dépeindre comme une ambition inatteignable. On pourrait facilement remplacer utopie par « projet naïf », ou par l'une de ses définitions : « idéal qui ne tient pas compte de la réalité » ou « rêve impossible¹⁴. »

Lorsque les médias de masse empruntent le concept de la dystopie, c'est dans l'intention de sonner une alerte, de motiver à une action abstraite et informulée. Lorsqu'ils empruntent le concept de l'utopie, c'est pour critiquer l'action prise face à l'alerte, puisqu'agir et s'opposer au courant actuel des choses témoigne d'une certaine naïveté. Le terme « utopie », d'un point de vue littéraire, est un monde fictif idéal. Dans les autres sphères, il est plutôt employé comme une insulte.

Pourtant, la pensée utopiste est à l'origine de tout changement et de tout projet de réforme. Jörn Rüsen affirme que la pensée utopiste est un trait humain qui s'infiltre partout :

The utopian principle has an anthropological breadth and depth, something universal and fundamental. It appears in the smile of a child, in the enthusiasm of love, in being overpowered by aesthetic or religious experience, in the longing for freedom and happiness – in other words, whenever human beings in suffering and action go decidedly beyond the given and plan another place in which they want to find themselves¹⁵.

Je lis cette citation et je sens tout mon être se tendre vers les mots. La résonance profonde que je ressens devant cette conception de l'utopie me fait penser à un passage de *Lettres à Milena* dans lequel Kafka dit ceci : « Je cherche toujours à communiquer quelque chose d'incommunicable, à expliquer quelque chose d'explicable, à dire quelque chose de ce que j'ai dans la moelle et qui ne saurait être vécu que par elle¹⁶. » Kafka décrit cette chose comme une sorte de peur indicible. Mes os à moi sont pleins de cette « chose fondamentale » que décrit Rüsen, cette peur qui est

¹³ Camille Feireisen, « La consommation équitable et durable au Québec, une utopie ? », dans *Le Devoir*, 3 mai 2025, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/economie/consommation/874177/consommation-equitable-durable-quebec-utopie>>, consulté le 20 mai 2025.

¹⁴ « Utopie », dans *Le Robert*, en ligne, <<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/utopie>>, consulté le 20 mai 2025.

¹⁵ Jörn Rüsen, « Rethinking Utopia: A Plea for a Culture of Inspiration », dans Jörn Rüsen, Michael Fehr et Thomas Rieger (dir.), *Thinking utopia: steps into other worlds*, New York, Berghahn books, coll. « Making sense of history », 2005, p. 278.

¹⁶ Franz Kafka, *Lettres à Milena*, Paris, Gallimard, 1983, p. 266.

véritablement, selon Kafka, un « désir passionné de quelque chose de plus grand que tout ce qui la provoque¹⁷. »

Malgré tout, au fur et à mesure que je travaille sur ce projet, une question me revient et me poursuit, me tourmente et refuse d'être ignorée : est-ce naïf de croire en l'utopie?

Je suis hantée par les accusations de naïveté. Quel est le sens de la vie si on ne peut pas souhaiter l'inatteignable, si on ne peut pas étendre notre sollicitude jusqu'aux moindres recoins du vivant, si je ne peux être sincère et désespérée dans mon besoin de croire en l'humanité? Chaque fois que j'écris une fin heureuse, je me demande si on m'accusera d'être quétaine. Si, d'une certaine manière, ma tendance à vouloir imaginer le meilleur respire la naïveté, l'enfant qui n'est pas sortie de ce monde merveilleux? Ne suis-je pas en train de faire la même chose quand j'imagine notre avenir collectif?

Sara Ahmed défend l'importance d'être une féministe rabat-joie : être rabat-joie, selon elle, c'est refuser l'injonction au bonheur qui nous pousse à ignorer l'oppression¹⁸. En complément, je me défends de cette posture qui est la mienne et qui, à mes yeux, est indissociable de la rabat-joie : celle de la féministe naïve ou utopiste. Si nous sommes prêt·es à provoquer le malheur dans le présent, c'est pour faire tomber l'illusion de bonheur, c'est pour nous libérer et cesser de refouler notre malheur. Nous le faisons donc avec une visée plus large. Le malheur n'est pas la cause dont les féministes rabat-joies se réclament; la cause dont elles se réclament, c'est le bonheur *possible*. Ahmed le rappelle à la manière d'un slogan : « killing joy is a world-making project¹⁹. »

Avoir comme motivation première la construction d'un monde meilleur rend nul tout discours strictement pessimiste et alarmiste. La peur ne me mobilise pas, elle me fige. L'utopie, au contraire, rend possible. Elle me donne le courage d'être rabat-joie. Revendiquer une posture d'espoir ouvre cependant la porte à de nombreuses critiques : bell hooks s'y confronte lorsqu'elle veut parler d'amour, alors que, selon plusieurs, « love is for the naive, the weak, the hopelessly romantic²⁰. »

¹⁷ *Idem*.

¹⁸ Sara Ahmed, *The feminist killjoy handbook: the radical potential of getting in the way*, New York, Seal, 2023, 295 p.

¹⁹ Sara Ahmed, « About », dans *feministkilljoys*, 26 août 2013, en ligne, <<https://feministkilljoys.com/about/>>, consulté le 20 mai 2025.

²⁰ bell hooks, *All about love: new visions*, New York, William Morrow, 2018, p. xix.

Mais elle le dit et je le répète : l'amour, comme l'espoir, peut être une force révolutionnaire qui nous pousse à avancer, à se rebeller.

Les paroles formulées et les gestes posés au nom de l'espoir peuvent être interprétés comme des marques de stupidité sincère. Insister sur la beauté du monde et sur notre capacité à l'étendre, à la perpétuer, est trop facilement associé à une forme d'anti-intellectualisme, à une forme de déni, d'aveuglement sur la gravité des choses. Mais on peut à la fois comprendre que la situation est grave et affirmer qu'on peut y remédier. On peut reconnaître les tragédies tout en réitérant la capacité historique des peuples à se soulever face à l'injustice. Refuser consciemment le pessimisme afin de redonner un pouvoir d'action au commun des mortel·les ne révèle pas une simplicité d'esprit : plutôt, il s'agit d'une forme de pensée combattive.

Parfois, ma naïveté est sincère et incarnée : un regard d'émerveillement, la lumière ressentie à même mon corps, une foi en l'humanité et en l'univers. Ces derniers temps, cependant, ma naïveté est colérique et enragée. Je lutte contre le désespoir parce qu'il le faut. Je me bats contre le défaitisme qui menace de m'engluier dans l'inaction parce qu'il le faut. Je suis bienveillante et j'ai confiance au pouvoir de notre bonté parce qu'il le faut. Je ne mentirai pas en disant que je ne suis pas, parfois, pessimiste. Que je ne ressens pas de découragement. Je ne ferai pas semblant de ne pas être affectée par les nouvelles. Je pleure et je rage et ça m'arrive de ne plus croire en rien. Mais je refuse de participer à la désensibilisation. Je refuse de baisser les bras. Je refuse de croire en la fin du monde, d'accepter un futur dystopique. Ma colère envers tous·tes ceux qui propagent le désespoir est proportionnelle aux efforts que je mets à cultiver mon propre espoir et celui des autres.

J'affirme qu'un autre monde est possible parce qu'il n'y a pas d'autre choix. Ma colère existe parce que je crois ultimement en un monde meilleur, elle est mon carburant.

Je ne rejeterai pas les accusations de naïveté que je pourrais recevoir et auxquelles je me confronte moi-même. Si je suis naïve, ce n'est pas par ignorance ni par déni. Mon découragement et mon espoir peuvent coexister. Ma frustration et ma joie et mon deuil et ma perte de sens et mon désir de faire mieux et mon besoin de voir la lumière au bout du tunnel — tout cela coexiste en moi. C'est le matériau brut que je transforme en force créative utopique.

Dans *Everything everywhere all at once*, Waymond Wang dit : « When I choose to see the good side of things, I'm not being naïve. It is strategic and necessary. It's how I learned to survive through everything. I know you see yourself as a fighter. Well, I see myself as one too. This is how I fight²¹. »

C'est ainsi que je mène le combat.

²¹ Daniel Kwan et Daniel Scheinert, *Everything everywhere all at once*, [film], États-Unis, Lionsgate, 2022, DVD, 139 min.

*Nous avalons des livres à dix doigts du complot
Qui parlent de quatre mille ans
Pour le hasard d'une découverte*

*Mots fabuleux couchés sur papier
La ligne du temps en perd son chemin*

Jean Sioui, Au couchant de la terre promise

Utopie est un terme plein qui déborde de sens, et je veux le déplier, le faire émerger dans toute sa force révolutionnaire. Je dis utopie pour désigner un ensemble de pratiques découlant de la pensée utopique. Je dis utopie pour désigner tous ces récits que Lyman Tower Sargent appelle les utopies positives, c'est-à-dire des sociétés fictives idéales écrites dans l'intention d'offrir un contraste positif à la réalité de l'époque²². J'emploie aussi le terme utopie pour désigner de manière plus large ce que Sargent appelle l'utopisme ou le « social dreaming²³. » Je dis utopie pour dire rêve, beauté, révolution, pour dire l'impossible possible.

À mes yeux, tous ces sens s'imbriquent et se répondent, ils sont interchangeables. Mais pour définir l'utopie, il semble toujours nécessaire de faire le détour par son origine. Si je convoque la notion d'utopie, dois-je nécessairement mentionner *Utopia* de Thomas More, ce livre qui donne naissance au mot et ensuite à la pratique littéraire codifiée qui en découle? Je souhaitais, dans cet essai, ne pas mentionner Thomas More, en faire abstraction entièrement, parce que je ne partage pas sa vision de l'utopie littéraire : je ne cherche pas à écrire une utopie à sa manière à lui. L'utopie, pour moi, n'est pas la terre lointaine proposée par More, formatée pour correspondre à une idée fixe d'un monde parfait. Je la conçois beaucoup plus subtile et vaste, mouvante et féconde.

Pourtant, il me semble que je dois nommer More même si c'est pour le mettre de côté, pour que mon omission ne soit pas interprétée comme de l'ignorance plutôt que comme un choix politique. On accorde toujours beaucoup de mérite à More dans la tradition utopique. Je ne lui enlèverai pas son mérite, mais je tiens à rendre compte d'un autre héritage utopique. Un détour affectif pour suivre un itinéraire dans l'utopie qui sera déterminé par ma propre sensibilité. Je tiens compte de ma capacité à placer les marges au centre de ma réflexion et j'agis en conséquence.

Carabédian précise que l'utopie « a toujours été l'arme des minoritaires²⁴. » J'apprends des pratiques d'espoir propres aux peuples ayant subi une oppression totalisante, ceux dont les rêves d'émancipation sont systématiquement et systématiquement réprimés et réprimandés.

²² Lyman Tower Sargent, « In Defense of Utopia », *Diogenes*, vol. 53, n° 1, *Diogenes*, 2006, p. 11-17.

²³ *Idem*.

²⁴ Alice Carabédian, *Utopie radicale*, *op. cit.*, p. 45.

Proposer par la fiction des alternatives au monde réel, des futurs différents de ceux admis et mis de l'avant par l'idéologie dominante, c'est ultimement s'inspirer, selon Françoise Vergès, du marronnage et des marron·nes : « Elles/ils ont dessiné des territoires souverains au cœur même du système esclavagiste et ont proclamé leur liberté. » Vergès réfléchit au féminisme décolonial comme à un imaginaire utopique qui prend son ancrage historique dans le féminisme de marronnage, dans « toutes les initiatives, toutes les actions, tous les gestes, les chants, les rituels qui la nuit ou le jour, cachés ou visibles, représentent une promesse radicale²⁵. » Elle voit dans les pratiques de marronnage des espaces où « puiser une pensée de l'action²⁶. »

C'est sur cet héritage utopique que je veux m'arrêter : celui des communautés noires nord-américaines dont l'histoire, selon Alex Zamalin, n'est rien de moins que dystopique. Pourtant, comme il le souligne, le principe de l'utopie a toujours été fondamental dans la culture africaine-américaine :

A utopian kernel was, indeed, lodged at the beginning of the black experience. The subjugation of slaves created a transcendent culture in which spirituals embodied the prophetic faith in reaching the promised land of freedom. This utopian strain of hope, based on what are arguably the three pillars of African American political thought (liberation, justice, and freedom), is evident in everything from Frederick Douglass's abolitionist dream of emancipation to Sojourner Truth's feminist ideal of gender equality, from Martin Luther King's vision of a beloved liberal community to contemporary black activists calling for abolishing mass incarceration²⁷.

Il faut le retenir, il faut s'en imprégner, en faire l'argument principal pour lutter contre le défaitisme : les Nord-Américain·es blanc·hes d'aujourd'hui ne sont pas les premier·ères dans l'histoire de l'humanité à faire face à une oppression systémique, à une impression d'absence de futur. Nous sommes peut-être parmi les premier·ères, cependant, qui se contentent de ne rien imaginer au-delà de la pente fatale. Dans notre réticence à réfléchir à la libération et à l'utopie, à leur donner forme dans nos représentations, on reste en connivence avec un système qui, finalement, ne nous incommode pas suffisamment ou le fait trop insidieusement — nous les

²⁵ Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, Paris, La fabrique éditions, 2019, p. 37.

²⁶ *Idem*.

²⁷ Alex Zamalin, *Black Utopia: The History of an Idea from Black Nationalism to Afrofuturism*, New York, Columbia University Press, 2019, p. 6-7.

privilégié·es, nous les femmes blanches, nous la classe moyenne, ou tout autre nous dans lequel on pourrait se reconnaître — pour que nous trouvions le courage d’imaginer autre chose.

Mon souhait est celui-ci : que l’utopie se rende jusqu’aux banlieues, que l’utopie remplace notre passivité, que l’utopie déborde de partout et s’invite dans nos maisons, dans nos télévisions et dans nos lectures. Que l’on fasse de l’utopie notre motivation à agir. Que l’on redonne « toute leur force créative aux rêves d’indocilité et de résistance, de justice et de liberté, de bonheur et de bienveillance, d’amitié et d’émerveillement²⁸. »

²⁸ Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, *op. cit.*, p. 127.

*Nous n'osions pas espérer la fin du monde, ç'aurait été
indécent. Mais quand elle est arrivée, nous avons été
soulagés.*

Matthieu Simard, *Une fille pas trop poussiéreuse*

Rêver de repartir à neuf : c'est peut-être la manière la plus facile d'imaginer un monde meilleur. Nous nous y accrochons. Une fois la planète brûlée à vif, une fois le feu éteint, une fois les cendres retombées, le champ sera libre pour un monde nouveau. On pourra y faire des jardins collectifs qui s'étendent sur des villes entières, tisser des liens à l'échelle locale, tout repenser sans le poids du passé qui pèse sur nos épaules et qui fige notre imaginaire. Littérairement parlant, nous voyons la fin du monde comme un nouveau départ : « c'est la catastrophe qui mène à l'utopie²⁹. »

Les ruines servent d'excuse pour la fiction sans entraves, elles permettent d'expérimenter sur un temps lointain qui aurait perdu les caractéristiques de ce présentisme qui annihile tous les horizons possibles de l'avenir. Elles sont considérées comme nécessaires et je comprends pourquoi : à propos de *La danse des flamants roses*, lors d'une table ronde, l'autrice Yara El-Ghadban explique que les catastrophes décrites au début de son roman lui ont servi de prétexte pour imaginer un territoire palestinien libéré de son histoire complexe. Le désastre efface un passé et un présent lourd et violent, il laisse place à l'invention.

Mais tout comme la dystopie, ces mondes idéaux rendus possibles par l'apocalypse, ces « utopies des ruines » se multiplient, se répètent et se propagent à un tel point qu'elles se cristallisent dans notre esprit comme la seule utopie concevable.

La surreprésentation des utopies des ruines dans l'imaginaire utopique collectif, déjà cruellement sous-investi dans la culture populaire et littéraire, en dit long sur notre manière de penser un avenir meilleur. Nous sommes incapables de concrétiser une pensée utopiste en fiction sans anéantir le présent. En retour, devant ces représentations, les lecteur·rices se retrouvent incapables de percevoir la possibilité concrète d'un monde meilleur qui ne se retrouverait pas dans un avenir lointain et postapocalyptique plutôt que dans la vie telle qu'on la mène, aujourd'hui.

Engélibert établit le présent comme une temporalité éternellement définie par cette sorte de peur d'un avenir avorté : « La hantise de la catastrophe apparaît comme le pendant du présentisme : le passé n'est garant de rien, le futur ne promet rien, ne reste que la pression du présent, dont la catastrophe, indéfiniment répétable, est une figure³⁰. » Notre présent est hanté par le présage de la

²⁹ Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde*, op. cit., p. 149.

³⁰ *Ibid.*, p. 13.

fin du monde qui patiente dans notre futur. Le potentiel de l'action au présent est empêché par cette menace diffuse qui flotte au-dessus de nos têtes, qui occulte notre conception d'un avenir idéal et qui tue le changement avant même qu'on ait le courage de le formuler, encore moins de le faire advenir.

Les utopies des ruines deviennent des lieux par lesquels nous pouvons nous affranchir temporairement de cette pression du présent : « imaginer la catastrophe déjà réalisée, se placer après, faire comme si le monde était déjà détruit, c'est faire tomber cette menace. Le présent, aboli, n'exerce plus sa tyrannie. On change d'horizon et on autorise le déploiement de possibles en envisageant autrement le temps³¹. » L'imaginaire se libère dans cet exercice spéculatif. Nous anticipons cette terre souillée par une catastrophe indéfinie comme le sol dans lequel nous replanterons les semences d'un futur autrement inimaginable.

Ainsi, pendant un bref instant – celui de l'écriture, certainement; celui de la lecture, peut-être – nous sommes libres de nos conceptions antérieures, de ces considérations du présent qui demeurent continuellement floues et insaisissables par leur ampleur. Nous ne savons que faire de la menace puisqu'elle plane, large et englobante : le changement climatique, l'extrême droite contre laquelle notre démocratie ne semble pas faire le poids, le racisme systémique, les génocides auxquels nous participons passivement et activement, l'esclavage moderne, l'industrie automobile et pétrolière. Nous n'avons pas de prise puisque la menace est constante, partout, mais aussi, immense, trop loin, trop vaste. La littérature d'anticipation permet d'ignorer la menace, d'en faire abstraction. Mais elle ne nous en libère pas.

Une citation de Engélibert me frappe, me nargue : « Penser son époque comme temps de la fin, c'est se donner le moyen de prévenir la fin des temps car c'est se donner paradoxalement le moyen d'y agir.³² » Mais en situant le déploiement des possibles dans un futur postapocalyptique (ou post-postapocalyptique), les utopies des ruines ne réfutent pas l'éventualité d'une fin du monde; elles la réitèrent dans le présent. Malgré ses meilleures intentions, l'utopie des ruines, comme la dystopie,

³¹ *Idem.*

³² *Idem.*

consolide pour le lectorat l'inévitabilité des ruines à venir. Le présent et le réel restent donc enfermés.

Les meilleurs mondes imaginables sont-ils voués à exister dans un rapport étroit avec la dystopie? Doit-on nécessairement faire face au brasier pour atteindre un monde meilleur? Doit-on obligatoirement toucher le fond du baril pour pouvoir s'ouvrir aux alternatives utopiques? Je comprends le désir de tout recommencer face au sentiment d'impuissance, mais je n'ai pas envie de tout sacrifier alors que le présent contient déjà le germe de l'utopie.

J'aperçois des éclats d'humanité dans tous les recoins du quotidien. Dans les manifestations, nos voix rebondissent sur les immeubles et nous sont renvoyées dans un écho de solidarité. Quand je pleure, il y a toujours un endroit pour m'accueillir, la bonté des autres m'enveloppe et je la fais résonner à mon tour à la moindre occasion. Dans un atelier de réparation de vélo, j'apprends le fonctionnement des mécanismes qui nous font avancer. J'aide ma sœur à raccommoder ses shorts. Et puis, juillet venu, on s'aide à déménager à tour de rôle, nos voitures beaucoup trop petites remplies à ras bord, on réinvente l'espace réel en l'imaginant plus grand. Nous mettons nos vies dans les mains des un·es et des autres. Le besoin de créer est manifeste partout, chez mon père qui a bricolé la magie et l'enchantement de mon enfance tout autant que chez mes collègues littéraires qui écrivent impulsivement et brillamment, qui cherchent à faire émerger de nouveaux sens à travers leurs mots.

Nous sommes déjà connecté·es, bien que maladroitement. La pensée utopiste existe déjà sous d'autres noms, dans nos esprits et au cœur de nos pratiques d'entraide et d'amour. Il faut simplement valider cette pensée, l'ouvrir un peu plus. Je déplore l'idée selon laquelle l'utopie aurait besoin des ruines pour être pensée.

Il faut cesser de considérer la fin du monde comme une possibilité utopique. Il ne faut pas attendre cette fin, il ne faut pas l'accepter et surtout pas l'espérer. Il n'y aura pas de point culminant nous indiquant le bon moment pour l'action, il n'y aura pas de grand coup, de grand tonnerre qui nous annoncera les dernières secondes. Le brasier ne nous purifiera pas ; si c'était le cas, le nombre record de feux de forêt des dernières années nous aurait déjà ouvert·es à l'utopie. La fumée épaisse à Montréal ne nous a pas libéré·es de nos considérations précédentes, elle a tout simplement

davantage embrouillé l'horizon. La tragédie ne sera pas le *tabula rasa* qu'on attend. La table ne sera jamais assez rase pour nous donner l'impression de repartir sur de nouvelles fondations.

Dans ce cas, comment ouvrir les possibles? À cela, j'adhère avec la réponse de Carabédian : « Comment faire pour que les choses impossibles, improbables, surtout les meilleures, adviennent? Il faut se risquer à les imaginer³³. »

³³ Alice Carabédian, *Utopie radicale*, op. cit., p. 14.

*I used to think that I
Was running from the night
but I've been following behind
the light, all this time*

Paris Paloma, « the warmth »

Si on essaie de voir plus loin, d'imaginer une utopie qui ne dépend pas de la destruction totale de notre présent, quels autres types d'univers peuvent émerger?

Je pense à *La main gauche de la nuit* de Ursula K. Le Guin ou à *L'Euguélienne* de Louky Bersianik, à tous ces récits de science-fiction (SF) féministes qui ont participé au canon utopique. Élisabeth Vonarburg le souligne : « la SF a pour ancêtre l'utopie, et imagine donc des modèles de société autres, tout comme le féminisme est obligé de le faire³⁴. » La science-fiction se présente comme extension de l'utopie et, peut-être plus que tout autre genre littéraire, elle permet de faire abstraction de toutes les préoccupations du réel et du présent pour l'invention d'alternatives. Dans l'espace ou sur une autre planète, tout est possible. Pour s'éloigner des ruines, il suffit de « penser les fusées³⁵. »

Carabédian appelle « l'utopie radicale » une utopie qui serait particulièrement avantagée par l'usage de la science-fiction, par un détachement presque complet avec le réel. Selon elle, il faut désirer, penser, écrire et mettre en mouvement une pensée de l'idéal qui s'entête à rester inatteignable, « qui s'obsède à se maintenir dans l'utopique, dans l'extravagance et l'excentrisme³⁶. » Carabédian soutient qu'il ne faut pas rester prisonnier·ères du réel, bien qu'il faille y agir :

[D]ès lors qu'on aime le monde, qu'on se soucie du monde, on revient toujours au réel et à la boue. Après tout, nous agissons, œuvrons, travaillons, aimons et vivons dedans. L'urgence est à l'action *concrète*, mais aussi à l'échappée radicale des frontières qui, elle, doit investir un champ encore libre de trivialité, de la réalisation, de l'intérêt. [...] Agir pour d'autres futurs mais imaginer d'autres avenir. [...] Pour penser des possibles, il faut d'abord penser les impossibles. Voilà le programme non programmatique de l'utopie radicale³⁷.

Cette proposition m'allume et m'éclaire. Pourtant, dans ma pratique d'écriture, je m'éloigne de ce programme. Ma création n'a rien de science fictionnelle. Je m'empêtre dans le réel et dans la boue.

³⁴ Élisabeth Vonarburg, « La science-fiction et les héroïnes de la modernité », *Philosophiques*, vol. 21, n° 2, 1994, p. 453.

³⁵ Alice Carabédian, *Utopie radicale*, op. cit., p. 82.

³⁶ *Ibid.*, p. 44.

³⁷ *Ibid.*, p. 82.

Là où Carabédian encourage le voyage dans les étoiles pour imaginer une utopie profondément « autre », je garde les deux pieds sur Terre. Je ne quitte même pas la ville.

Dans *La puissance féministe ou le désir de tout changer*, Verónica Gago aborde l'enjeu des temporalités dans les luttes féministes décoloniales : « J'insiste : l'action ne se divise pas en réforme ou révolution. Il y a une simultanéité des temporalités qui ne fonctionnent pas comme disjonction³⁸. » Selon Gago, l'importance de penser l'action révolutionnaire en simultanéité avec l'action réformatrice réside entre autres dans le fait que cette simultanéité rend nulle toute attente envers un horizon de révolution lointain, un temps parfait pour déclencher une résistance drastique et active :

Mais il y a plus : cela crée une temporalité *stratégique* qui est le déploiement du mouvement dans le présent. Celui-ci parvient à œuvrer au sein des contradictions existantes *sans attendre* l'avènement de sujets absolument libérés, des conditions de luttes idéales ou la croyance dans un espace unique qui cristalliserait la totalité des transformations sociales³⁹.

Gago invite à considérer le présent comme le temps du déploiement de l'action. Il s'agit donc de ne plus concevoir la révolution comme un moment unique qui advient dans une temporalité lointaine parfaite et abstraite; il faut plutôt prendre conscience de « la puissance de rupture de chaque action⁴⁰. »

J'avance que ces deux temporalités révolutionnaires peuvent occuper l'espace littéraire simultanément. Les utopies radicales doivent tout autant peupler notre imaginaire que les utopies au présent. Ultimement, elles doivent se répondre, dialoguer et s'alimenter mutuellement.

Carabédian veut des utopies qui créent un gouffre avec le réel, qui s'en libèrent entièrement pour créer un horizon perpétuel. De manière complémentaire, j'encourage l'utopie qui s'enlise dans la boue du réel, qui s'en encombre pour en révéler son potentiel de rupture.

³⁸ Verónica Gago, *La puissance féministe ou le désir de tout changer*, trad. Léa Nicolas-Teboul, Montréal, Rue Dorion, 2021, p. 228.

³⁹ *Ibid.*, p. 230.

⁴⁰ *Idem.*

Je veux prouver que l'utopie en littérature peut aussi se faire à l'extérieur d'un monde futuriste ou extraterrestre, qu'on peut parler d'utopie à l'intérieur d'un monde familier ou actuel. Faire fiction d'une résistance se déroulant dans cette dystopie qu'est notre présent ouvre un espace utopique. Tout autant que les utopies radicales, il faut des utopies qui acceptent de rendre le présent mouvant et multiple. Des fictions qui révèlent le sale et le laid pour en faire le point culminant de l'action, en faire le lieu d'un imaginaire libéré. Des utopies-dystopies qui s'ancrent fermement dans des présents alternatifs, qui nous invitent à remarquer le mouvement de nos pieds alors que nous avançons vers l'horizon.

*la fin de l'histoire je la réécris
elle et moi on s'entre-guérit
aucune de nous ne souffrira en silence*

Fyore, « Karaba »

Au moment d'une montée du fascisme historique aux États-Unis, un extrait de la chanson « True Believer » de Hayley Williams fait sa tournée sur les plateformes : « The South will not rise again/'Til it's paid for every sin/Strange fruit, hard bargain/'Til the roots, Southern Gotham⁴¹. » À la manière d'une incantation, Williams critique le Sud des États-Unis en rappelant son passé par la référence intertextuelle à « Strange Fruit » de Abel Meeropol (chanté par Billie Holiday). Dans ces paroles, il y a l'image d'un Sud qui se serait purgé de la violence raciste qui l'a toujours constitué. À mon avis, c'est ce qui rend la chanson si envoûtante : sa distorsion des temporalités, son regard à la négative vers le futur. Cette ouverture à l'utopie.

L'extrait de Williams met en lumière ce qu'Ernst Bloch appelle « l'incomplétude du présent⁴² ». Selon Bloch, l'espoir aura toujours lieu d'être puisqu'il y a éternellement, au présent, une multitude de potentiels d'existence qui n'ont pas encore trouvé leur expression ou leur aboutissement. L'histoire regorge de ces brefs moments de révolte qui pointent vers les futurs possibles : on pourrait dire que les manifestations du mouvement *Black Lives Matter* représentent une actualisation concrète de ce potentiel du présent, puisqu'elles nous indiquent que, même s'il n'est pas encore atteint, un monde sans violence policière envers les communautés noires et racisées est réalisable.

Bloch surnomme ces potentialités du présent le « not-yet ». La fiction peut s'intéresser au « not-yet », l'art peut faire état de cette incomplétude, alimenter l'espoir et l'agentivité de son lectorat en lui rappelant que le présent est une temporalité ouverte plutôt que fermée. Les fictions qui m'obsèdent sont celles qui prennent ces moments silencieux comme points de départ, qui les gonflent et les diffractent à la manière d'un kaléidoscope.

Quand il est question d'imaginer des présents alternatifs plutôt que des avènements, la fiction spéculative offre un imaginaire riche dans lequel puiser. La spéculation n'impose pas de limites, elle permet toutes les transgressions, toutes les formes d'inventivité, de l'inquiétante étrangeté à la *fantasy*. C'est grâce à la fiction spéculative, entre autres, que l'on peut « penser en zigzag et non

⁴¹ Hayley Williams, « True Believer », dans *Ego death at a bachelorette party*, [enregistrement sonore], États-Unis, Post Atlantic, 2025, 3 min 49 s.

⁴² Ernst Bloch, *Le principe espérance*, volume 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1976, 544 p.

linéairement, multiplier les connexions et complexifier les problèmes plutôt que d'uniformiser et d'homogénéiser, se tenir sur les brèches, investir les paradoxes, rencontrer, contacter, s'adapter⁴³. »

Dans son roman *Legendborn*, Tracy Deonn met en scène le personnage de Bree Matthews, une adolescente noire qui commence l'université et qui se retrouve accidentellement au milieu d'une intrigue magique dont les rouages sont cachés à même les murs de l'institution. Au fur et à mesure qu'elle s'aventure dans ce nouvel univers basé sur les légendes arthuriennes, elle en dévoile, par sa simple présence, les logiques suprémacistes. Bree se découvre elle-même des pouvoirs qui sont cependant rapidement considérés inacceptables par l'ordre magique établi, patriarcal et blanc.

À travers une fantaisie contemporaine, Deonn réfléchit aux répercussions actuelles du passé esclavagiste des États-Unis et pose la question de l'imaginaire fantaisiste dominant : la magie peut-elle appartenir aux jeunes noires et de quelle manière ? *Legendborn* est fermement ancré dans un rapport historique indéniable : il est question de filiation dans un contexte historique d'esclavage, du décès prématuré des femmes noires, de racisme systémique, de micro-agressions. Mais il est aussi et surtout question de révolution par l'imaginaire, de subversion. Sans se projeter dans un futur autre, Deonn creuse au cœur de sa fiction des espaces souverains pour les peuples africains-américains en inventant un système de magie alternatif inspiré du marronnage et d'autres pratiques de résistance. La trilogie de *Legendborn* est une reprise de pouvoir par la magie, une révolte imaginée. Grâce à la *fantasy*, Deonn pense en zigzag, multiplie les territoires indépendants, ouvre des brèches dans ce qui apparaît fixe et interchangeable.

Selon Kodwo Eshun, la domination opère par un contrôle du passé et des archives, mais aussi par un contrôle de la production des futurs imaginés. L'afrofuturisme est ainsi indispensable pour que les futurs de la diaspora africaine ne soient pas déterminés par la culture dominante blanche : « Afrofuturism may be characterized as a program for recovering the histories of counter-futures created in a century hostile to Afrodiasporic projection and as a space within which the

⁴³ Alice Carabédian, *Utopie radicale*, op. cit., p. 113.

critical work of manufacturing tools capable of intervention within the current political dispensation may be undertaken⁴⁴. »

De manière analogue, l'afrofantasy est un outil pour explorer les présents de la diaspora africaine. C'est ce que Deonn fait en donnant à Bree Matthews le pouvoir de renverser une institution violente. En explorant le « not-yet » par des mécanismes magiques, l'afrofantasy permet d'élargir la conception d'une fiction qui produit des présents alternatifs. C'est un mouvement qui nous montre que nous pouvons user de tous les moyens à notre disposition pour reprendre le contrôle de nos imaginaires, et qui nous rappelle qu'une utopie au présent peut dépasser les limites du réaliste et du plausible.

Je m'enrichis de ces univers multiples et émancipés pour faire de l'utopie. Je cherche moi aussi à affûter ma création de manière à en faire une arme qui lutte contre un imaginaire stagnant. L'afrofantasy offre un modèle dans lequel puiser une pensée créative combattive et optimiste, capable de prendre toutes les temporalités comme point de départ pour l'invention et le débordement des possibles.

⁴⁴ Kodwo Eshun, « Further Considerations on Afrofuturism », *CR: The New Centennial Review*, vol. 3, n° 2, 2003, p. 301.

*La seule question à laquelle je dois répondre, au fond, c'est
celle-ci : quelle action me permettra de continuer à mener
une existence tolérable?*

Myriam Vincent, *Furie*

Je dévore *Furie* de Myriam Vincent, me délecte de sa poésie vengeresse et de son rythme effréné. Il y a, dans le personnage de Marilyn, quelque chose de libérateur. Le jour, elle marche dans les couloirs de l'UQAM et la nuit, elle vit en superhéroïne, vengeance le viol qu'a subi sa meilleure amie : elle est une tueuse à gages qui s'en prend uniquement aux violeur·ses. Le roman de Vincent me fascine, tant par sa forme inspirée du *comic book* que par ce qu'il propose. Une réplique littéraire à une oppression dont je suis moi-même témoin.

Le contexte universitaire rend le récit encore plus frappant pour moi, même si l'université n'est pas la cible directe de la critique faite par Vincent. Puisque malgré tous les faux semblants, malgré les formations vidéo et tout le reste, le cadre universitaire tout comme le système de justice, ne défend pas convenablement les victimes de crimes à caractère sexuel, ne met rien en place pour empêcher que les responsables ne s'en prennent pas à d'autres. Mon expérience d'étudiante me l'a fait comprendre : nous portons la responsabilité de nous protéger par le bouche-à-oreille, puisque même lorsque les enquêtes institutionnelles confirment des comportements de harcèlement sexuel, les conclusions demeurent confidentielles et les conséquences restent fantomatiques, inexistantes.

Dans *Furie*, une avenue différente est présentée. À sa manière, Marilyn pallie les failles du système de justice et trouve des conséquences alternatives. N'y a-t-il pas, ainsi, quelque chose d'utopique dans ce récit, par-delà sa violence? Vincent n'est pas la première à s'intéresser aux dynamiques d'une rétribution fictive. Jack Halberstam en cite quelques autres exemples dans son essai « Imagined Violence/Queer Violence: Representation, Rage, and Resistance » :

In *Thelma and Louise*, a woman responds to a rapist who tells her to "suck my dick" by blowing him away and raises the question of what happens when rape victims retaliate. In "Poem about Police Violence," June Jordan asks, "what you think would happen if/everytime they kill a black boy/then we kill a cop?"⁴⁵

Le court-métrage *A Red Girl's Reasoning*, de Elle-Máíjá Tailfeathers, explore lui aussi la vengeance comme principe créateur d'une réalité alternative. Le film met en scène Delia, une justicière qui punit physiquement les hommes blancs ayant commis des agressions sexuelles envers des femmes autochtones. Ce sont ces femmes qui se tournent vers Delia lorsque le système de

⁴⁵ Jack Halberstam, « Imagined Violence/Queer Violence: Representation, Rage, and Resistance », *Social Text*, n° 37, 1993, p. 187.

justice leur fait défaut. Dans son analyse du film, Hannah Barrie souligne le caractère utopique du court-métrage : « this story of violent revenge is productive in its utopic depiction of a counterreality and futurity that destabilizes the relationship between imagination and reality, while simultaneously representing the ongoing community-based resistance of Indigenous women⁴⁶. » En seulement onze minutes, *Tailfeathers* parvient à ouvrir un espace utopique qui déroge des définitions traditionnelles. Les agresseur·ses demeurent généralement impuni·es dans le réel, alors que dans la fiction, les femmes autochtones se font justice elles-mêmes et choisissent la conséquence. C'est là une sorte d'utopie.

Sans être un récit d'anticipation, *A Red Girl's Reasoning* renverse les dynamiques de l'oppression patriarcale et coloniale. Ce renversement produit une sorte de défamiliarisation sans pour autant s'inscrire dans une temporalité future. En faisant de son contexte contemporain (le début des années 2010) le lieu d'une résistance, *Tailfeathers* produit une réalité alternative utopique.

A Red Girl's Reasoning et *Furie* s'inscrivent dans ce que Jack Halberstam appelle la violence imaginée, c'est-à-dire « the fantasy of unsanctioned eruptions of aggression from “the wrong people, of the wrong skin, the wrong sexuality, the wrong gender⁴⁷.” » Et c'est cette violence imaginée par les « mauvaises personnes » qui ouvre des espaces utopiques dans les représentations : « Imagined violences create a potentiality, a utopic state in which consequences are imminent rather than actual⁴⁸. »

L'utopie, étymologiquement, est un « bon lieu » et un « non-lieu ». Lucy Sargisson place au centre de sa conception de l'utopie le critère de la défamiliarisation :

Utopian estrangement moreover allows distance from the present world. As is often pointed out, the etymology of the word contains a double pun— outopia is a nowhere, eutopia a good place— which the spoken word condenses and compresses. Utopian

⁴⁶ Hannah Barrie, « “I Used to Think You Were Just a Story”: Imagined Violence in Elle- Máijá Tailfeathers’ *A Red Girl’s Reasoning* », *Journal of International Women’s Studies*, vol. 21, n° 7, 2020, p. 110-121, en ligne, <<https://vc.bridgew.edu/jiws/vol21/iss7/9/>>, consulté le 23 juillet 2025.

⁴⁷ Jack Halberstam, « Imagined Violence/Queer Violence », *loc. cit.*, p.199.

⁴⁸ *Idem.*

thinking is thinking that creates and operates inside a new place or space that has previously appeared inconceivable⁴⁹.

Je prends ces deux notions et je teste leurs limites, je les étends, je remets en question leur étanchéité. Selon moi, une utopie peut prendre racine et fleurir dans un lieu familier. Elle peut parfois prendre la forme d'une violence rétributive envers ceux qui commettent et perpétuent une violence impunie.

La défamiliarisation serait nécessaire pour qu'il soit question d'utopie. Mais l'effet de distance ne se crée pas uniquement par le voyage dans le temps ou l'espace. Une pensée utopiste peut opérer dans un espace creusé à même l'espace connu mais qui aurait été inconcevable dans le réel, alors que la fiction le rend possible. L'inconcevable naît aussi dans l'espace connu de la violence ordinaire ou, plus précisément, dans notre potentiel de révolte face à celle-ci.

Dans *Black Utopia*, Alex Zamalin écrit que : « the major reason utopia is a fruitful site for political theory is precisely that it lives on the precipice of human imagination, beyond the border of the possible. Utopia is a laboratory for our most radical desires and mines the recesses of our darkest longings⁵⁰. »

L'utopie, pour moi, n'est pas un « non-lieu » et un « bon lieu. » L'utopie est un terrain de jeu pour explorer les potentiels subversifs du réel. Je veux la faire lieu en l'ancrant dans le présent, je veux la rendre ambivalente, inquiétante et puissante davantage que bonne.

⁴⁹ Lucy Sargisson, *Contemporary feminist utopianism*, New York, Routledge, coll. « Women and politics », 1996, p. 41.

⁵⁰ Alex Zamalin, *Black Utopia*, *op. cit.*, p. 5.

Oscar: You are a young person! You deserve peace.
Me: That's the thing. I am young. So even if I did not care and
I thought I couldn't do anything and that everything was
hopeless, I still would not sleep well. The problems that we
have are here either way and I will live to inherit them.

ismatu gwendolyn, Former Stripper, Part-Time Visionnary

Une amie qui travaille dans un organisme de sensibilisation environnementale doit donner un atelier dans une garderie sur l'importance de réduire ses déchets. Elle m'exprime son découragement, sa frustration : ces enfants ne savent pas lire ni écrire, iels ont de la difficulté à s'exprimer en phrases complètes et développent encore la motricité fine qui leur permet de tenir une paire de ciseaux. Déjà, pourtant, iels sont conscient·es que leurs emballages de barre tendre ont le potentiel de détruire l'écosystème.

En littérature, comme ailleurs, on s'adresse à des enfants d'âge préscolaire pour leur rappeler l'importance de ne pas polluer — même si, à trois ou quatre ans, nous sommes rarement responsables de la gestion des déchets dans notre maisonnée. Des albums sur le réchauffement climatique, il y en a des milliers. Il suffit de se promener en librairie ou en bibliothèque pour s'en apercevoir. Les planètes Terre anthropomorphisées se font parfois souriantes pour encourager de bons comportements, parfois enflammées pour représenter les degrés qui grimpent d'année en année. De quoi terrifier un·e enfant.

Si on se concentre seulement sur l'aspect environnemental, on pourrait dire que les adolescent·es de demain (et même ceux d'aujourd'hui) auront grandi avec la connaissance intime et exceptionnelle d'habiter une planète mourante. Mais cette connaissance ne se restreint pas aux préoccupations climatiques : cette année, j'ai dû expliquer à ma petite sœur de quatorze ans ce qu'est le fascisme et pourquoi le pays avec lequel nous partageons une frontière ne peut plus être considéré comme une destination de vacances cette année. Lorsqu'elle avait neuf ans, je lui ai annoncé l'avènement d'une pandémie mondiale. Elle l'avait prédit des semaines plus tôt, alors que la Chine annonçait ses premiers cas et que la peur l'empêchait de dormir.

Face à cette attente des générations plus âgées envers la jeune génération en matière de changement, Greta Thunberg se révolte : « This is all wrong. I shouldn't be up here. I should be back in school on the other side of the ocean. Yet you all come to us young people for hope? How dare you!⁵¹ » Et il faut le mentionner : Thunberg se révolte encore aujourd'hui. Alors que j'écris ces mots, elle navigue à bord du *Madleen* aux côtés de la députée française Rima Hassan et de dix

⁵¹ « Transcript: Greta Thunberg's Speech At The U.N. Climate Action Summit » dans *NPR*, 23 septembre 2019, en ligne, <<https://www.npr.org/2019/09/23/763452863/transcript-greta-thunbergs-speech-at-the-u-n-climate-action-summit>>, consulté le 30 novembre 2023.

autres militant·es en direction de la bande de Gaza dans une tentative de briser le blocus humanitaire.

Sa frustration est collective et je la partage aussi : celle de ne pas être écoutée quand ça importe. Une frustration qui naît lors de l'adolescence et qui ne s'éteint pas. La dystopie pour adolescent·es était au sommet de sa popularité lors de mon adolescence et elle continue d'être lue aujourd'hui. Mais pourquoi écrire une millième dystopie imaginaire et répéter, une fois de plus, que les jeunes doivent prévenir la dystopie de leur monde réel lorsqu'ils tentent déjà de le faire en interpellant les dirigeant·es mondiaux·ales?

Selon Elizabeth Braithwaite, les textes post-apocalyptiques pour adolescent·es font généralement preuve d'une forme de logique contradictoire : les auteur·rices s'adressent aux jeunes par le genre dystopique dans l'attente que ceux-ci les sauvent d'une catastrophe que les adultes n'ont pas su prévenir. Dans le contexte de ces récits, la faute est rejetée sur les générations adultes, mais les auteur·rices — elleux-mêmes adultes — prennent tout de même une posture moralisatrice en affirmant qu'il s'agit de la responsabilité des jeunes de remédier à la situation⁵². Braithwaite souligne que cette responsabilité ne s'accompagne toutefois pas d'une agentivité proportionnelle dans le réel. C'est dans cette contradiction que ma frustration se déploie.

Il y aurait beaucoup à dire sur notre tendance collective à faire reposer le fardeau d'un avenir meilleur sur les épaules des prochaines générations. Nous le pensons sans cesse comme une vérité qu'on voudrait prophétique : la jeunesse nous donne espoir, elle sauvera le monde. Est-ce une autre manière de nier notre responsabilité au présent ou de s'en libérer en la repoussant à jamais, comme si pour agir on attendait le moment parfait?

Il me semble, au contraire, qu'il faut donner espoir à la jeunesse. Se montrer dignes d'elle.

Dans un travail ethnographique méticuleux, Ann Gavin Ward étudie l'activisme des jeunes impliqués dans la lutte climatique et son rapport aux émotions. Elle en conclut que leur

⁵² Elizabeth Braithwaite, « “The hope – the one hope – is that your generation will prove wiser and more responsible than mine.” Constructions of guilt in a selection of disaster texts for young adults », *Barnboken*, vol. 35, 2012, p.6.

motivation à se mobiliser est maintenue par ce qu'elle appelle une culture émotionnelle d'espoir cultivé :

In this emotional culture of cultivated hope, emotions like fear, anger, and sadness are valid, but they are expected to be channeled toward action. The idea that hope is something to be cultivated rather than something to expect is not lost on these young climate activists. [...] Hope does not come out of nowhere; it is something they work to create together. Interestingly, this sentiment aligns perfectly with the logic of cultivated hope, which requires activists to acknowledge how bad our current reality is but *act regardless*⁵³.

Selon Ward, l'espoir est un sentiment qui doit être activement entretenu. Ce n'est toutefois pas un espoir qui découle d'une perspective optimiste sur la situation environnementale, ni d'un déni de l'actualité catastrophique. L'entretien d'un sentiment d'espoir collectif sincère exige que ces jeunes puissent reconnaître les faits et agir malgré tout.

Admettre la réalité sombre actuelle pour ce qu'elle est — *dystopique*, selon certains points de vue — est une admission à partir de laquelle il est possible ensuite d'*agir malgré tout*. Ward ajoute que la culture émotionnelle de l'espoir est renforcée par le « storytelling », c'est-à-dire l'action de raconter des histoires : « Because these activists saw storytelling as a central part of their organizing, they took great care to train one another to tell “good” stories. These good stories named things like fear, sadness, and anger but ended with a call to action and hope⁵⁴. »

Dans ma pratique de création, je voulais mettre en action ce principe de Ward : dévoiler la dystopie du quotidien pour ensuite révéler toutes les ouvertures vers l'utopie. Depuis le départ, toutes mes réflexions sur l'utopie ont été guidées par mes préoccupations par rapport à la littérature pour adolescent·es.

Écrire pour les adolescent·es représente une extension logique de mes questionnements sur l'espoir et la place qu'on lui accorde dans nos pratiques de création.

⁵³ Ann Gavin Ward, « Climate Change, Emotions, and Storytelling: Young Climate Activists and the Emotional Culture of Cultivated Hope », thèse de doctorat, Brandeis University, Department of sociology, 2023, f. 164-165.

⁵⁴ *Ibid.*, f. 166.

J'écris pour les adolescent·es parce qu'il s'agit d'un art en soi. J'écris pour les ados parce que je ne ressens pas le besoin de me censurer pour elleux; j'ai confiance en leur intelligence et en leur capacité de discernement, et je ne cherche pas à leur faire la morale. J'écris pour les ados parce qu'ils font partie de ce monde, tout simplement. J'écris pour les ados parce qu'il faut à tout prix sortir de la tour d'ivoire, parce que j'aimerais que ma pensée et ma création interagissent avec le monde à l'extérieur de l'université. Je m'adresse aux ados parce qu'adolescente, j'aurais aimé qu'on s'adresse à moi pour penser la révolution, j'aurais aimé comprendre plus tôt que la résistance n'appartient pas uniquement aux mondes imaginaires, j'aurais aimé voir qu'elle est une force multiple, tangible et mouvante qui se déploie sous nos yeux tout le temps.

Le futur n'est pas un legs. C'est un projet éternellement en cours.

Les adolescent·es aussi méritent des utopies.

*J'ai besoin de ces fantasmes pour garder le cap, pour
continuer à croire que mon plan, malgré les difficultés,
apportera du bon et que mes actions libéreront une énergie
nouvelle. Il faut que j'imagine le possible.*

Jacob Wren, *Riches et pauvres*

La littérature aura toujours un pouvoir, un rôle créateur au sens large. En écrivant, nous relayons une pensée, mais surtout, toujours, nous inventons. Nous inventons la suite d'une phrase. À même ces lignes, je dois faire l'effort de travailler le futur, de m'y propulser, de me projeter vers l'avant. Les gens qui écrivent inventent des mondes, des possibilités, de nouveaux fils narratifs par lesquels ressentir et expérimenter le réel. Et je souhaite reprendre ici les paroles d'ismatu gwendolyn, un·e enseignant·e révolutionnaire qui cherche à mettre en pratique la théorie : « now the question is not, can we love one another and do we love one another? I'm quite certain that both those two things are true. Now the question is, what more is possible and how much more can we do?⁵⁵ »

Comme pour l'écriture, répondre à ces questions nous amène à travailler le futur, à modeler ce qui est imaginable. Il s'agit d'un exercice de création qui nous lance vers l'inconnu. On rend de nouvelles avenues possibles tout simplement en osant les imaginer, en osant les transposer de l'imaginaire dans le réel.

Dans une vidéo TikTok, ismatu gwendolyn parle de *Mutual Aid : Building Solidarity During This Crisis (and the Next)*, un ouvrage de Dean Spade. Plus tard, iel se met à recevoir, par courriel, des demandes d'aide désespérées. Des étranger·ères le·a supplient de les connecter d'une manière ou d'une autre à ce fameux réseau d'entraide (de *mutual aid*), puisqu'iels ont besoin d'argent, puisqu'iels ne pourront pas payer leur prochaine épicerie ou leur facture d'hôpital. Sauf qu'iels ont mal compris la théorie du *mutual aid* et il n'existe pas de tel réseau, accessible comme par magie.

Mais finalement, tranquillement, dans un lent processus d'amour, de déconstruction et d'invention, gwendolyn commence à verser de l'argent à ces personnes. Iel pige dans les dons que ses abonné·es lui avaient faits afin de l'encourager dans son travail d'enseignant·e et iel redistribue tout ce qui ne lui est pas strictement nécessaire. Le réseau d'entraide n'existait pas, et, étrangement, parce qu'il a été imaginé, parce qu'il a été projeté et attendu et, surtout, parce qu'une personne a agi en contradiction avec toutes les logiques inhérentes aux systèmes, il est advenu.

⁵⁵ ismatu gwendolyn, « The @ismatu.gwendolyn experiment: risk, love, conduction. », dans *Threadings*, 23 juin 2025, en ligne, <<https://www.threadings.io/the-ismatu-gwendolyn-experiment-risk-love-conduction/>>, consulté le 22 juin 2025.

Ceci, précisément, explique mon dédain du pessimisme. Je le répète, je le reprends, je le remâche : ce n'est pas qu'il n'y a pas d'amour. Il y a de l'amour à la pelletée. Maintenant, il faut imaginer comment l'exploiter, comment inventer des moyens et des avenir, concevables et inconcevables. Qu'est-ce qu'on peut faire? Comment pouvons-nous faire plus l'un·e pour l'autre? Pour trouver les réponses, il faut nourrir nos imaginaires, les alimenter.

« Art-making is world-making⁵⁶. » Et il n'y a pas de mondes plus importants à créer que ceux que nous voulons atteindre. Dans l'obscurité constante et aveuglante du présent, il nous faut toujours plus d'utopies, que ce soient des utopies radicales ou des utopies au présent. Zamalin le dit : « our dystopian postdemocratic political moment requires imaginative thoughts⁵⁷. » Il faut décrasser nos imaginaires de toute leur boue et offrir plus d'espace aux univers résistants, aux révolutions hypothétiques, aux changements imaginables. Il faut les mettre en récit, leur donner de la texture, leur attribuer des visages qui ressemblent aux nôtres. Plus que jamais, nous avons besoin de croire en notre propre puissance, en notre pouvoir de création, dans le réel et dans l'art.

La littérature tangué dans l'incertitude des mots à venir, mais elle trace aussi, lentement mais sûrement, un chemin. Elle met en lumière une voie parmi tant d'autres. Le pouvoir de l'utopie se situe dans cette visibilité, dans cette accessibilité des idées par la représentation. Lorsque la pensée utopiste est représentée, lorsqu'on fait l'effort de l'élaborer par la fiction, elle devient plus réalisable :

if you understand art-making as world-making, you understand that you can create art in a way that compels the masses towards new senses of truth, new senses of movement that were otherwise not there. People cannot move towards what they cannot see, so command over what is imaginable is literally command over the earth as it stands⁵⁸.

En toute honnêteté, l'écriture ne me donne pas tout le temps ce sentiment de puissance que je lui accorde. C'est inévitable, je m'empêtré dans les considérations de ce qui est possible, probable, réaliste et cohérent. Mais la création littéraire peut quand même devenir une pratique d'espoir. Et

⁵⁶ ismatu gwendolyn, « THE WAR IS NOT A METAPHOR: The Capitalist, the Defector, the Traitor, and the Revolutionary », dans *Threadings*, 18 mai 2025, en ligne, <<https://www.threadings.io/the-war-is-not-a-metaphor-the-capitalist-the-defector-the-traitor-and-the-revolutionary/>>, consulté le 22 juin 2025.

⁵⁷ Alex Zamalin, *Black Utopia*, op. cit., p. 144.

⁵⁸ ismatu gwendolyn, « THE WAR IS NOT A METAPHOR », loc. cit.

je ne veux surtout pas prétendre que mon écriture à elle seule, que mon projet à moi changera le cours de l'histoire et des choses, puisqu'il n'en sera rien : pour nous libérer des systèmes qui nous font violence (ou qui font violence à d'autres, en notre nom), il nous faudra des millions de petites utopies. Il faudra des artistes, des écrivain·es, des scénaristes, mais aussi des travailleur·euses communautaires, des avocat·es, des réparateur·rices de vélo, des agriculteur·rices. Il faudra des masses et des masses de gens qui oseront imaginer des chemins non conventionnels, qui s'alimenteront d'imaginaires utopiques ou qui participeront à les nourrir, qui auront le courage de mettre à l'épreuve des idées nouvelles ou un peu trop belles pour être vraies, qui leur paraissent un peu trop impossibles.

Selon Noam Chomsky, les militant·es sont responsables de l'élaboration et de la diffusion des moyens de résistance : « La question qui se pose est la suivante : les gens sont-ils déterminés à agir? L'action citoyenne dépend de nombreux facteurs, notamment des moyens perçus comme étant à notre portée. C'est aux militants sérieux que revient la tâche de les développer et d'amener les gens à comprendre qu'ils y ont accès⁵⁹. »

J'aimerais reprendre cette logique pour affirmer ceci : il revient aux écrivain·es et aux artistes de pallier les failles de l'imaginaire collectif qui perpétuent notre pessimisme et notre sentiment d'impuissance. La tâche d'ouvrir l'imaginaire utopique et de multiplier les avenues de ce qui est possible nous revient.

Il nous faut des utopies en masse.

⁵⁹ Noam Chomsky, *L'optimisme contre le désespoir*, op. cit., p. 88.

BIBLIOGRAPHIE

Féminisme

Ahmed, Sara, « About », dans *feministkilljoys*, 26 août 2013, en ligne, <<https://feministkilljoys.com/about/>>, consulté le 20 mai 2025.

———, *The feminist killjoy handbook: the radical potential of getting in the way*, New York, Seal, 2023, 295 p.

Barrie, Hannah, « “I Used to Think You Were Just a Story”: Imagined Violence in Elle- Máijá Tailfeathers’ A Red Girl’s Reasoning », *Journal of International Women's Studies*, vol. 21, n° 7, 2020, p. 110-121, en ligne, <<https://vc.bridgew.edu/jiws/vol21/iss7/9/>>, consulté le 23 juillet 2025.

Gago, Verónica, *La puissance féministe ou le désir de tout changer*, trad. Léa Nicolas-Teboul, Montréal, Rue Dorion, 2021, 341 p.

gwendolyn, ismatu, « THE WAR IS NOT A METAPHOR: The Capitalist, the Defector, the Traitor, and the Revolutionary », dans *Threadings*, 18 mai 2025, en ligne, <<https://www.threadings.io/the-war-is-not-a-metaphor-the-capitalist-the-defector-the-traitor-and-the-revolutionary/>>, consulté le 22 juin 2025.

———, « The @ismatu.gwendolyn experiment: risk, love, conduction. », dans *Threadings*, 23 juin 2025, en ligne, <<https://www.threadings.io/the-ismatu-gwendolyn-experiment-risk-love-conduction/>>, consulté le 22 juin 2025.

———, *Former Stripper, Part-Time Visionary*, [s. l.], publication indépendante, 2025, 182 p.

Halberstam, Jack, « Imagined Violence/Queer Violence: Representation, Rage, and Resistance », *Social Text*, n° 37, 1993, p. 187-201, en ligne, doi <10.2307/466268>.

hooks, bell, *All about love: new visions*, New York, William Morrow, 2018, 238 p.

Vergès, Françoise, *Un féminisme décolonial*, Paris, La fabrique éditions, 2019, 142 p.

Dystopie

Booker, M. Keith, *Dystopian literature: a theory and research guide*, Westport, Greenwood, 1994, 408 p.

Braithwaite, Elizabeth, « Post-disaster Fiction for Young Adults: Some Trends and Variations », *Papers: Explorations into Children’s Literature*, vol. 20, n° 1, 2010, p. 5-19, en ligne, doi <10.21153/pecl2010vol20no1art1148>.

———, « “The hope – the one hope – is that your generation will prove wiser and more responsible than mine.” Constructions of guilt in a selection of disaster texts for young adults », *Barnboken*, vol. 35, 2012, p.1-14, en ligne, doi <10.14811/clr.v35i0.138>.

Day, Sara K., Miranda A. Green-Barteet et Amy L. Montz (dir.), *Female Rebellion in Young Adult Dystopian Fiction*, [ePub], New York, Routledge, 2016 [2014], 269 p.

Engélibert, Jean-Paul, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, coll. « L'horizon des possibles », 2019, 239 p.

Heise, Ursula, « What's the Matter with Dystopia? », dans *Public Books*, 1^{er} février 2015, en ligne, <<https://www.publicbooks.org/whats-the-matter-with-dystopia/>>, consulté le 4 août 2025.

Pedrero, Agnès, « Concernant le climat, “le futur dystopique est déjà là”, alerte l'ONU », dans *Le Devoir*, 11 septembre 2023, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/environnement/797795/climat-futur-dystopique-est-deja-alerte-onu>>, consulté le 20 mai 2025.

Trudel, Jean-Louis *et al.*, « Dystopies : rêveries acides », *Lettres québécoises*, n° 179, hiver 2020, p. 4-27.

Utopie et espoir

Bloch, Ernst, *Le principe espérance*, volume 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1976, 544 p.

Carabédian, Alice, *Utopie radicale: par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines*, Paris, Seuil, 2022, 158 p.

Chomsky, Noam, *L'optimisme contre le désespoir. Entretiens avec C.J. Polychroniou*, Montréal, Lux, coll. « Futur Proche », 2017, 293 p.

Feireisen, Camille, « La consommation équitable et durable au Québec, une utopie ? », dans *Le Devoir*, 3 mai 2025, en ligne, <<https://www.ledevoir.com/economie/consommation/874177/consommation-equitable-durable-quebec-utopie>>, consulté le 20 mai 2025.

Rüsen, Jörn, Michael Fehr et Thomas Rieger (dir.), *Thinking utopia: steps into other worlds*, New York, Berghahn books, coll. « Making sense of history », 2005, 312 p.

Sargent, Lyman Tower, « In Defense of Utopia », *Diogenes*, vol. 53, n° 1, *Diogenes*, 2006, p. 11-17.

Sargisson, Lucy, *Contemporary feminist utopianism*, New York, Routledge, coll. « Women and politics », 1996, 258 p.

« Utopie », dans *Le Robert*, en ligne, <<https://dictionnaire.lerobert.com/definition/utopie>>, consulté le 20 mai 2025.

Vonarburg, Élisabeth, « La science-fiction et les héroïnes de la modernité », *Philosophiques*, vol. 21, n° 2, 1994, p. 453-457.

Ward, Ann Gavin, « Climate Change, Emotions, and Storytelling: Young Climate Activists and the Emotional Culture of Cultivated Hope », thèse de doctorat, Brandeis University, Department of sociology, 2023, 209 f.

Zamalin, Alex, *Black Utopia: The History of an Idea from Black Nationalism to Afrofuturism*, New York, Columbia University Press, 2019, 192 p.

Afrofuturisme

Dery, Mark, « Black to the Future: Interviews with Samuel R. Delaney, Greg Tate, and Tricia Rose », dans *Flame Wars: The Discourse of Cyberculture*, Durham, Duke University Press, 1994, p. 355.

Eshun, Kodwo, « Further Considerations on Afrofuturism », *CR: The New Centennial Review*, vol. 3, n° 2, 2003, p. 287-302, en ligne, doi <10.1353/ncr.2003.0021>.

Œuvres

Atwood, Margaret, *Dearly*, Londres, Chatto & Windus, 2020, 124 p.

Cassidy, Lou-Adriane, « La fin du monde à tous les jours », dans *C'est la fin du monde à tous les jours*, [enregistrement sonore], Montréal, Bravo musique, 2019, 4 min 54 s.

Deonn, Tracy, *Legendborn*, New York, Simon & Schuster, 2020, 502 p.

Fyore, « Karaba », dans *Dzidzi*, [enregistrement sonore], Montréal, publication indépendante, 2024, 3 min 20 s.

Kafka, Franz, *Lettres à Milena*, Paris, Gallimard, 1983, 294 p.

Kwan, Daniel et Daniel Scheinert, *Everything everywhere all at once*, [film], États-Unis, Lionsgate, 2022, DVD, 139 min.

Paloma, Paris, « the warmth », dans *Cacophony*, [enregistrement sonore], Londres, Netzwerk Music Group, 2024, 4 min 30 s.

Simard, Matthieu, *Une fille pas trop poussiéreuse*, Montréal, Stanké, 2019, 200 p.

Sioui, Jean, *Au couchant de la terre promise*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2021, 87 p.

Vincent, Myriam, *Furie*, Montréal, Poètes de brousse, coll. « Prose », 2020, 374 p.

Williams, Hayley, « True Believer », dans *Ego death at a bachelorette party*, [enregistrement sonore], États-Unis, Post Atlantic, 2025, 3 min 49 s.

Autres

Husson, Juliette, « Journalisme et écologie : analyse de quelques principes d'intervention possible à partir de Michel Foucault, André Gorz, Bruno Latour », mémoire de maîtrise, Département de sciences politiques, Université de Lille, 2023, 182 f.

transxfiles, « you may notice i use the phrase “my beloved” frequently », dans *Tumblr*, 17 septembre 2021, en ligne, <<https://www.tumblr.com/phoenixichi/662551957607743488/girl-help-i-am-staunchly-refusing-to-realise-my>>, consulté le 4 septembre 2025.

« Transcript: Greta Thunberg's Speech At The U.N. Climate Action Summit » dans *NPR*, 23 septembre 2019, en ligne, <<https://www.npr.org/2019/09/23/763452863/transcript-greta-thunbergs-speech-at-the-u-n-climate-action-summit>>, consulté le 30 novembre 2023.